



parcscanada.gc.ca

**Explorer les perspectives multiples
de l'histoire en examinant
des ressources historiques.**



Voix multiples

**Chercher l'histoire du
lieu historique national de
Batoche à travers les yeux
aux multiples perspectives.**



Parcs
Canada Parks
Canada

Canada



« *Les voix multiples* » - aperçu du programme

« *Les voix multiples* » est un programme éducatif élaboré par Parcs Canada pour encourager les étudiants à apprendre et à explorer les diverses perspectives historiques qui existent relativement au Lieu historique national du Canada de Batoche, en Saskatchewan.

Situé sur les berges de la rivière Saskatchewan Sud, à 88 km au nord-est de Saskatoon, en Saskatchewan, le Lieu historique national de Batoche est une grande fresque culturelle sise dans un paysage champêtre ondulé. On y trouve les restes d'une colonie métisse prospère, qui a changé le cours de l'histoire du Canada. C'est un lieu qui respire la fierté et la prospérité, mais qui rappelle aussi une défaite et des souffrances.

Batoche a été désigné lieu historique national par le gouvernement du Canada en 1923, afin de préserver pour la postérité le patrimoine historique suivant :

- le lieu du conflit armé entre le gouvernement provisoire des Métis et le gouvernement du Canada, en 1885;
- le village métis de Batoche;
- le système de lots riverains que les Métis avaient adopté dans la région;
- les archives qui font de Batoche un lieu d'importance nationale faisant partie intégrante de l'histoire du Canada.

« *Les voix multiples* » est un programme robuste qui permet aux enseignants de plonger réellement leurs élèves dans l'histoire au moyen d'une approche qui permet de comprendre les enjeux rattachés à la colonisation de l'Ouest canadien. Ce programme encourage les élèves à explorer la vie des groupes de gens qui ont fait partie de l'histoire de Batoche et à interpréter les ressources historiques relatives à la perspective de chaque groupe, de manière à comprendre qui étaient ces gens et quel genre de vie ils menaient à l'époque.

Activités d'introduction

Voici deux courtes activités que vous pouvez faire avec vos élèves avant d'avancer avec le projet « *Les voix multiples* ». Ces activités donneront la chance à vos élèves de regarder plusieurs types de ressources historiques, incluant des sources d'information historique primaire et secondaire.

- Une demande simple
- Observation versus inférence





« *Les voix multiples* »

Après avoir appris à interpréter et à utiliser l'information issue des ressources historiques, la classe devra analyser les diverses perspectives, chacune étant représentée par un ensemble de ressources témoignant d'un point de vue sur l'histoire du Lieu historique national de Batoche. On fera parfois entendre plusieurs perspectives à la fois pour s'assurer de présenter les faits de façon équilibrée et pour bien représenter les interfaces entre les perspectives.

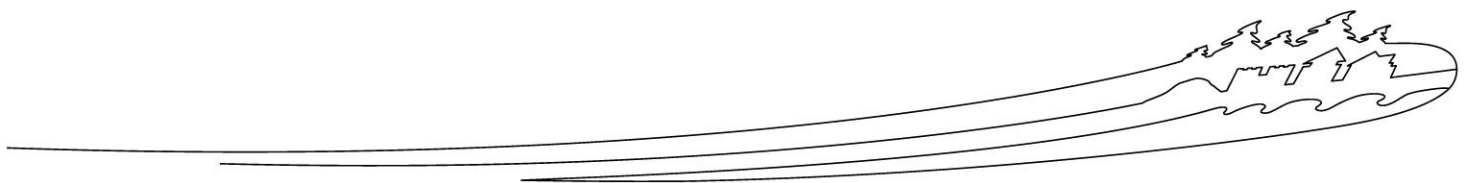
Les ressources historiques employées comprennent :

- des images
- des dessins
- des cartes géographiques
- des extraits de journaux
- de mémoires
- de lettres
- de travaux de recherche
- des livres
- des transcriptions des conversations
- des histoires personnelles.

Ces ressources représentent une vaste gamme de sources d'information historique primaires et secondaires de même que des documents contemporains et des publications scientifiques. Des efforts ont été faits pour que les récits prédominants soient présentés au moyen d'un assemblage de ressources, de manière à ne pas imposer aux élèves certaines interprétations ou certains points de vue. Le programme laisse une grande place aux diverses interprétations de l'histoire, c'est-à-dire à ce que nous racontent les ressources sur les perspectives face à l'histoire.

Voici les huit perspectives représentées :

- les Métis : la vie quotidienne
- les Métis : durant et après la Résistance
- le gouvernement
- les Premières Nations
- les institutions religieuses
- les colons
- le commerce
- le militaire





Lieu historique national du Canada de Batoche

Les vestiges d'un village Métis et le dernier champ de bataille de la Rébellion du Nord-Ouest de 1885



Le village de Batoche en 1891
© Collection Victor Acker, Archives publiques du Manitoba

Batoche, Saskatchewan

HISTORIQUE

Au milieu du XVIII^e siècle, les voyageurs canadiens français portèrent la traite des fourrures profondément à l'intérieur des terres, vers l'Ouest du Canada. Là-bas, ils rencontrèrent et épousèrent, à la façon du pays, des femmes Cries et Saulteaux. Ce sont les enfants nés de ces unions qui formèrent le peuple Métis.

En 1872, ils décidèrent d'installer une colonie le long de la rivière Saskatchewan Sud. En 1885, la communauté comptait environ 500 personnes.

Pendant les 1880s, il y avait beaucoup de troubles dans l'Ouest du Canada. Plusieurs groupes, entre autres les Métis, les Premières nations, et les pionniers européens étaient mécontents avec les politiques du gouvernement fédéral.

Les chefs métis se réunirent et préparèrent des pétitions pour attirer l'attention du gouvernement à leur situation. Devant le silence d'Ottawa, une autre réunion eut lieu au printemps de 1884. Il fallait agir. Trois hommes furent envoyés vers Montana pour inviter Louis Riel, chef des Métis manitobains en 1870, à mener son peuple dans cette nouvelle lutte.

On compte cinq grandes batailles pendant la rébellion du Nord-Ouest/la résistance des

Métis: Duck Lake, Fish Creek, Cut Knife Hill, Batoche et Frenchman Butte. La bataille de Batoche fit rage pendant quatre jours, du 9 au 12 mai 1885. Moins de 300 Métis et membres des Premières nations, menés par Louis Riel et Gabriel Dumont, défendirent Batoche à partir d'une série de trous de tirailleur qui entouraient le village. La Force expéditionnaire du Nord-Ouest était commandée par le major-général Frederick Middleton et comptant 800 hommes.

La bataille termina le 12 mai et on compta plus de 25 morts dans les deux camps. Quelques Métis, y compris Riel, qui ne s'étaient pas dispersés, furent faits prisonniers et subirent un procès légal en cour. Batoche demeure le lieu de la culture et du patrimoine métis.

RAISONS DE L'IMPORTANCE HISTORIQUE NATIONALE

En 1872, Xavier Letendre dit Batoche établit un village à cet endroit où des frêteurs métis traversaient la rivière Saskatchewan Sud. En 1884, une cinquantaine de familles avaient réclamé des lots riverains dans le voisinage. Une inquiétude généralisée au sujet de la concession des terres et de l'économie changeante déclencha une rébellion. Environ 300 Métis et Amérindiens sous Louis Riel et Gabriel Dumont combattirent les 800 hommes du major général Middleton, entre le 9 et le 12 mai 1885. L'insurrection se solda par un échec, mais la bataille ne marqua pas la fin de la communauté de Batoche.

Commission des lieux et monuments
historiques du Canada, 1986



Il y a cent ans, à Batoche, le Canada est arrivé à la croisée des chemins.

Une collectivité Métisse s'était formée sur des plaines riches en bisons près des forêts de trembles qui bordent la rivière Saskatchewan Sud. Chasseurs et commerçants, ils arpentaient en chariot le sentier Carlton, l'autoroute de l'époque, pour se rendre dans les postes de traite qui parsemaient le Nord-Ouest. Les choses se sont mis à changer. Les bisons ont déserté les plaines et le gouvernement n'était plus intéressé à coloniser l'Ouest. Le mode de vie des Métis était en danger. Les rêves et les aspirations des deux camps étaient incompatibles. En 1885, des violences se sont déclenchées et ont engendré les événements qui ont mené à la bataille de Batoche et répandu le sang des opposants sur cette terre.



Cimetière à Batoche
© Archives Canada: C-001714

FAITS SAILLANTS

- 1872** Les Métis décident d'installer une colonie le long de la rivière Saskatchewan sud.
- 1873** Xavier Letendre construit un traversier à la rivière Saskatchewan Sud.
- 1884** L'église de St. Antoine de Padoue est construite.
- 1884** Trois hommes furent envoyés vers Montana pour mener Louis Riel à Batoche.
- 1885** Le premier jour de la bataille de Batoche- le 9 mai.

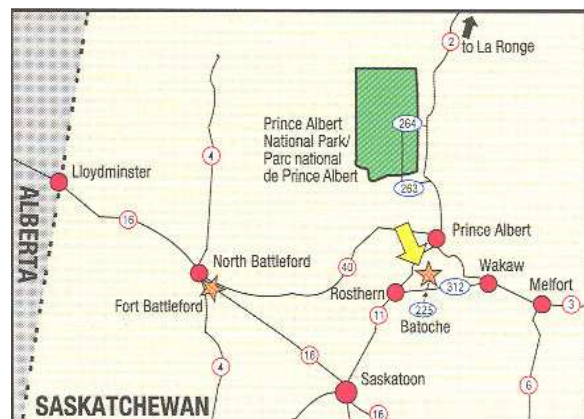
- 1885** La bataille de Batoche finit – le 12 mai.
- 1885** Louis Riel est pendu.
- 1923** Batoche est désigné lieu historique national du Canada.



Régiment des artileries canadiennes
© Archives du Canada : C-003461

EMPLACEMENT

Batoche se trouve à 88 km au nord-est de Saskatoon: Suivre la route no 11 vers le nord jusqu'à Rosthern, puis la route no 312 en direction est jusqu'au croisement avec la route no 225. Batoche se trouve à 11 km de là en direction nord.



POUR OBTENIR DE PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS, CONTACTEZ

Le gestionnaire du lieu
Lieu historique national du Canada de
Batoche C.P. 999
Rosthern (Saskatchewan) S0K 3R0
Téléphone : (306) 423-6227
Télécopieur : (306) 423-5400
Site Internet : <http://www.pc.gc.ca/batoche>



Remerciements

Extraits de lettres parvenant du Ministère de l'éducation du Saskatchewan, lequel a gracieusement révisé cette ressource et contribué à son développement.

“[...] Je viens de lire l'ébauche de l'œuvre *Explorer les perspectives multiples de l'histoire en examinant des ressources historiques* au sujet du site historique national de Batoche. Les concepteurs et conceptrices de ce document doivent être félicités sur un travail qui appuiera les enseignantes et enseignants de sciences humaines en Saskatchewan de plusieurs façons.

L'œuvre fait preuve de plusieurs qualités. D'abord, elle s'oriente vers le constructivisme, approche que préconisent les programmes d'études de la Saskatchewan. De plus, au cours de l'activité qu'elle décrit, les élèves sont appelés à consulter des sources primaires afin de tirer des conclusions au sujet sur lequel des ressources sont toujours appréciées, d'autant plus en français. [...]»

Veillez agréer, Lise, mes sincères salutations.

Yvette Beutel
Conseillère pédagogique
Direction de l'éducation française
Ministère de l'Éducation de la Saskatchewan

“[...] The *Multiple Voices* resource on Batoche is an excellent fit for the Saskatchewan curriculum, and is constructed from the diversity perspective we are striving to achieve in educational resources. As a result, I am confident that Social Sciences teachers in Saskatchewan will find the resource useful in their classrooms at the secondary level, and may also find it useful in Grades 5 and 8 Social Studies classrooms.

As well, I am encouraged by the incorporation of historical thinking concepts within the Multiple Voices resource. It promotes student engagement with primary source documents and accounts, and will enable deeper understanding of this important aspect of Canadian and Saskatchewan history.

Multiple Voices will be included within the list of recommended instructional resources for Canadian Studies courses.[...]”

Brent Toles
Social Sciences Consultant
Saskatchewan Ministry of Education
2220 College Avenue
Regina, SK S4P 4V9

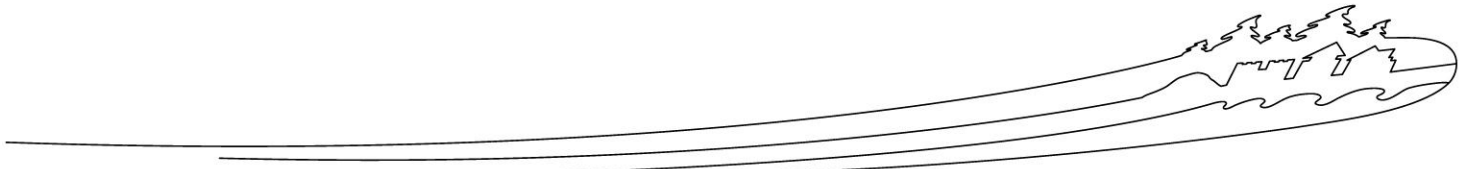




Remerciements

De nombreuses personnes et de nombreux organismes ont participé à ce projet. Ils y ont tous grandement contribué par leur dévouement, leur passion et leur intérêt. Tout a commencé en 2009, lors du projet pilote de vidéoconférences; le programme a ensuite été testé par des recherches, modifié et adapté aux besoins des enseignants d'aujourd'hui.

- Lieu historique national du Canada de Batoche, unité de gestion de Sud de la Saskatchewan
- Musée canadien des civilisations, recherche publique et évaluation
- Centre pour l'étude de la conscience historique
- Projet de la pensée historique – Ottawa 2010
- Conseil scolaire du district de Kawartha Pine Ridge, Ontario
- Équipe d'Investissement et stratégies – Nouveaux médias, Direction de l'information et de l'éducation du public (Bureau en chef des projets et du financement)
- Bureau du Dirigeant principal de l'information (Soutien technique)
- Centre de services de l'Ontario
- Réserve de parc national du Canada Pacific Rim, Unité de gestion de la côte de la Colombie-Britannique
- Centre de services du Québec (Évaluation)
- Ministère de l'éducation de la Saskatchewan
- Conseil des écoles catholiques de Saskatoon
- Équipe de l'éducation de Parcs Canada, Équipe de Saskatoon (163)





Aperçu du lieu historique national du Canada de Batoche

Introduction

Au lieu historique national du Canada de Batoche se trouvent les vestiges du village de Batoche, sur les berges de la rivière Saskatchewan Sud. Ce fut le dernier champ de bataille de la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest en 1885. Louis Riel avait choisi Batoche pour en faire le siège du « gouvernement provisoire de la Saskatchewan ». De nombreux bâtiments ont été restaurés à l'intérieur des limites du lieu historique. On y dépeint le mode de vie des Métis de Batoche entre 1860 et 1900: les chemins qu'ils empruntaient, leurs maisons, leur église et la bataille de Batoche, du 9 au 12 mai 1885. Les visiteurs peuvent voir aussi, au centre d'accueil, un spectacle multimédia d'une demi-heure.

Batoche a été déclaré lieu historique national en 1923 par le gouvernement fédéral, suivant la recommandation de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada. Au départ, il s'agissait principalement de commémorer le conflit armé entre le gouvernement canadien et le gouvernement provisoire métis en 1885. Batoche est en outre un lieu de commémoration de l'histoire de la population métisse de Batoche, foyer de la culture et du patrimoine métis. On y trouve des vestiges de la piste Carlton et un système de lots riverains. On y souligne aussi les rôles joués par les Premières Nations dans la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest.

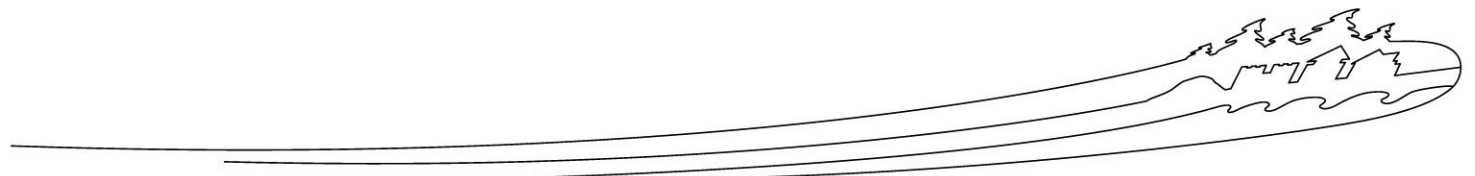
Les Métis

Au milieu du XVIII^e siècle, les voyageurs canadiens-français portèrent la traite des fourrures profondément à l'intérieur des terres, vers l'Ouest du Canada. Là-bas, ils rencontrèrent et épousèrent, à la façon du pays, des femmes crie et saulteuses. Les enfants nés de ces unions formèrent le peuple Métis, qui a su préserver son identité parce qu'il est fier de ses traditions culturelles.

Entre 1783 et 1821, les Métis travaillaient pour la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils chassaient, pêchaient, se faisaient engager comme guides et voyageaient en canot pour les deux compagnies rivales, sur la Terre de Rupert. Après la fusion des deux compagnies, en 1821, il ne resta plus que la Compagnie de la Baie d'Hudson. De nombreux Métis se retrouvèrent sans travail. Ils s'établirent dans la vallée de la rivière Rouge. Pour faire vivre leur famille, ils pratiquèrent la chasse au bison et travaillèrent à bord des bateaux de York affectés par la Compagnie au transport de marchandises. En 1850, les Métis ou « gens libres », comme ils s'appelaient, étaient nombreux à faire du commerce à leur propre compte avec les Premières Nations de l'Ouest, après avoir eu gain de cause dans leur contestation du monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le départ pour Batoche

Devant l'incapacité du gouvernement provisoire de Riel d'obtenir des garanties pour les Métis au Manitoba, en 1869-1870, et devant la diminution des troupeaux de bisons, de nombreux Métis décidèrent d'adopter en partie le mode de vie agricole des colons européens pour ne pas se faire engloutir par la colonisation en provenance de l'Est. Ils se sont donc tournés vers les Territoires du Nord-Ouest (que l'on appelle aujourd'hui la Saskatchewan) pour repartir à neuf. Les pères et leurs grands-pères y avaient passé l'hiver auparavant. En 1872, ils décidèrent de fonder une colonie sur le bord de la rivière Saskatchewan Sud, colonie qui s'étirait de St-Louis-de-Langevin, au nord, jusqu'à la Coulée des Tourond (Fish Creek), au sud. Elle était traversée par la piste Carlton, principale route commerciale entre Fort Garry et Fort Edmonton. En 1873, Xavier Letendre dit Batoche construisit un traversier à l'endroit où la piste Carlton traversait la rivière Saskatchewan Sud. Peu de temps après, un petit village se développa sur les berges de la rivière. En 1885, sa population atteignait 500 habitants.





Les Métis établirent leurs fermes sur des lots riverains étroits s'étendant en longueur à partir de la berge. Ils ne cultivaient qu'une petite partie de la terre et vivaient principalement du transport de marchandises, du commerce et de l'élevage de bétail. Sociables, ils invitaient les gens à fêter et danser chez eux pour célébrer les mariages, le Nouvel An et d'autres occasions spéciales ou simplement pour passer le temps pendant les longs hivers. La « Fête des Métis », en l'honneur de saint Joseph, le patron des Métis, avait lieu le 24 juillet. Ils y organisaient des courses à pied, à cheval et en charriot (lors desquelles ils pariaient, naturellement), y présentaient de l'artisanat et y offraient à manger et à boire en abondance.

Le mécontentement dans le Nord-Ouest

La colonisation ne se faisait pas sans heurts. En 1878, le gouvernement avait procédé à des levés en utilisant le système traditionnel des lots riverains pour délimiter une partie des fermes des Métis de Batoche. Cependant, nombre de Métis arrivés par la suite durent plutôt s'installer sur des terres divisées selon le système des cantons de forme carrée en vigueur dans l'Est du Canada. Les difficultés ne s'arrêtèrent pas là. Les Métis peinaient à obtenir des titres de propriété ayant valeur légale et des scrips (des certificats pouvant être échangés contre une concession de terre ou de l'argent). Ils voulaient qu'on refasse les délimitations des lots dans le reste de la colonie et souhaitaient être mieux représentés sur la scène politique territoriale et fédérale.

Durant cette période, les habitants de Batoche n'étaient pas les seuls mécontents. Les Premières Nations demandaient de la nourriture, de l'équipement et de l'aide agricole promis dans les traités. Les colons de tout le Nord-Ouest (où se trouvait Batoche) étaient en colère et avaient perdu leurs illusions face à la politique nationale de Sir John A. Macdonald, qui prévoyait la construction d'un chemin de fer et des tarifs protectionnistes. Les agriculteurs ne pouvaient pas obtenir des grains de semence contre garantie, ils étaient incapables d'expédier leur production sur les marchés et ils devaient payer un prix plus élevé pour la machinerie agricole fabriquée dans l'Est du pays à cause des tarifs élevés imposés sur l'équipement américain plus abordable.

Les chefs métis comme Gabriel Dumont, Maxime Lépine, Moïse Ouellette, Pierre Parenteau père et Charles Nolin se réunirent et rédigèrent des pétitions pour attirer l'attention du gouvernement sur leur situation. Devant le silence d'Ottawa, une autre réunion eut lieu au printemps de 1884. Il fallait agir. Trois hommes furent envoyés dans une petite mission se trouvant à Saint-Pierre, au Montana, pour inviter Louis Riel, chef des Métis manitobains en 1870, à mener son peuple dans cette nouvelle lutte.

La Rébellion/Résistance du Nord-Ouest

L'affrontement militaire qui suivit ne peut être considéré comme le choc inévitable de deux sociétés, l'une primitive et l'autre complexe. Selon une telle interprétation, la culture n'aurait pas été un enjeu vital, et les groupes qui habitaient le Nord-Ouest auraient constitué une opposition monumentale avant et pendant les événements de 1885. Or, pour que la violence éclate en fin de compte, il a fallu que se conjuguent une série de facteurs politiques et économiques complexes, en plus des problèmes culturels et sociaux traditionnellement soulignés.

On compte essentiellement cinq engagements d'importance pendant la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest. La Force expéditionnaire du Nord-Ouest fut impliquée dans quatre de ces engagements : Coulée des Tourond (Fish Creek), Cut Knife Hill, Batoche et Frenchman Butte. Quant à l'escarmouche de Duck Lake, elle opposa les Métis à la Police à cheval du Nord-Ouest, sous le commandement du chef de police Crozier. La campagne donna lieu à un autre événement majeur, le massacre de Frog Lake, où des fonctionnaires, des ecclésiastiques et des Métis locaux furent tués ou pris en otages par les Cris révoltés de Mistahimaskwa (Big Bear). Ce n'est qu'à Batoche que les forces gouvernementales remportèrent une victoire décisive.





La seule victoire nette des Métis fut celle de Duck Lake, origine de la flambée de violence. Trois batailles, soit celles de la Coulée des Tourond (Fish Creek), de Cut Knife Hill et de Frenchman Butte, ne firent pas de vainqueur. À la Coulée des Tourond (Fish Creek), les Métis battirent en retraite sans avoir été vaincus. À Cut Knife Hill, le camp adverse abandonna devant la résistance acharnée des Cris de Pitikwahanapiwiyin (Poundmaker). À Frenchman Butte, les Cris de Mistahimaskwa (Big Bear) prirent la fuite devant les tirs nourris qu'ils essuyèrent depuis leurs positions défensives, mais la milice fut incapable de les poursuivre dans le « *muskeg* ».

La bataille de Batoche

La bataille de Batoche fit rage pendant quatre jours, du 9 au 12 mai 1885. Moins de 300 Métis et membres des Premières Nations, menés par Louis Riel et Gabriel Dumont, défendirent Batoche à partir d'une série de trous de tirailleur qu'ils avaient creusés le long des broussailles entourant le village. La Force expéditionnaire du Nord-Ouest, composée de 800 hommes et commandée par le major-général Frederick Middleton, attaqua directement les défenses, mais fit également des manoeuvres de diversion pour tromper les Métis et les Premières Nations quant à l'endroit où se trouvait le gros de ses effectifs.

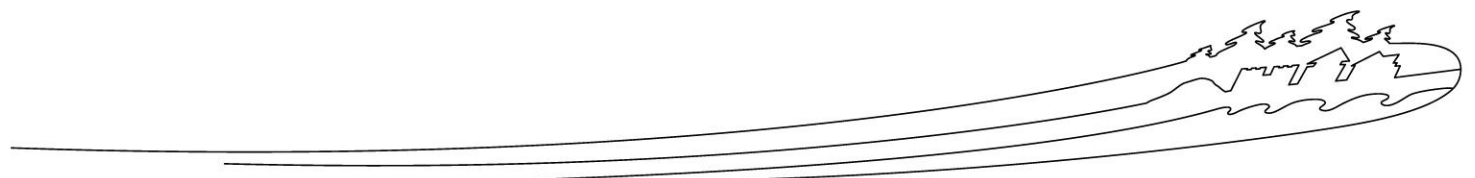
Le premier jour de la bataille, le major-général Middleton avait prévu attaquer les Métis et les membres des Premières Nations sur deux fronts. Le vapeur Northcote, qui était fortifié avec des sacs de sable et qui avait à son bord des miliciens, devait descendre la rivière pendant que Middleton mènerait le reste de sa troupe. Le stratagème échoua lorsque les Métis abaissèrent un câble de traversier et abattirent les cheminées du Northcote, qui fut entraîné par le courant et ainsi neutralisé.

Les forces terrestres rencontrèrent elles aussi une forte résistance de la part des Métis, qui tinrent efficacement leurs positions. Lorsque La Force expéditionnaire du Nord-Ouest se retira dans son camp, les membres des Premières Nations et les Métis la harcelèrent avec des tirs d'arme à feu jusqu'à l'aube. Les Métis et les Premières Nations crurent avoir remporté la victoire à l'issue de cette première journée de combats. La situation ne changea pas beaucoup les deux jours suivants. La Force expéditionnaire du Nord-Ouest bombarda les positions métisses avec ses quatre canons tirant des obus de neuf livres et fit pleuvoir sur les résistants les balles de sa mitrailleuse Gatling. En défendant leurs positions au cours des trois premières journées, les Métis et les membres des Premières Nations avaient épuisé une bonne partie de leurs munitions.

Le 12 mai fut la journée décisive de la bataille. À la tête de 130 hommes équipés d'une mitrailleuse Gatling et d'un canon tirant des obus de neuf livres, Middleton partit en reconnaissance au nord de l'église et du presbytère et se mit à avancer sur les trous de tirailleur des Métis. Cette manoeuvre était destinée à faire sortir les Métis de leurs trous pour les attirer vers l'église, dans un guet-apens où ils seraient accueillis par les tirs de la mitrailleuse. Dès que le lieutenant-colonel Van Straubenzie entendrait les tirs au nord, il devait ouvrir le feu et avancer vers les lignes de défense autour de l'église. Mais le vent soufflait fort et Van Straubenzie ne put entendre les tirs de Middleton, ni coordonner son attaque avec l'action de Middleton.

Middleton se retira dans son camp, furieux que l'attaque coordonnée n'ait pu se faire. Toutefois, à son insu, sa manoeuvre avait réussi : les Métis s'étaient en fait avancés vers le nord, anticipant une offensive majeure à cet endroit. Pendant que Middleton s'assoyait pour prendre son repas quelques minutes plus tard, les Midlanders, sous les ordres du lieutenant-colonel Williams, forcèrent les lignes métisses affaiblies près de l'église.

La bataille ne dura que quelques minutes. La Force expéditionnaire dévala les pentes vers Batoche et dépassa les trous de tirailleur où les Métis étaient désormais à court de munitions. Riel et Dumont purent s'échapper. Riel se rendit par la suite et Dumont s'enfuit aux États-Unis. Ceux qui ne s'étaient pas dispersés furent faits prisonniers et traduits subséquemment en justice. On compta plus de 25 morts au total dans les deux camps.



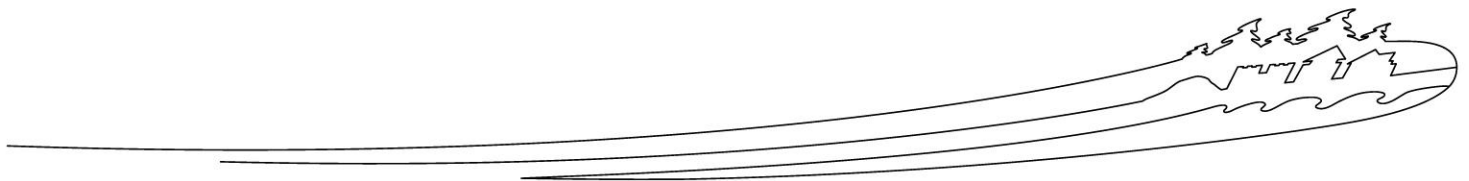


Batoche après 1885

La Rébellion/Résistance du Nord-Ouest échoua, mais la communauté métisse de Batoche ne fut pas détruite en 1885. La colonie se remit de la Rébellion/Résistance et connut même une relative prospérité au cours des années 1890. En 1900, des *scrips* furent délivrés. Nombre de jeunes Métis s'installèrent dans des fermes autour de Batoche et connurent un certain succès. D'autres travaillèrent comme interprètes, éclaireurs et ouvriers pour la Police à cheval du Nord-Ouest, lorsqu'elle construisit une caserne à Batoche en 1888.

Qu'est-il arrivé à Batoche? La localité connut de nombreuses difficultés économiques et sociales. Le tronçon nord du Chemin de fer Canadien Pacifique contourna la colonie métisse au profit des zones qui devaient accueillir des colons d'origine européenne. Il y eut aussi une autre raison plus subtile à ces difficultés. Pour beaucoup de gens, les Métis demeuraient des rebelles. Par conséquent, le gouvernement s'intéressa peu à leur sort sur les plans économique et social.

En 1915, il ne restait plus qu'un seul magasin dans le village de Batoche. Les colons qui étaient de plus en plus nombreux, en provenance de l'Est du Canada, de l'Europe et des États-Unis, isolèrent encore plus les Métis, qui furent nombreux à choisir de s'en aller plus loin au nord. La tuberculose préleva un lourd tribut, et le travail se fit rare, tant pour les hommes que pour les femmes, qui gagnaient leur vie pour la plupart comme ouvriers ou domestiques. Dans une société où, désormais, les Canadiens anglais dominaient, il était difficile pour les Métis de transmettre à leurs enfants leur langue faite de cri et de français, le michif, ainsi que leurs traditions culturelles. La nouvelle nation était devenue un groupe minoritaire. Les « gens libre » étaient devenus un peuple dépendant.





La perspective des Métis : la vie quotidienne

Au milieu du XVIII^e siècle, les voyageurs canadiens-français font la traite des fourrures et s'enfoncent loin à l'intérieur de l'Ouest canadien. Ils y rencontrent des Cries et des Sauteuses et les épousent.

Historiquement, on a appelé les enfants issus de ces mariages Sang-mêlés ou Métis. On leur a aussi donné le nom « d'enfants de la traite de fourrures », de Michif ou de « gens libre ». Dans les Prairies, on les a souvent appelés « gens du motif floral perlé ». De nombreuses autres expressions ont été utilisées pour désigner ce peuple, mais Métis est le seul terme qui soit acceptable de nos jours.

Une culture métisse distincte apparaît, culture qui intègre divers éléments de différents héritages. Elle comprend notamment un système politique, un mode de vie, une langue, des aliments et des vêtements. Par exemple, une langue, mélange de cri, de français et d'anglais voit le jour. Cette langue, appelée Michif, est encore parlée aujourd'hui dans de nombreuses collectivités métisses. Les vêtements des Métis sont un mélange du style des Premières Nations et de celui des Européens. Les vêtements en cuir ornés de perles et d'aiguilles de porc-épic, mais dont la coupe est d'inspiration européenne, deviennent la tenue normale.

De la combinaison de branles écossais (aussi appelés *reels*), danses carrées et de danses traditionnelles des Premières Nations découlent une nouvelle forme de danse. L'une des nouvelles danses les plus populaires est la gigue de la rivière Rouge.

De nombreuses familles métisses s'installent dans la région de Batoche afin de fuir les difficultés connues durant la Résistance de la rivière Rouge. Elles établissent leurs collectivités et aménagent les terres selon le système de lots riverains. Ces lots sont des parcelles longues et étroites alignées et font face à la rivière. Ainsi, tout le monde a un accès égal à l'eau et un fort sentiment d'appartenance à la communauté parce que les maisons sont situées très près les unes des autres.

Quand, finalement, les arpenteurs du gouvernement viennent effectuer le tracé des colonies dans l'Ouest, ils ignorent d'abord les collectivités déjà établies. Toutefois, ils reviennent plus tard dans ces collectivités avec l'intention d'imposer aux Métis le système en damier.

Les Métis estiment qu'ils ont déjà bâti leur collectivité selon leur système traditionnel d'aménagement des terres et résistent à ce que leur impose le gouvernement. Cette résistance déclenche un conflit avec les nouveaux colons et le gouvernement.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des Métis dans l'histoire de Batoche.

Essayez d'imaginer quelle était la vie des Métis, le type de difficultés qu'ils ont connues, les changements auxquels ils devaient s'adapter pendant la colonisation de l'Ouest, et comment ces difficultés et changements pouvaient favoriser ou menacer leur mode de vie. Résumez votre perception de ce que pouvait être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez-le à la classe.





Article écrite

Dès que son cheval vit les bisons, il prit le mors aux dents et se mit à pourchasser le troupeau au galop. Gênée par les sacs qui pendaient de chaque côté du cheval et dans l'un desquels se trouvait son enfant, la pauvre femme s'attendait à se faire jeter au sol à tout moment. Elle pria Dieu et s'agrippa de toutes ses forces à la crinière du cheval. Sa folle chevauchée se poursuivit pendant ce qui lui sembla être une éternité. Lorsque son mari parvint à stopper la bête en la rattrapant et en lui barrant la route devant, elle était sur le point de défaillir. C'était aux environs de trois heures de l'après-midi. Ils montèrent leur tente sur un monticule près d'un bosquet et, quelques heures après la course effrénée, M^{me} Lagimodière donna naissance à son deuxième enfant, qu'ils surnommèrent Laprairie parce qu'il était né au milieu des prairies.

W. J. Healy, Women of Red River (Centennial edition. The Women's Canadian Club Winnipeg, 1923), 8

Document écrit par un historien

Sur la rive est de la rivière, à Batoche, se trouvent les magasins de Xavier Letendre, Philippe Garnot, Baptiste Boyer, Solomon Venne et Georges Fisher. Ces magasins bordent la piste Carlton, principal lien terrestre emprunté par les transporteurs métis entre le Fort Garry et le Fort Edmonton. La piste traverse le village, puis la rivière et passe par le Fort Carlton. Villageois et voyageurs empruntant la piste Carlton et la branche est de la piste Humboldt (en direction de Prince Albert) prennent le traversier pour franchir la rivière. De l'autre côté se trouvent les entreprises anglaises *Kerr Brothers* et *Prince Albert Company of Walters and Baker*. Xavier Letendre, que l'on surnomme Batoche et qui a donné ce nom au village, possède le magasin le plus important et le plus prospère au village et même dans tout le Nord-Ouest. Il exploite ce magasin en plus de ses activités de transport et de traite des fourrures. Les autres commerçants de « l'avenue Batoche » exploitent des magasins semblables, mais à plus petite échelle. Avec la croissance du commerce à la fin des années 1870, Letendre agrandit son magasin et en ouvre d'autres à Fort la Corne, Carrot River, Stony Creek et Frog Lake. Sa grande maison confortable, où il habite avec sa famille, témoigne de sa grande prospérité.

Walter Hildebrandt, The Battle of Batoche: British Small Warefare and the Entrenches Métis (Hull: Canadian Parks Service-Environment Canada, 1989), 9.



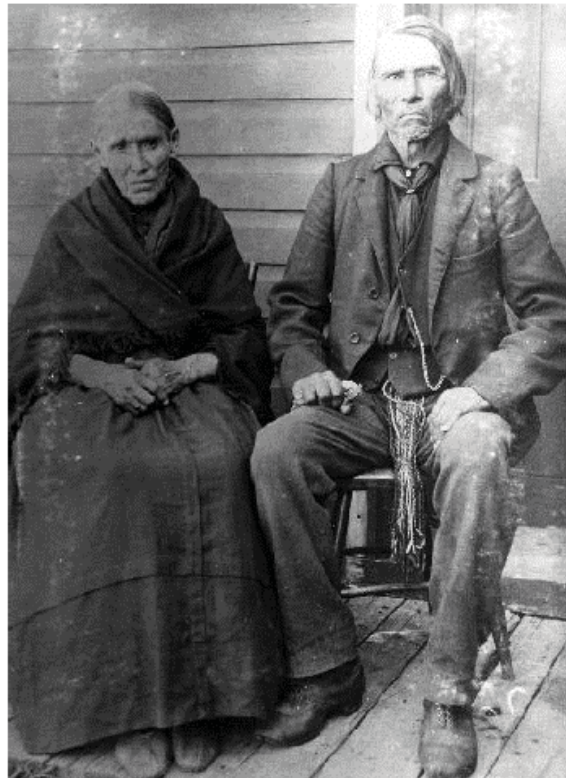


Extrait d'un journal personnel

Nous traversons la rivière sur une pirogue dingue, en équilibre précaire, et nous commençons à entendre le violon qui joue une gigue alors que nous approchons de la maison de bois rond. Nous ouvrons la porte et entrons pour découvrir des danseurs au pas vif. Nous sommes accueillis par un concert de « ho! ho! ho! ». Le violon ne cesse pas de jouer, et les talons de danseurs ne cessent pas un seul instant de marteler les planches. À droite, un feu brule dans un foyer ouvert, sous une énorme cheminée de terre. Du côté gauche se trouve, plus loin, un lit à quatre colonnes, avec des couvertures seulement. Une ou deux chaises sont poliment offertes aux étrangers. Partout autour de la salle, des hommes, des femmes, des garçons et des filles sont assis au sol en Indien ou en tailleur. Ils sont une vingtaine ou une trentaine en tout. Une mère surveille son enfant pour qu'il ne se mette pas les pieds dans la casserole de graisse fondue placée bien bas sur le foyer de terre, avec un chiffon de coton qui pend au bord. La lumière jette des ombres noires sur les groupes. Les giges, les *reels* et les quadrilles s'enchaînent rapidement. De nouveaux danseurs prennent la place de ceux qui se trouvent sur le plancher tous les deux ou trois instants. Les hommes portent une chemise, un pantalon, une ceinture et des mocassins. Les femmes portent des robes sans cerceau.

W. J. Healy, Women of Red River (Centennial edition. The Women's Canadian Club Winnipeg, 1923), 8.

Photo historique



Couple métis de la région de Battleford
(Saskatchewan Archives Board, Cochin Collection)





Photo historique



Homme métis qui regarde le champ de bataille de Fish Creek (Gabriel Dumont Institute)

Photo moderne - vêtements de l'époque



Costume d'époque de Batoche (Parcs Canada)





Artifant culturel



Sac en mousse utilisé pour porter un bébé (Gabriel Dumont Institute)

Photo historique



Famille Métisse de Batoche (Parcs Canada)



Extrait d'un journal personnel

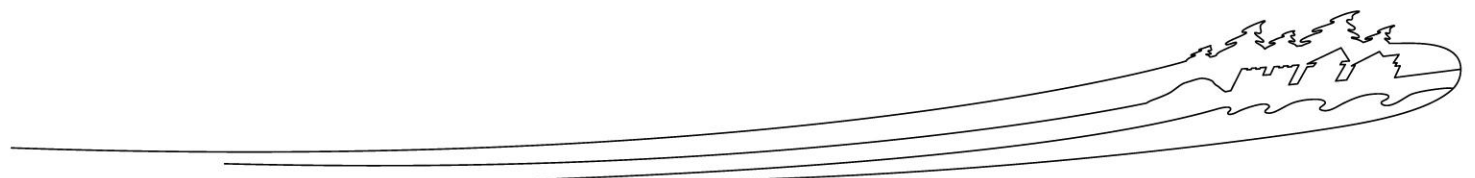
Maman et papa ont décidé que nous devons quitter notre maison dans la colonie de la rivière Rouge. Nous sommes sur la route depuis dix jours, sur la piste Carlton. D'autres familles se sont jointes à nous, comme les Dumont, les Lépine et les Fidler. Nous avons emporté tous nos biens, que nous transportons dans des charrettes de la rivière Rouge. Oh! Qu'elles font du vacarme en avançant cahincaha dans la prairie! Il fait une de ces chaleurs aujourd'hui. Heureusement, une brise légère nous rafraichit un peu. Maman nous donne du pemmican à manger lorsque nous avons faim. Nous cueillons aussi des amélanches sur notre chemin. Nous allons aimer notre nouvelle maison à coup sûr. Nous avons l'habitude de passer l'hiver le long de la rivière Saskatchewan Sud. Nous allons maintenant y vivre à longueur d'année. Nous allons peut-être nous établir à Batoche, à Saint-Laurent ou à Saint-Louis. Nous espérons pouvoir conserver le mode de vie que nous avons dans la colonie de la rivière Rouge, où nous chassions le bison, cultivions la terre et transportions des marchandises. Nous avons perdu notre terre dans la colonie de la rivière Rouge et nous y étions harcelés par les troupes canadiennes et les nouveaux colons. Nous espérons qu'ici, en Saskatchewan, nous allons enfin pouvoir vivre librement et en paix.

Leslee Newman and Amy McInnis, Saskatchewan Western Development Museum Guide for Teachers, 1905 - 2005 (Saskatoon: Western Development Museum, 2008), 59.

Transcription d'une conversation

Les chasseurs emmenèrent femmes et enfants dans des charrettes couvertes avec du cuir ou de la toile, afin de les protéger du soleil, de la pluie ou de la neige. Nous appelions ces charrettes couvertes des « carrachetehounes ». Ce fut un spectacle inoubliable que cette migration de centaines de charrettes à bœufs chargées de grappes humaines, qui s'en allait vers le pays des bisons, à trois méridiens ou plus de distance. La scène fut d'autant plus pittoresque que toute cette population en mouvement était constamment accompagnée d'une meute bruyante de centaines de chiens. Leurs jappements répondaient en chœur aux grincements incessants des essieux de bois mal graissés, qui annonçaient notre présence à des milles de distance.

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brules, 1876), 19.





Transcription d'une conversation

Il y avait des bisons partout autour de moi. Il y en avait des milliers et des milliers qui s'en allaient dans la direction où j'avais vu le taureau. Ce n'était pas un seul troupeau, mais bien de nombreux troupeaux. Notre chef décida que nous allions prendre le déjeuner avant toute chose. Il passa d'une tente à l'autre et ramassa toute la nourriture. Nous mangeâmes un bon déjeuner et, à dix heures, nous fûmes prêts à partir à la chasse au bison. Deux ou trois hommes s'occupaient d'un troupeau. Cet après-midi-là, vingt-cinq hommes tuèrent trois-cents bisons. Jamais les bisons ne s'approchaient du camp. Ils nous sentaient, se regroupaient et s'éloignaient. Ils étaient rarement à moins de deux ou trois milles du camp.

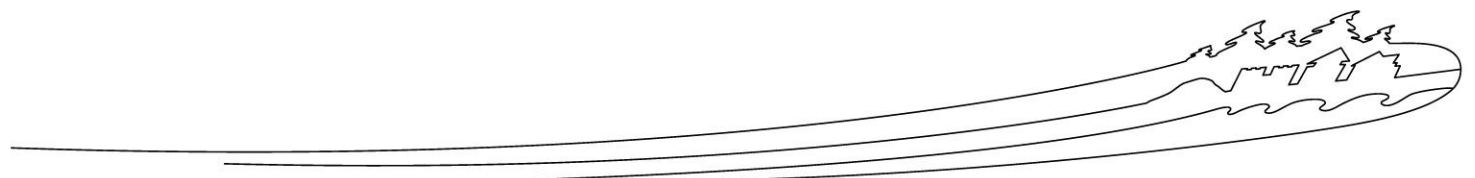
Le lendemain, nous partîmes à la chasse encore et tuâmes quatre-cents bisons. Autour de nous, les plaines grouillaient de bisons. Tellement que la prairie semblait être en mouvement. Il y avait toutefois un aspect de cette chasse que je n'aimais pas. Au cours de cette semaine-là, je vis des centaines de bisons tués uniquement pour leur peau. Des carcasses entières étaient abandonnées sur les plaines et y pourrissaient. Je vis une fois trois femelles bisons bien grasses gisant, mortes, côte à côte. Je sautai en bas de mon cheval pour leur couper la langue. J'attachai les langues à ma selle et les emportai chez moi. La langue de bison était un mets très recherché.

Mary Weekes, The Last Buffalo Hunter (Saskatoon: Fifth House, 1994), 42.

Document écrit par un historien

La cueillette de fruits sauvages était une activité à la fois économique et sociale. On faisait des sorties en famille, des piqueniques et des excursions de camping. On cueillait des cerises sauvages noires et rouges, des groseilles rouges, des groseilles à maquereau, des cerises à grappes et, surtout, des amélanches et des canneberges. On broyait les cerises entre deux pierres, puis on les faisait sécher. Certains formaient des pains avec les fruits secs. L'hiver, les baies séchées étaient mises à bouillir dans de l'eau pour préparer des tartes ou des gâteaux ou pour les manger avec de la crème. On cueillait dans la forêt des noix ainsi que du bois de cornouiller (kinikkinik) pour fabriquer des pipes à tabac. Le potager était, lui aussi, une source importante de nourriture. Dans de grands potagers, les Métis récoltaient des pommes de terre, des carottes, des choux de Siam (*rutabagas*), du chou, des navets, des panais, des citrouilles, des oignons, des haricots, des concombres et de la laitue. Le maïs multicolore (ou maïs indien) était parmi les légumes préférés [...]

Source inconnue





Extrait d'un journal personnel

Ah! Quel splendide tableau pourrais-je brosser de cette incomparable terre de liberté et d'abondance, si seulement j'en avais la volonté et le talent! Tentez d'imaginer un vaste groupe de familles, entretenant toutes d'étroits liens d'amitié, et pour beaucoup unies par le sang, qui s'en vont pour toute une saison en laissant tous leurs soucis derrière elles!

Nous voyagions vers le soleil couchant au pas d'un bœuf, humant l'air odorant de la plaine sans fin et n'arrêtant que pour manger et pour dresser le camp en soirée, passant la nuit sous la tente ou, si le temps s'annonçait prometteur pour le lendemain, à la belle étoile.

Chaque famille amenait presque tous ses biens : une vache ou un cheval, trois au plus (qu'on laissait s'engraisser à l'herbe des prairies, prêts à courir le bison quand le temps viendrait); quelques bœufs qu'on aiguillonnait chaque jour; le plus grand nombre possible de chariots, construits par le père durant un quelconque hiver précédent; des peaux de bison qui servaient de couvertures la nuit; des ustensiles de cuisine et uniquement la vaisselle la plus indispensable; un ou deux bassins fabriqués avec un tonneau scié en deux; quelques seaux, quelques armes, un fusil et assez de munitions pour se battre en cas d'attaque par les Indiens ou par d'autres ennemis possibles (sinon probables). C'était tout, parce qu'un homme n'a besoin de rien de plus. Le reste nous était fourni par la prairie, depuis l'eau pure et fraîche...

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brûles, 1876), 16.

Historical Photograph



Famille métisse à Au Vergne, 1908 (Gabriel Dumont Institute, R-A-19719)





Transcription d'un récit oral

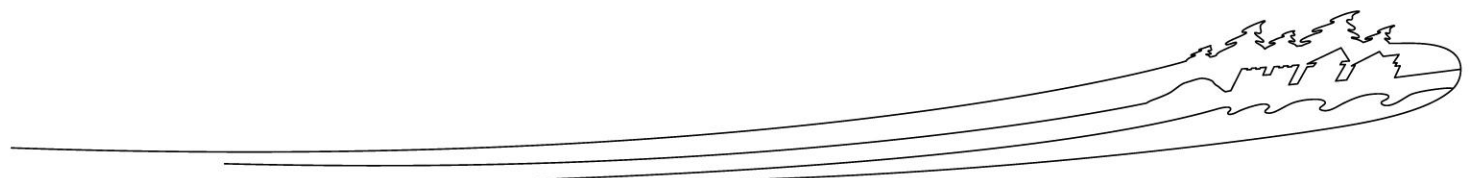
Cette période, au cours de laquelle je vécus mon enfance et mon adolescence, fut sans contredit magnifique. Je dirais sans hésiter que ce fut l'âge d'or de l'histoire des Métis (où nous parlions avant tout michif). La prairie vierge nous appartenait. Nous pouvions y trouver tous les bisons que nous voulions, sans concurrence aucune de la part des Indiens, puisqu'ils avaient été pacifiés. Les plus âgés parmi nous, qui avaient vécu les guerres dans les prairies, savaient vraiment comment créer une ambiance magique le soir autour du feu de camp, sous la voute étoilée. Une histoire n'attendait pas l'autre. Le ton était en général plaisant et léger. Il n'y avait jamais de vulgarités parce que des femmes et des gens âgés étaient présents et que les Métis leur manifestaient toujours beaucoup de respect. Il y avait toujours une bonne dose de mysticisme et de superstitions, avec des histoires de fantômes, de prémonitions et d'autres phénomènes à faire dresser les cheveux sur la tête. Les garçons comme moi s'efforçaient toujours d'imiter leurs parents et les gens âgés. Nous jouions avec des arcs et des flèches. Nous utilisions la première cible qui nous tombait sous la main : poteaux, écureuils, lapins, lièvres, petits oiseaux, chiens de prairie. Nous exercions ainsi à devenir de bons archers. Nous faisons des concours où les enjeux étaient des flèches, des boutons et parfois des bonbons et des fruits. Une fois assez âgés, nous échangeons nos arcs pour des fusils ou des carabines. C'était l'école des prairies. Nous jouions constamment et faisons ainsi notre apprentissage de chasseur.

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brûles, 1876), 42.

Extrait d'une lettre – écrit par un prêtre de Batoche pour le Premier ministre du Canada.

Je ne comprends pas, Monsieur, pourquoi vos arpenteurs doivent appliquer deux méthodes différentes pour diviser les terres publiques : une méthode pour Prince Albert, où les terres ont dix chaînes de largeur sur deux milles de profondeur, ce que nous revendiquons comme un droit puisque vous avez permis l'emploi de cette méthode à Prince Albert; une autre méthode qui consiste à découper le territoire en terres carrées de quarante chaînes de côté, sans tenir compte ni de la rivière, ni des colons déjà installés. Nous protestons tous solennellement contre cette dernière méthode et vous prions humblement, Monsieur, d'ordonner que l'arpentage soit refait de manière à répondre favorablement à notre demande.

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol. 5 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 21.





Lettre au Gouvernement d'un membre du Gouvernement

Prince Albert (Territoires du Nord-Ouest), 14 décembre 1885
L'honorable Thomas White, Ministre de l'Intérieur, Ottawa (Ontario)

Monsieur,

Conformément aux instructions que j'ai reçues de vous au cours de votre dernière visite dans le Nord-Ouest, j'ai recueilli toute l'information possible sur les causes présumées des troubles qui se sont produits récemment dans le Nord-Ouest. J'ai donc l'honneur de vous présenter le résultat de mon travail. Il y a six causes présumées, et les voici :

1. Les colons métis n'ont pas reçu de titres de propriété pour leurs terres, en raison de retards attribuables uniquement au gouvernement, qui les ont empêchés d'obtenir l'autorisation de s'établir sur les terres qu'ils occupaient déjà.
2. Compte tenu du système d'arpentage employé, les colons métis n'ont pas pu obtenir les lopins de terre sur lesquels ils s'étaient déjà installés et qu'ils avaient déjà améliorés avant que l'arpentage ait lieu.
3. Les colons métis méritent les mêmes droits que les Métis du Manitoba.
4. Les terres sur lesquelles les colons métis vivaient depuis des années ont été vendues à d'autres, en particulier à des spéculateurs.
5. Les redevances sur le bois qui est coupé par les Métis se sont révélées très onéreuses et ont constitué une source grave d'insatisfaction.
6. Les redevances applicables au foin récolté sur les terres publiques se sont révélées, elles aussi, onéreuses, et ont causé une grande insatisfaction.

Je vous prie bien humblement, Monsieur, d'agréer mes salutations distinguées,

M. Pearce

(Racette, Métis Development in the Canadian West : 21.EAE 21) Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights Vol. 3 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 12.





La perspective des Métis (Durant & après la Résistance)

Au milieu du XVIII^e siècle, les voyageurs canadiens-français font la traite des fourrures et s'enfoncent loin à l'intérieur de l'Ouest canadien. Ils y rencontrent des Cries et des Sauteuses et les épousent.

Historiquement, on a appelé les enfants issus de ces mariages Sang-mêlés ou Métis. On leur a aussi donné le nom « d'enfants de la traite de fourrures », de Michif ou de « gens libre ». Dans les Prairies, on les a souvent appelés « gens du motif floral perlé ». De nombreuses autres expressions ont été utilisées pour désigner ce peuple, mais Métis est le seul terme qui soit acceptable de nos jours.

Une culture métisse distincte apparaît, culture qui intègre divers éléments de différents héritages. Elle comprend notamment un système politique, un mode de vie, une langue, des aliments et des vêtements. Par exemple, une langue, mélange de cri, de français et d'anglais voit le jour. Cette langue, appelée Michif, est encore parlée aujourd'hui dans de nombreuses collectivités métisses. Les vêtements des Métis sont un mélange du style des Premières Nations et de celui des Européens. Les vêtements en cuir ornés de perles et d'aiguilles de porc-épic, mais dont la coupe est d'inspiration européenne, deviennent la tenue normale.

De la combinaison de branles écossais (aussi appelés *reels*), danses carrées et de danses traditionnelles des Premières Nations découlent une nouvelle forme de danse. L'une des nouvelles danses les plus populaires est la gigue de la rivière Rouge.

De nombreuses familles métisses s'installent dans la région de Batoche afin de fuir les difficultés connues durant la Résistance de la rivière Rouge. Elles établissent leurs collectivités et aménagent les terres selon le système de lots riverains. Ces lots sont des parcelles longues et étroites alignées et font face à la rivière. Ainsi, tout le monde a un accès égal à l'eau et un fort sentiment d'appartenance à la communauté parce que les maisons sont situées très près les unes des autres.

Quand, finalement, les arpenteurs du gouvernement viennent effectuer le tracé des colonies dans l'Ouest, ils ignorent d'abord les collectivités déjà établies. Toutefois, ils reviennent plus tard dans ces collectivités avec l'intention d'imposer aux Métis le système en damier.

Les Métis estiment qu'ils ont déjà bâti leur collectivité selon leur système traditionnel d'aménagement des terres et résistent à ce que leur impose le gouvernement. Cette résistance déclenche un conflit avec les nouveaux colons et le gouvernement.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des Métis dans l'histoire de Batoche.

Essayez d'imaginer quelle était la vie des Métis, le type de difficultés qu'ils ont connues, les changements auxquels ils devaient s'adapter pendant la colonisation de l'Ouest, et comment ces difficultés et changements pouvaient favoriser ou menacer leur mode de vie. Résumez votre perception de ce que pouvait être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.





Extraits des mémoires de Gabriel Dumont

À la fin de l'après-midi, le 12 mai, Louis Riel et Gabriel Dumont se rencontrent dans les bois à la périphérie du village.

Riel demande à Dumont : « Qu'allons-nous faire? Nous sommes vaincus »

Dumont lui répond : « Il faut périr; vous deviez savoir qu'en prenant les armes, nous serions vaincus. Eh bien, il faut qu'ils nous détruisent! »

Après la bataille, les femmes ont emmené les enfants au bord de la rivière. On entend des sanglots partout. Ils sont effrayés, affamés et fatigués. Ils ont tellement soif aussi qu'ils lèchent la rosée sur les feuilles. Depuis des jours, la nourriture se faisait rare. Maintenant, il n'y en a plus du tout. De nombreuses familles sacrifient leur chien pour le manger. La nuit, les Métis vaincus se cachent dans les bois ou dans des grottes au bord de la rivière. Gabriel Dumont va d'un groupe à l'autre pour essayer de reconforter les gens. « C'était pénible de voir ces pauvres êtres couchés dans le foin comme des animaux. En voyant les pieds nus des enfants, je leur ai fabriqué des espèces de souliers avec de la peau crue. Les femmes se montraient bien courageuses et riaient même de leur position. »

Maggie Siggins, Riel: A Life of Revolution (Toronto: Harper Collins, 1994), 407.

Document écrit par un historien

Dans leurs journaux et leurs lettres, les prêtres écrivaient que les soldats de Middleton étaient très rudes. Ils volaient aux femmes ce qu'elles portaient sur elles, allant jusqu'à leur arracher les bagues des doigts et à leur prendre l'argent dans leur sacoche. Les soldats se déchainaient de maison en maison. Ils détruisaient ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, puis mettaient le feu aux maisons. Ils s'emparaient aussi du bétail et des chevaux. Lorsque les combats prirent fin, certaines femmes demeurèrent cachées parce qu'elles craignaient pour leur sécurité. Elles eurent faim et vécurent dans des conditions si mauvaises que neuf d'entre elles succombèrent à la maladie, y compris Marguerite Riel et Madeleine Dumont. Alors que 12 hommes moururent de leurs blessures de guerre, neuf femmes succombèrent à la tuberculose, à la grippe ou à des fausses couches causées par leurs conditions de vie.

Source inconnue





Photos historiques



Prisonniers métis au palais de justice de Regina
(Saskatchewan Archives Board, R-B 714)



Cimetière de l'église St. Antoine de Padoue, Batoche
(Parcs Canada)

Extrait d'un journal personnel

Josephette Desjarlais

Le 12 mai 1885

Je me souviens des soldats qui descendaient la pente. Ils portaient des tuniques rouges. J'entendais les balles siffler autour de moi. J'ai mis mon bébé, Sarah, dans une bassine parce que je croyais ainsi la protéger. Mon mari est venu me dire : « Sauve-toi parce que nous allons nous faire tuer ». Alors, j'ai pris mon bébé et j'ai couru jusqu'au bord de la rivière. On aurait dit qu'il pleuvait sur l'eau, mais c'étaient les soldats qui nous arrosaient de balles. J'ai vu des hommes de toutes sortes [...]

Source inconnue

Document écrit par un historien

Des grottes avaient été creusées sur une longueur de dix, quinze ou vingt pieds, une largeur de cinq ou six pieds et une profondeur de quatre ou cinq pieds. Elles avaient été soigneusement dissimulées avec des arbres, des broussailles et de la terre. Au cours de ces quatre journées de combats, les familles vécurent, mangèrent et dormirent comme elles purent.

Les Roles Les Souffres Des Femmes Métisses, 160.





Transcription d'une conversation

Le premier oiseau que j'ai tué était un moineau. J'avais cinq ou six ans. Je l'ai tué avec un arc et une flèche à Beauval, en Saskatchewan, où j'habitais, environ 300 milles au nord-ouest de Saskatoon. Ma mère avait fait sécher les plumes derrière le poêle. Cela signifiait que je serais un très bon chasseur, et j'en étais très fier. Cela s'est passé il y a 65 ans, mais de nombreux Métis du Nord apprennent encore à chasser pour assurer leur survie. Ce mode de vie s'acquiert pendant l'enfance, et il faut à la majorité d'entre nous plusieurs dizaines d'années pour changer. Le père Lacombe a essayé de nous changer en 1896, lorsqu'il nous a envoyés dans la réserve pour Métis en Alberta. Ça n'a pas fonctionné à cette époque, et je doute que ça puisse fonctionner maintenant, malgré la terre, les outils et les semences dont nous disposons, parce que nous sommes des chasseurs dans l'âme. Nous sommes des nomades et nous allons chercher dans la nature les bêtes sauvages qui s'y trouvent. Nous ne pensons pas à l'avenir, et les cultures prennent beaucoup de temps à pousser. Je sais maintenant que l'agriculture peut nous permettre de bien vivre, mais je connais aussi le piégeage, la chasse et la pêche parce que j'ai vécu dans cet univers dès la naissance.

Vous me demandez pourquoi la chasse et le piégeage sont agréables [...] tu ne peux pas perdre ce que tu as appris à aimer dès la naissance. Malgré les milles à marcher dans la neige jusqu'aux genoux, par un temps glacial, on éprouve toujours un sentiment de liberté et on aime trouver un animal pris dans un piège. On devient tout excité comme lorsque le cheval sur lequel on a parié finit premier aux courses. Je referais la même chose si c'était à refaire. À quoi bon se réchauffer au coin du feu si on n'a pas ressenti avant le froid qui rend la chaleur si agréable?

Vous dites que les animaux sauvages sont en train de disparaître. Graduellement, les Métis et les Indiens changent, mais avec beaucoup de réticences. La nouvelle façon de survivre est aussi une façon de tuer. L'agriculture des Blancs, telle qu'elle est pratiquée en Saskatchewan, tue l'environnement comme jadis on a tué le bison. Nous perdons les arbres et les lacs. L'air que nous respirons est pollué. Je pense qu'on tue tout autant de cette façon que lorsque j'ai tué le petit moineau, à l'âge de six ans, et que j'en ai tiré du plaisir.

Ne me regardez pas comme ça. Aujourd'hui, je pense que je ne pourrais même pas tuer un écureuil, car il serait si mignon sur sa branche. On a le cœur de plus en plus sensible à mesure qu'on vieillit, mais je crois que cela va au-delà de cette question. Il s'agit de survivre, et on méprise les Métis, que l'on voit comme de paresseux parce que [...]

Source inconnue





Extrait des mémoires publiés de Gabriel Dumont

Nous avons quitté le Manitoba parce que nous n'étions pas libres. Quand nous sommes arrivés ici, nous avons trouvé un pays encore sauvage, où nous pouvions vivre en liberté. Maintenant, on vient encore nous déranger en nous faisant payer pour le bois que nous coupons pour nous chauffer. Alors, nous n'allons pas les laisser faire. Le gouverneur est en train de mettre notre tolérance à l'épreuve. Si nous le laissons faire, il ira encore plus loin.

Gabriel Dumont

Gabriel Dumont Memoirs: the Memoirs as Dictated by Gabriel Dumont, ed. Dennis Combet (Winnipeg: Les Editions du Ble, 2006), 47.

Lettre au Gouvernement d'un membre du Gouvernement

Prince Albert (Territoires du Nord-Ouest), 14 décembre 1885
L'honorable Thomas White, Ministre de l'Intérieur, Ottawa (Ontario)

Monsieur,

Conformément aux instructions que j'ai reçues de vous au cours de votre dernière visite dans le Nord-Ouest, j'ai recueilli toute l'information possible sur les causes présumées des troubles qui se sont produits récemment dans le Nord-Ouest. J'ai donc l'honneur de vous présenter le résultat de mon travail. Il y a six causes présumées, et les voici :

1. Les colons métis n'ont pas reçu de titres de propriété pour leurs terres, en raison de retards attribuables uniquement au gouvernement, qui les ont empêchés d'obtenir l'autorisation de s'établir sur les terres qu'ils occupaient déjà.
2. Compte tenu du système d'arpentage employé, les colons métis n'ont pas pu obtenir les lopins de terre sur lesquels ils s'étaient déjà installés et qu'ils avaient déjà améliorés avant que l'arpentage ait lieu.
3. Les colons métis méritent les mêmes droits que les Métis du Manitoba.
4. Les terres sur lesquelles les colons métis vivaient depuis des années ont été vendues à d'autres, en particulier à des spéculateurs.
5. Les redevances sur le bois qui est coupé par les Métis se sont révélées très onéreuses et ont constitué une source grave d'insatisfaction.
6. Les redevances applicables au foin récolté sur les terres publiques se sont révélées, elles aussi, onéreuses, et ont causé une grande insatisfaction.

Je vous prie bien humblement, Monsieur, d'agréer mes salutations distinguées,

M. Pearce

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol. 5 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 21.





Photos historiques

Avant la bataille (à gauche) et après la bataille (à droite)



Dommages subis par le village de Batoche au cours de la bataille, 1885 (Saskatchewan Archives Board, R-A-2517)

Photo moderne avec vêtements de l'époque et les armes



Costume d'époque de Batoche (Parcs Canada)



Dessin artistique des soldats Métis



Soldats métis durant la bataille de Batoche, 1885, Armand Paquette (Parcs Canada)

Document écrit par un historien

Fille de Pierre Parenteau et de Josephette Delorme, Marguerite naît dans la colonie de la rivière Rouge en 1843. Elle se marie avec François-Xavier Letendre, dit Batoche, à Saint-Norbert, en 1863. On en sait peu sur sa vie personnelle. Épouse et mère de quinze enfants, dont au moins sept sont morts en bas âge, elle mène une vie typique des femmes du XIX^e siècle : les travaux domestiques sont pénibles et la mortalité infantile est élevée. Au cours de l'insurrection de 1885, elle se trouve au Fort à la Corne avec son mari et ses jeunes enfants, tandis que M^{me} Letendre et ses filles les plus âgées sont restées à Batoche. Xavier Letendre raconte que sa famille a souffert après la bataille et que ses filles sont allées se réfugier dans les bois, où, exposées aux éléments, elles ont survécu en mangeant du chien. Bien qu'affligée de nombreuses morts prématurées, la famille n'en a pas moins vécu des mariages et d'autres fêtes familiales élégantes au cours de la décennie qui a suivi.

“Andre to Dewdney,” Macdonald Papers 105, no. 11 (January 1885): 105.





Documents écrits par un historien

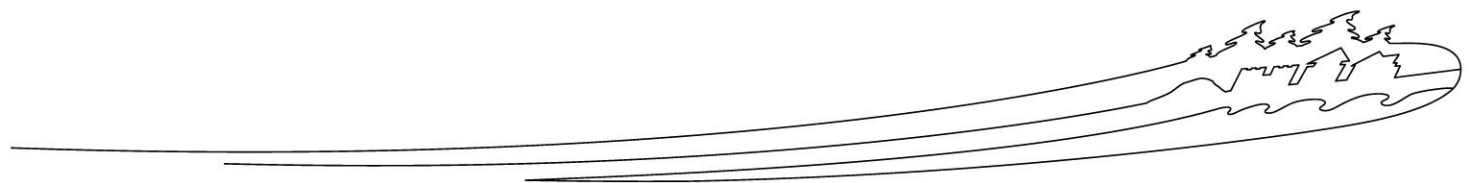
Extrait 1

Pélagie Dumont fut l'une des héroïnes de Batoche. Elle était la sœur de Gabriel Dumont. Son fils Saint-Pierre reçut une balle en plein visage et fut tué à la coulée des Tourond, le 24 avril 1885. Un autre de ses enfants, Jean-Baptiste fils, fut blessé dans la même bataille. Avant le début des combats, Pélagie dit au père Fourmond : « Si les hommes de la police viennent, je vais leur transpercer le corps, comme des bisons, et les découper en tranches minces que je mettrai à sécher. » Pélagie mourut le 20 janvier 1892. Elle est enterrée au cimetière Saint-Antoine-de-Padoue, à Batoche.

Extrait 2

Au cours de la bataille et même pendant plusieurs jours après, les femmes se déplacent constamment pour éviter d'être prises sous le feu de l'ennemi. Elles se cachent derrière des arbres ou dans des dépressions boueuses. Quelques jours après la reddition à Batoche, Jean Caron et sa famille étaient chez Azarie Gareau, à Bellevue, un peu à l'est de Batoche. Lorsque passe la colonne d'Anglais, M^{me} Caron reconnaît l'une de ses meilleures juments, qui avait été laissée à une certaine distance de là et qui a comme cavalier un médecin militaire. Elle va tout droit vers la jument, enlève la selle et s'empare de l'animal. Abasourdi, l'Anglais la regarde faire sans réagir.

Source inconnue





La perspective du gouvernement

Suivant l'entrée de la Colombie-Britannique dans la Confédération, en 1869, il devient crucial de relier cette province aux autres provinces de l'Est canadien et de peupler ce vaste territoire qui les sépare. Aux États-Unis, les pionniers colonisent les territoires de l'Ouest et les ambitions des Américains pourraient menacer les revendications du Canada relativement à sa frontière occidentale si le territoire n'est pas colonisé et protégé.

De 1871 à 1877, afin de renforcer son contrôle sur les territoires du Nord-Ouest, le gouvernement du Canada négocie, au nom de la Couronne britannique, sept traités avec les Premières Nations. Ces traités transfèrent la propriété des terres des Premières Nations à la Couronne britannique. Ce transfert donne au gouvernement canadien l'autorité légale de créer la Police à cheval du Nord-Ouest (P.C.N.-O.) afin de maintenir l'ordre public dans l'Ouest et de commencer une colonisation rapide des territoires.

Les arpenteurs arrivent dans les Prairies en 1873 et commencent à dresser l'inventaire des terres disponibles pour la construction future de *homesteads*. Aux yeux du gouvernement, les Premières Nations ont signé les traités leur conférant le droit de vivre sur les terres de réserves. Cependant, ces traités ne visent pas les Métis et le gouvernement ne leur a jamais octroyé un titre légal sur les terres qu'ils occupent.

En 1882, le gouvernement fédéral, dirigé par le premier ministre John A Macdonald, divise les territoires du Nord-Ouest en quatre grands districts : Alberta, Saskatchewan, Athabasca et Assiniboia. *Pile of Bones*, rebaptisée ultérieurement Regina, est choisie comme nouvelle capitale du district de Saskatchewan. Désormais, le chemin de fer suivra un parcours situé au sud afin de traverser la nouvelle capitale, isolant ainsi Batoche, dont la prospérité est fondée sur les voies commerciales traditionnelles qu'un chemin de fer au sud modifiera grandement. Les arpenteurs arrivent dans les Prairies en 1873 et commencent à dresser l'inventaire des terres disponibles pour la construction future de *homesteads*.

Aux yeux du gouvernement, les Premières Nations ont signé les traités leur conférant le droit de vivre sur les terres de réserves. Cependant, ces traités ne visent pas les Métis et le gouvernement ne leur a jamais octroyé un titre légal sur les terres qu'ils occupent.

Pendant onze ans, les Métis des territoires du Nord-Ouest adressent des requêtes à Ottawa demandant au gouvernement de leur accorder le titre des terres qu'ils occupent. Le gouvernement fédéral n'a jamais répondu à leurs requêtes et n'y a jamais donné suite.

En 1883, cette situation inquiète les colons et les Métis. En mai 1884, on demande à Louis Riel d'entamer des négociations, au nom des Métis, avec le gouvernement canadien afin de présenter les requêtes. Le 19 mars 1885, Louis Riel forme un gouvernement provisoire avec l'intention d'obliger le gouvernement fédéral de négocier les conditions d'un accord. Le gouvernement canadien lui répond en envoyant des troupes dans l'Ouest afin de maîtriser toute révolte et poursuivre les projets de colonisation.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective du gouvernement dans l'histoire de Batoche.

Essayez d'imaginer pourquoi le gouvernement a agi de cette façon. Résumez votre perception de ce que pouvait être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.



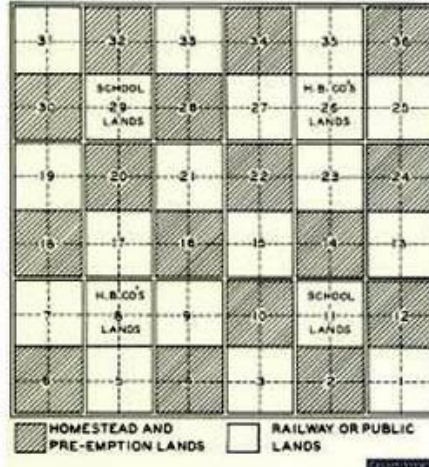


Représentation graphique – différente perspective pour l'utilité du terrain

Différentes conceptions de l'utilisation des terres



Système de lots riverains des Métis
(Gabriel Dumont Institute)



Système fondé sur le principe des cantons
du gouvernement (Gabriel Dumont Institute)

Photos historiques (des leaders des deux gouvernements) Dirigeants

Le gouvernement canadien

Sir John A. MacDonald
Premier ministre du Canada



Edgar Dewdney
Lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest



Gouvernement provisoire des Métis

Louis Riel



Gabriel Dumont



(National Archives of Canada)



Lettre écrite par le gouvernement Métis provisoire

Saint-Antoine, 21 mars 1885

Au : Major Crozier, commandant de la police montée à Carlton et à Battleford

Major,

Les conseillers du gouvernement provisoire de la Saskatchewan ont l'honneur de vous communiquer les conditions suivantes de reddition : Vous devrez abandonner complètement la position où vous a placé le gouvernement canadien à Carlton et à Battleford, en même temps que toutes les propriétés du gouvernement.

Si vous acceptez, vous et vos hommes serez libres, sur votre parole d'honneur de garder la paix, et ceux qui voudront laisser le pays seront pourvus de voitures et de provisions pour se rendre à Qu'Appelle.

Si vous refusez, nous avons l'intention de vous attaquer, quand demain le jour du Seigneur sera passé, et de commencer sans délai une guerre d'extermination contre tous ceux qui se sont montrés hostiles à nos droits. MM. Charles Nolin et Maxime Lépine sont nos représentants avec qui vous devrez traiter.

Major, nous vous respectons. Que la cause de l'humanité vous soit une consolation dans les revers que la mauvaise administration du gouvernement vous aura causés.

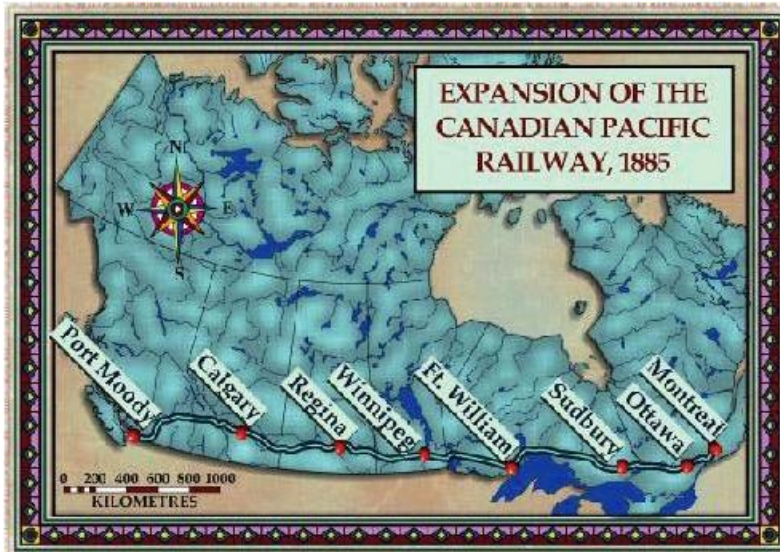
LOUIS « DAVID » RIEL, Exovede; Jean-Baptiste Parenteau; Chas. Nolin ; Pierre Henry; Gab. Dumont ; Albert Delorme; René Parenteau, président ; Moïse Ouellette; Dam. Carrière; Albert Monkman ; Maxime Lépine ; Bte. Boyer ; Bte. Boucher; Donald Ross; David Tourond ; Amb. Jobin; ; P. Garnot, secrétaire

Parks Canada Batoche Manuscript 24





Carte éducationnelle moderne



Canada, Chemin de fer Canadien Pacifique, 1885 (Gabriel Dumont Institute)

Statistiques officielles du gouvernement

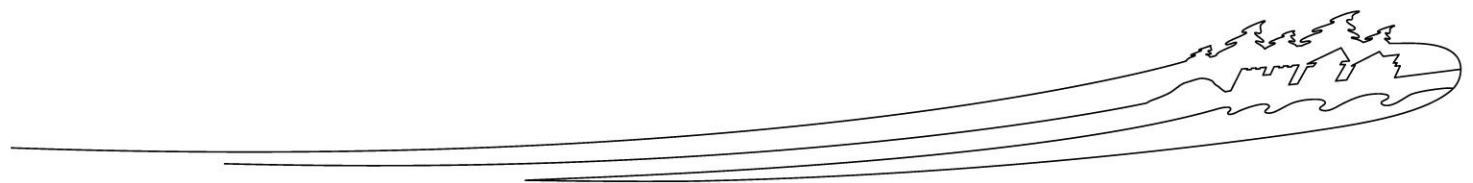
Entre 1891 et 1921, la population du Nord-Ouest canadien est passée de 348 600 à 2 793 000 habitants.

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 2.

Au cours des treize années suivantes, les travaux d'arpentage progressèrent rapidement. Le 1^{er} juin 1873, on avait terminé de délimiter 4 792 292 acres ou 29 952 quarts de section. [...] En juin 1883, on en était à 61 863 772 acres dans tout le Nord-Ouest, soit 380 399 lots de colonisation, ce qui devait permettre l'établissement d'une population agricole de 1 141 197 personnes, en supposant qu'il y ait en moyenne trois personnes par lot.

Dans le but de coloniser rapidement le Nord-Ouest, le gouvernement se mit à accorder de grandes étendues de terre à des compagnies de colonisation, qui s'engageaient par contrat à amener des colons dans les régions réservées pour eux et recevaient en échange 120 \$ par colon s'étant bel et bien établi. Certaines compagnies ne réussirent pas à amener un seul colon. Sept compagnies seulement réussirent à amener plus de 50 colons chacune en Saskatchewan.

Source inconnue





Extrait d'une lettre écrite par un prêtre de Batoche

Monsieur Edgar Dewdney, lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest

Votre Honneur,

[...] Monsieur le lieutenant-gouverneur, je crois que le gouvernement a le devoir de mettre Riel hors d'état de nuire dès que possible. Comme je vous le dis depuis le début, on n'a jamais craint de désordres, mais la présence de ces gens en grand nombre au pays sera une source d'angoisse pour le gouvernement, et nous ne savons pas ce qui pourrait se produire éventuellement [...] Vous allez me demander si, en satisfaisant Riel, on satisfera aussi les autres Métis. Je crois sincèrement que la plupart seront satisfaits, car leurs doléances relèvent du caprice. Si le gouvernement leur accorde des titres de propriété pour leurs terres et répond à quelques-uns de leurs autres griefs, ils se calmeront et voudront vivre paisiblement. Riel et certains autres agitateurs sont les seuls qui ont intérêt à exciter les esprits. Si Riel disparaît, la tranquillité reviendra. Je vous écris, Votre Honneur, pour vous indiquer ce qui me semble être dans l'intérêt du pays. Répondez-nous sans tarder, et que cette réponse soit sans équivoque. Si le gouvernement est disposé à offrir une indemnité de 4 000 à 5 000 dollars à Riel pour ses pertes — et nous voudrions une réponse claire à ce sujet —, cette somme ne sera pas un obstacle à la paix et à la sécurité dans cette partie du pays [...] Je vous demande de m'excuser, car je vous écris à la hâte. Je vous prie d'agréer mes salutations les plus distinguées.

A. André

“Andrew to Dewdney,” Macdonald Papers 105, no. 11 (January 1885): 16.

Extrait d'une lettre écrite par un membre du gouvernement

L'agent des sauvages Macrae écrit ce qui suit le 5 août.

Actuellement, les Métis sont très actifs dans le transport de marchandises, et ce travail prévient l'indigence. Ils ne sont pas portés à mal agir et à s'agiter comme l'oisiveté les y inciterait, en particulier s'ils ne mangeaient pas à leur faim.

Lorsqu'ils ne pourront plus travailler ainsi dans le transport, ils se retrouveront dans la même situation qu'avant. On reviendra à l'époque de la formulation des griefs et de l'invitation à M. Riel. Ils prendront alors probablement les mesures qui leur paraîtront susceptibles d'améliorer leur sort ou qu'on les amènera à considérer utiles.

Comme ils sont dirigés par un chef qui connaît manifestement l'utilité de l'agitation, qui n'a rien à perdre et qui pourrait obtenir du gouvernement ce à quoi il pense avoir droit, il n'est pas garanti que l'on puisse maintenir la paix au pays [...]

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 2 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 408.





Extrait d'une lettre écrite par un membre du gouvernement :

Ils sont affamés et nous demandent de l'aide. Nous devons leur donner à manger. On les laisse crever de faim, et c'est nous qui sommes pris pour les nourrir. Nous voulons que les Amérindiens aient à manger parce que tant qu'ils seront mal nourris, nous serons nous-mêmes confinés à la pauvreté. Nous voulons que les Amérindiens aient à manger. Nous voulons que nos droits soient reconnus et nous voulons que M. Riel soit notre chef, mais nous ne voulons pas de troubles.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 2 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 425.

Form No. 188.

MEMO.

A settler who has been granted an entry for a homestead is required by the provisions of the Dominion Lands Act and the amendments thereto to perform the conditions connected therewith, under one of the following plans :—

(1) At least six months' residence upon and cultivation of the land in each year during the term of three years.

(2) If the father (or mother, if the father is deceased) of any person who is eligible to make a homestead entry under the provisions of this Act, resides upon a farm in the vicinity of the land entered for by such person as a homestead, the requirements of this Act as to residence prior to obtaining patent may be satisfied by such person residing with the father or mother.

(3) If a settler has obtained a patent for his homestead, or a certificate for the issue of such patent countersigned in the manner prescribed by this Act, and has obtained entry for a second homestead, the requirements of this Act as to residence prior to obtaining patent may be satisfied by residence upon the first homestead, if the second homestead is in the vicinity of the first homestead.

(4) If the settler has his permanent residence upon farming land owned by him in the vicinity of his homestead, the requirements of this Act as to residence may be satisfied by residence upon the said land.

NOTE.—The term "vicinity" used above is meant to indicate the same township or an adjoining or cornering township.

A settler who avails himself of the provisions of Clauses (2) (3) or (4) must cultivate 30 acres of his homestead, or substitute 20 head of stock, with buildings for their accommodation, and have besides 80 acres substantially fenced.

Image digitale d'un memo du gouvernement pour les nouveaux colons (voir prochaine page pour la traduction)
Extrait de l'Acte des terres fédérales (Canadiana.org)





Formulaire n° 138

Avis

La personne qui est autorisée à s'établir sur un lot de colonisation doit, pour en obtenir le titre de propriété, respecter les conditions établies dans l'*Acte des terres fédérales* et dans les amendements y ayant été apportés, de l'une des manières suivantes :

- 1) Pendant la période de trois ans, la personne autorisée doit habiter au moins six mois par année sur le lot de colonisation et y cultiver la terre.
- 2) Si le père (ou la mère, dans le cas où le père est décédé) de la personne autorisée habite dans une ferme aux environs du lot de colonisation, la personne peut, en habitant avec son père ou sa mère, remplir la condition l'obligeant à habiter sur le lot pour en obtenir le titre de propriété.
- 3) Si la personne autorisée détient le titre de propriété d'un lot de colonisation ou détient un certificat de délivrance d'un tel titre contresigné comme le prescrit la présente loi et si elle obtient l'autorisation de s'établir sur un deuxième lot de colonisation, elle peut, en habitant sur le premier lot, remplir la condition l'obligeant à habiter sur le deuxième lot, pourvu que les deux lots soient aux environs l'un de l'autre.
- 4) Si la personne autorisée habite en permanence dans une ferme lui appartenant, aux environs du lot de colonisation, elle peut, en habitant dans cette ferme, remplir la condition l'obligeant à habiter sur le lot pour en obtenir le titre de propriété.

Note : Le terme « aux environs » signifie dans le même canton ou dans un canton adjacent.

La personne qui invoque les paragraphes 2, 3 ou 4, ci-dessus doit cultiver 30 acres sur le lot ou encore y clôturer convenablement 80 acres et substituer au 30 acres cultivés 20 têtes de bétail de même que les bâtiments pour héberger ces animaux.

Image digitale d'un memo du gouvernement pour les nouveaux colons (voir prochaine page pour la traduction)
Extrait de l'Acte des terres fédérales (Canadiana.org)





Les perspectives des Premières Nations

Les Premières Nations – L’expression «Premières Nations» désigne les premiers habitants d’une région. Dans le passé, le terme « Indien » a été utilisé pour décrire les premiers habitants de l’Amérique du Nord. Cette méprise est largement attribuable aux premiers explorateurs européens, comme Christophe Colomb, qui étaient convaincus d’être arrivés en Inde et non en Amérique du Nord. De nos jours, « Premières Nations » est l’expression politiquement correcte dont l’usage est recommandé.

Les Cris – Les « Cris » forment un groupe distinct sur le plan de la culture et de la langue au sein des Premières Nations. La langue des Cris, qui compte cinq dialectes, fait partie de la famille linguistique algonquienne. Les Cris des saules occupaient une bonne partie de la région du centre et de la forêt boréale de ce qu’est aujourd’hui la Saskatchewan, mais quelques membres seulement des réserves One Arrow et Beardy, situées à proximité de Batoche, participèrent à la bataille de Batoche.

Les Dakota Sioux – Les Dakota Sioux sont originaires du Montana, du Dakota du Nord et du Sud, et du Minnesota. Peuples de chasseurs de bison parmi les plus importants des vastes plaines du Dakota, les Dakota appartiennent à la famille linguistique sioux.

Les Dakota Sioux qui ont participé à la bataille de Batoche provenaient principalement de la réserve Wahpahissco (White Cap), située à proximité de la ville actuelle de Saskatoon, en Saskatchewan; quelques membres provenaient de la réserve Wahpeton Teton (Sioux), située à proximité de Prince Albert, en Saskatchewan, et des clans Trottier et Laframboise, qui vivaient à proximité de Prairie-Ronde (Round Prairie), en Saskatchewan.

Les Saulteaux – Les Saulteaux faisaient partie de la famille linguistique algonquienne-ojibway qui vivait dans le Sud de la Saskatchewan. Leur participation à la bataille de Batoche se limite principalement aux membres ayant des liens de parenté, de par leur mariage, avec les familles métisses qui avaient déménagé dans la région de Batoche de la Saskatchewan d’aujourd’hui.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des Premières Nations dans l’histoire de Batoche.

Essayez d’imaginer la vie avant l’arrivée des colons. Comment la vie des Premières Nations a-t-elle changé après la colonisation de l’Ouest canadien? Les peuples des Premières Nations se sont-ils joints aux Métis pendant les événements qui se sont produits à Batoche? Pensez-vous que certains groupes de Premières Nations ont pu avoir des points de vue différents? Résumez votre perception de ce qu’aurait pu être leur opinion ou leur point de vue sur l’histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.





Carte éducationnelle moderne



Canada, régions visées par un traité (Gabriel Dumont Institute)

Extrait d'une lettre

Ils sont affamés et nous demandent de l'aide. Nous devons leur donner à manger. On les laisse crever de faim, et c'est nous qui sommes pris pour les nourrir. Nous voulons que les Amérindiens aient à manger parce que tant qu'ils seront mal nourris, nous serons nous-mêmes confinés à la pauvreté. Nous voulons que les Amérindiens aient à manger. Nous voulons que nos droits soient reconnus et nous voulons que M. Riel soit notre chef, mais nous ne voulons pas de troubles.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 2 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 425.





Document officiel du gouvernement

Mista-wa-sis se leva. Durant tout l'après-midi, il était demeuré assis sans prendre part aux délibérations. Tous ceux qui avaient participé aux discussions précédentes s'assirent. Le silence se fit pendant que l'homme attendait, debout, que tous se furent assis.

« J'ai écouté mes frères parler, et protester contre les préjudices subis par notre peuple. Certains ont déploré la pauvreté et les souffrances apportées aux Indiens par la disparition du bison, leur principale source de subsistance; la perte de la gloire ancienne de nos ancêtres; et avec tout cela je suis d'accord, dans le silence de mon tipi et dans les vastes prairies où, autrefois, nos pères se voyaient bloquer le chemin par le passage d'une multitude de ces bêtes; et même aujourd'hui, où nous avons dû choisir avec soin notre campement de crainte d'être piétinés dans nos tipis. Avec tout cela, je ressens avec intensité le chagrin exprimé par mes frères.

« Je parle directement à Poundmaker et au Badger, et aux autres qui s'opposent à la signature de ce traité. Avez-vous mieux à offrir à notre peuple? Je vous demande, encore une fois, avez-vous quelque chose à proposer qui nous ramènera ces choses pour demain, et pour tous les lendemains qui attendent notre peuple? »

« Personnellement, je crois que notre bonne Mère la Reine blanche nous a offert un mode de vie lorsque le bison ne sera plus là. Et il ne sera pas nécessaire que la neige ait recouvert nos têtes ou nos sépultures bien des fois avant ce que soit le cas. »

Peter Erasmus, Buffalo Days and Nights (Calgary: Fifth House, 1999), 246-247.

Document officiel du gouvernement

Poundmaker, qui n'était alors pas un chef, mais uniquement un brave, se leva et dit : « Le gouverneur nous dit à quel point il nous donne beaucoup de territoire. Il dit qu'il nous donnera 640 acres, un mille carré pour chaque famille. » Il s'écria d'une voix forte : « C'est notre terre! Ce n'est pas un morceau de pemmican qu'on peut découper et nous redonner en petites portions! C'est à nous, et nous prendrons ce que nous voulons. »

Peter Erasmus, Buffalo Days and Nights (Calgary: Fifth House, 1999), 244.





Extraits des mémoires de Gabriel Dumont

Au total, les combattants métis étaient au nombre d'environ deux-cents, y compris les Indiens. Mais ils n'étaient pas tous armés, en particulier parmi les Amérindiens. Nombre d'entre eux n'avaient que des bâtons. Il y en avait un qui se servait d'un bâton de bois ayant à son extrémité un gros pommeau servant à écraser les pommes de terre. Les Sioux de Prairie-Ronde (Saskatoon) ne s'étaient pas encore joints aux combattants. Certains sont venus avant la bataille de Fish Creek et le reste est venu avant la bataille de Batoche.

Gabriel Dumont Memoirs: The Memoirs as Dictated by Gabriel Dumont, ed. Dennis Combet (Winnipeg : Les Editions du Ble, 2006), 77.

Carte éducationnelle moderne



Canada, répartition linguistique et répartition des tribus des Premières nations durant la période de contact
(Gabriel Dumont Institute)





Document écrit par un historien

À la fin de mars, il y avait encore beaucoup de neige au sol, et la tribu du vieux chef White Cap, de la réserve Moose Woods, traversa Saskatoon en route pour Batoche, où elle allait se joindre aux combattants. White Cap se dit désolé de devoir se battre contre les Blancs, qui étaient ses amis et qui lui avaient accordé une médaille pour sa fidélité envers la « grande mère blanche », la reine Victoria, en 1870. Mais, les jeunes hommes de sa tribu étant déterminés à prendre part au combat avec les Métis, il devait rester avec eux.

Barbara Anderson, Diary of Barbara Anderson (Saskatoon: University of Saskatchewan Archives), 3.

Photo historique



Poundmaker et une de ses épouses (Saskatoon Archives Board, R-B8776)





Extrait d'un journal personnel de Gabriel Dumont

Une vingtaine de jours plus tard [après l'escarmouche de Duck Lake], nous apprenons de nos éclaireurs, qui étaient allés jusqu'à Qu'Appelle, à environ 260 milles de Batoche, que Middleton est en route.

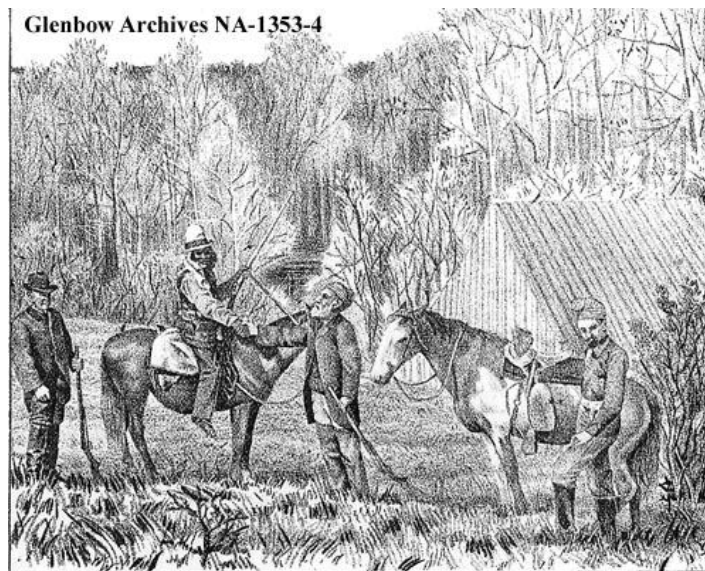
Nous sommes alors 350 hommes en tout, parmi lesquels 200 sont armés. Je propose d'aller au-devant des troupes et de les harceler pendant la nuit. Surtout, il faut les empêcher de dormir. Je pense que ce serait une bonne façon de les démoraliser. Mais Riel n'est pas d'accord. [...]

Nous montons donc nos tentes à Batoche. Grâce à nos éclaireurs, nous suivons l'avancée des troupes. Nous les voyons chaque jour. Ils se dirigent vers Clarke's Crossing, à trente milles en amont de Batoche. Impatient de rencontrer Middleton et convaincu qu'il ne faut pas le laisser se déplacer à sa guise, j'avertis Riel que je ne peux plus suivre ses conseils humanitaires, que j'ai décidé d'aller faire feu sur les envahisseurs et que mes hommes sont prêts à me suivre. Riel me répond : « D'accord! Fais comme tu veux. »

Nous partons au crépuscule, le 23 avril. Nous sommes 200 : Métis, Saulteux, Cris, Sioux et Canadiens. Riel nous accompagne. Pendant les haltes, il nous fait réciter le rosaire.

Parks Canada Batoche Manuscript 24

Illustration de l'époque venant d'un journal



Glenbow Archives NA-1353-4
WHITE CAP, THE SIOUX CHIEF, PLEDGING FRIENDSHIP TO HIS WHITE BROTHER.
(From a Photo-etch.)

Le Chef White Cap promet son amitié au cours de la rébellion du Nord-Ouest
(Glenbow Archives, NA-1353-4)





Transcription d'une conversation

Les Yankees tuèrent un plus grand nombre de bisons pour en tirer du cuir que tous les chasseurs amérindiens et métis réunis. Les Amérindiens étaient plus sages. Ils ne voulaient pas que le bison disparaisse pour toujours. Des groupes de Yankees venaient dans le Nord-Ouest faire la chasse sportive au bison. Ils s'installaient sur une colline et tiraient. Un jour, Buffalo Bill vint faire la chasse et tua cinq-cents bisons juste pour le plaisir.

Mary Weekes, The Last Buffalo Hunter (Saskatoon: Fifth House, 1944), 43.

Transcription d'une conversation

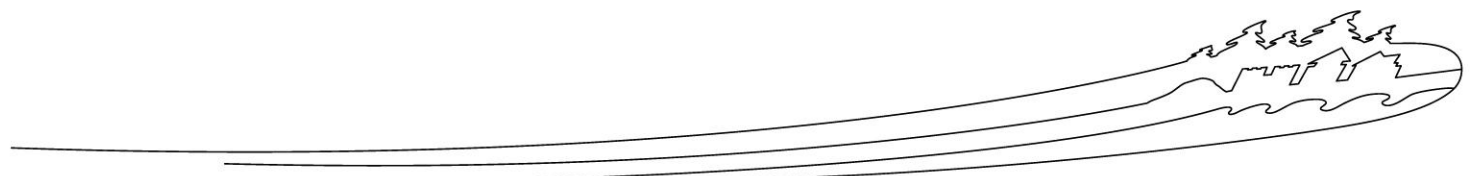
Avec la viande maigre, nous préparions ce que nous appelions du taureau et que les Anglais appellent du pemmican, d'après le mot cri *pimihkan*, dont ils ont cependant altéré le sens, puisque *pimihkan* veut dire un mélange contenant du gras. On plaçait au sol une peau sur laquelle on déposait la viande. On battait la viande avec un fléau semblable à l'instrument employé pour le blé, de sorte qu'on la réduisait presque en poudre. On appelait le résultat de la viande pilée. C'était une sorte de viande hachée. On la versait ensuite dans de grandes marmites contenant de la graisse qu'on avait fait chauffer. Le taureau était alors prêt. On le conservait dans des sacs de cuir bien cousus, qu'on pouvait transporter ou apporter au marché.

Source inconnue

Document officiel du gouvernement

Les conditions établies dans les traités étaient essentiellement uniformes. On y prévoyait la constitution de réserves et le maintien des privilèges de chasse, sauf sur les terres occupées. Le chef recevait une rente de vingt-cinq dollars, chacun de ses subalternes recevait quinze dollars et les autres membres de la bande recevaient chacun cinq dollars. Le gouvernement devait en outre fournir aux Amérindiens les instruments agricoles et les autres outils nécessaires et il devait bâtir des écoles dans les réserves.

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights Vol. 3 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 206.





Extraits d'un journal – article au sujet des recettes

1818

Écureuil frit

Très bon avec de la banique, des pommes de terre et des feuilles de moutarde.

Rincer l'écureuil dans l'eau froide après lui avoir enlevé la peau, puis l'égoutter.

Le tremper dans du babeurre, puis dans de la farine assaisonnée.

Faire frire dans de la graisse.

S'il s'agit d'un vieil écureuil, enlever la graisse, puis ajouter une tasse d'eau et couvrir pour faire cuire à la vapeur jusqu'à ce que la viande soit tendre.

Enlever l'écureuil et préparer une sauce avec le babeurre et la farine assaisonnée qui restent.

1830

Gâteau de maïs amérindien

Mélanger les ingrédients suivants :

1 2/3 tasse de sucre

1 tasse de beurre

8 œufs

Ajouter 1½ tasse de semoule de maïs jaune et 1 cuillerée à café de sel.

Battre tous les ingrédients ensemble.

Ajouter ½ tasse de farine et mélanger encore.

Verser dans un moule à gâteau enduit de farine et faire cuire à température moyenne jusqu'à ce que le gâteau ait une couleur dorée.

Soumis par Leanne Laberge

Article du journal *Moose Jaw News*

le 13 juin 1884

Les souffrances des Indiens des réserves Assiniboia au cours de l'hiver dernier nous font lamentablement honte et jettent le discrédit sur notre gouvernement. Que penserait-on de nous en Angleterre ou dans n'importe quel autre pays chrétien si on savait là-bas que, pendant des semaines, parmi les grandes bandes indiennes mises en tutelle par l'État, des dizaines de personnes pauvres et misérables sont mortes tantôt à cause de la famine, tantôt à cause de la nourriture de mauvaise qualité qui leur a été fournie par les agents de l'État et qui les a rendues malades, alors que nous les avons dépossédées de leurs sources premières de nourriture par notre invasion, que nous nous étions solennellement engagés par un traité à les nourrir et à nous occuper d'elles et que la justice et le sens humanitaire les plus élémentaires l'exigeaient.

Source inconnue





La perspective des institutions religieuses

Les institutions qui ont façonné l'histoire de l'Ouest canadien sont, entre autres, les églises, les compagnies de traite de fourrures et divers gouvernements.

Les églises sont celles de foi catholique et protestante. Dans l'Ouest canadien, l'Église anglicane, appuyée par les premiers colons britanniques, était la foi prédominante au sein de l'Église protestante. L'Église catholique bénéficiait du soutien de la France et de la Nouvelle-France (Québec). De nombreux pères Oblats, un ordre religieux particulier de l'Église catholique, ont quitté le Québec et se sont rendus dans l'Ouest pour enseigner la foi chrétienne aux habitants des Plaines.

La plupart des Métis étaient croyants et étaient en grande majorité catholiques, anglicans ou méthodistes. Cependant, ils respectaient également les croyances des Premières Nations. Cela a donné lieu à une religion qui était un mélange de croyances des Premières Nations et de pratiques chrétiennes.

Les Métis qui vivaient dans les environs de Batoche étaient pour la plupart catholiques et de fervents partisans de l'Église. Le prêtre jouait un rôle très important dans la collectivité et était un chef spirituel respecté, la voix de l'autorité et un guide. Les Métis de Batoche éprouaient un grand respect pour l'ordre des Oblats de Marie Immaculée (OMI), qui occupait une place éminente à Batoche.

De plus, l'Église catholique dirigeait l'école de la collectivité et avait une grande influence sur ce que les enfants y apprenaient. Elle embauchait l'enseignant et lui indiquait le programme d'enseignement qu'elle devait suivre.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des institutions religieuses dans l'histoire de Batoche.

Essayez d'imaginer le rôle qu'ont joué l'Église et les prêtres dans la communauté métisse. Étaient-ils respectés et avaient-ils de l'influence? Soutenaient-ils les croyances et le mode de vie traditionnels des Métis ou ont-ils tenté d'y apporter des changements? Soutenaient-ils le gouvernement, les Métis ou les deux? Résumez votre perception de ce qu'aurait pu être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez-le à la classe.





Extrait d'une lettre écrite par un membre du gouvernement

Monsieur Edgar Dewdney,

On nous rapporte que les Métis ont dû vendre du bétail dernièrement afin de recueillir l'argent exigé par le prêtre pour que ceux qui étaient tombés dans le péché puissent recevoir de nouveau les sacrements à l'église. La somme à verser au prêtre est de 25 \$ par personne.

L.W. Herchmer, superintendant de la Police à cheval du Nord-Ouest

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol. 5 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 23.

Extrait d'un journal personnel de Gabriel Dumont

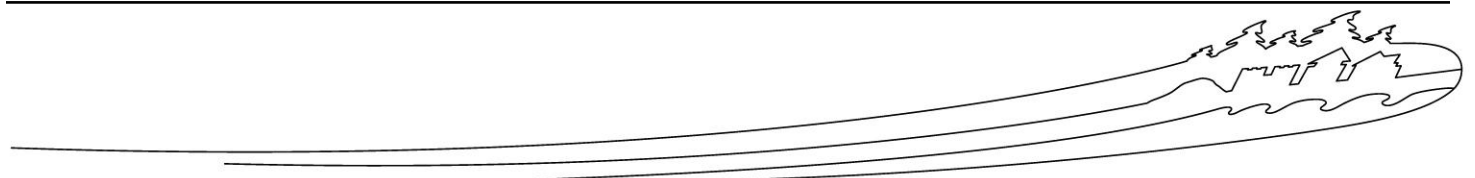
Une vingtaine de jours plus tard [après l'escarmouche de Duck Lake], nous apprenons de nos éclaireurs, qui étaient allés jusqu'à Qu'Appelle, à environ 260 milles de Batoche, que Middleton est en route. Nous sommes alors 350 hommes en tout, parmi lesquels 200 sont armés. Je propose d'aller au-devant des troupes et de les harceler pendant la nuit. Surtout, il faut les empêcher de dormir. Je pense que ce serait une bonne façon de les démoraliser. Mais Riel n'est pas d'accord. [...] Nous montons donc nos tentes à Batoche. Grâce à nos éclaireurs, nous suivons l'avancée des troupes. Nous les voyons chaque jour. Ils se dirigent vers Clarke's Crossing, à trente milles en amont de Batoche. Impatient de rencontrer Middleton et convaincu qu'il ne faut pas le laisser se déplacer à sa guise, j'avertis Riel que je ne peux plus suivre ses conseils humanitaires, que j'ai décidé d'aller faire feu sur les envahisseurs et que mes hommes sont prêts à me suivre. Riel me répond : « D'accord! Fais comme tu veux. » Nous partons au crépuscule, le 23 avril. Nous sommes 200 : Métis, Saulteux, Cris, Sioux et Canadiens. Riel nous accompagne. Pendant les haltes, il nous fait réciter le rosaire.

Parks Canada Batoche Manuscript 24

Extrait d'un article historique d'un journal

La messe était habituellement célébrée à 6 heures, à Saint-Antoine. Pendant la saison chaude, de mai à octobre environ, elle était célébrée dans l'église et le reste de l'année, dans la petite chapelle du père Moulin (la chapelle intérieure), à l'étage du presbytère. Peu de gens y assistaient les jours de semaine. Seulement quelques personnes âgées et des écoliers.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 107.





Transcription d'une conversation

Une fois la décision prise de lancer une expédition de chasse, la nouvelle était annoncée en chaire et elle était répétée par des crieurs dans le plus grand nombre possible de paroisses et de missions. On disait aux gens que ceux qui voulaient se joindre à une caravane de chasse n'avaient qu'à se présenter à l'endroit, au jour et à l'heure indiqués. Lorsqu'on convoquait l'assemblée, c'était pratiquement toujours pour la même raison : élire un premier et un second dirigeant ainsi qu'un conseil [...]

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoires of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brules, 1876), 17.

Document historique des archives – liste originalement écrite à la main pour faire des achats

Compte du père J. Moulin à la Compagnie de la Baie d'Hudson, le 29 avril 1889

1 ½ caisse de thé	5 lb de peinture blanche
7 boîtes de pommes séchées	5 lb de colle blanche
2 boîtes de savon Dominion	2 lb de poivre noir ordinaire
1 ½ baril de sucre en blocs	¼ de grosse de plombs à tête ronde
1 boîte de chandelles	1 douzaine de vestes noires
1 boîte de raisins secs	12 lb d'amidon
2 torquettes de tabac	1 once de soie à broderie
60 lb de sel	1 grosse de bobines de fil
2 pots de peinture bleu pâle	1 bouteille de mucilage
4 pots de peinture blanche	1 bouteille d'encre en pierre
1 pot de peinture blanche	1 bouteille d'encre en verre
100 lb de haricots	4 sacs de sel
3 caisses d'huile bouillie	1 sac de bacon
12 caisses de kérosène	

Diane Payment, "St. Antoine de Padoue, Batoche: Structural and Material Culture History," (1982), 109.





Extrait des journaux personnels des prêtres

Dans leurs journaux et leurs lettres, les prêtres écrivaient que les soldats de Middleton étaient très rudes. Ils volaient aux femmes ce qu'elles portaient sur elles, allant jusqu'à leur arracher les bagues des doigts et à leur prendre l'argent dans leur sacoche. Les soldats se déchainaient de maison en maison. Ils détruisaient ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, puis mettaient le feu aux maisons. Ils s'emparaient aussi du bétail et des chevaux. Lorsque les combats prirent fin, certaines femmes demeurèrent cachées parce qu'elles craignaient pour leur sécurité. Elles eurent faim et vécurent dans des conditions si mauvaises que neuf d'entre elles succombèrent à la maladie, y compris Marguerite Riel et Madeleine Dumont. Alors que 12 hommes moururent de leurs blessures de guerre, neuf femmes succombèrent à la tuberculose, à la grippe ou à des fausses couches causées par leurs conditions de vie.

Source inconnue

Extrait d'un journal personnel

Le père Fourmond surveille l'approche des soldats. Nous voyons les tuniques rouges former leurs lignes autour de la mission. Ils se servent des vallons pour cacher leurs déplacements. Voyant le danger, nous entrons à l'intérieur. Que faire? Hisser un drapeau blanc, dit Nanin. C'est le drapeau de Riel, raison de plus pour se faire tirer dessus. Les voyant continuer d'avancer, le doigt sur la détente, nous devons décider quoi faire. Sortons, dit le père Fourmond; ils vont nous reconnaître et ne nous tireront pas dessus. Nous les voyons parfaitement; ils sont à environ 250 verges. Nous décidons de sortir. La croix sur l'église indique que c'est le temple du Christ et la maison du prêtre, et non le fort de Riel. Cette croix a été installée il y a à peine trois jours. Les pères Fourmond et Vegreville sortent et s'appuient contre le mur pignon du bâtiment, face aux soldats, pour que ceux-ci les reconnaissent. Ils portent leur soutane. Ils ne sont pas aussitôt sortis qu'un coup de feu retentit. La balle passe au-dessus de nos têtes et frappe les lambris du bâtiment, qui fend en éclats. C'est sérieux, dis-je à mes collègues, qui ne semblent ni voir, ni entendre. Rentrons; c'est dangereux. À peine entrés dans le bâtiment, les gens sont saisis par la peur en entendant le bruit de la mitrailleuse, dont les balles criblent le toit.

Walter Hildebrandt, The Battle of Batoche: British Small Warfare and the Entrenched Métis (Hull: Canadian Parks Service-Environment Canada, 1989), 42.





Photo historique: école gérée par l'église Catholique



École confessionnelle St. Antoine, Batoche (Saskatchewan Archives Board)

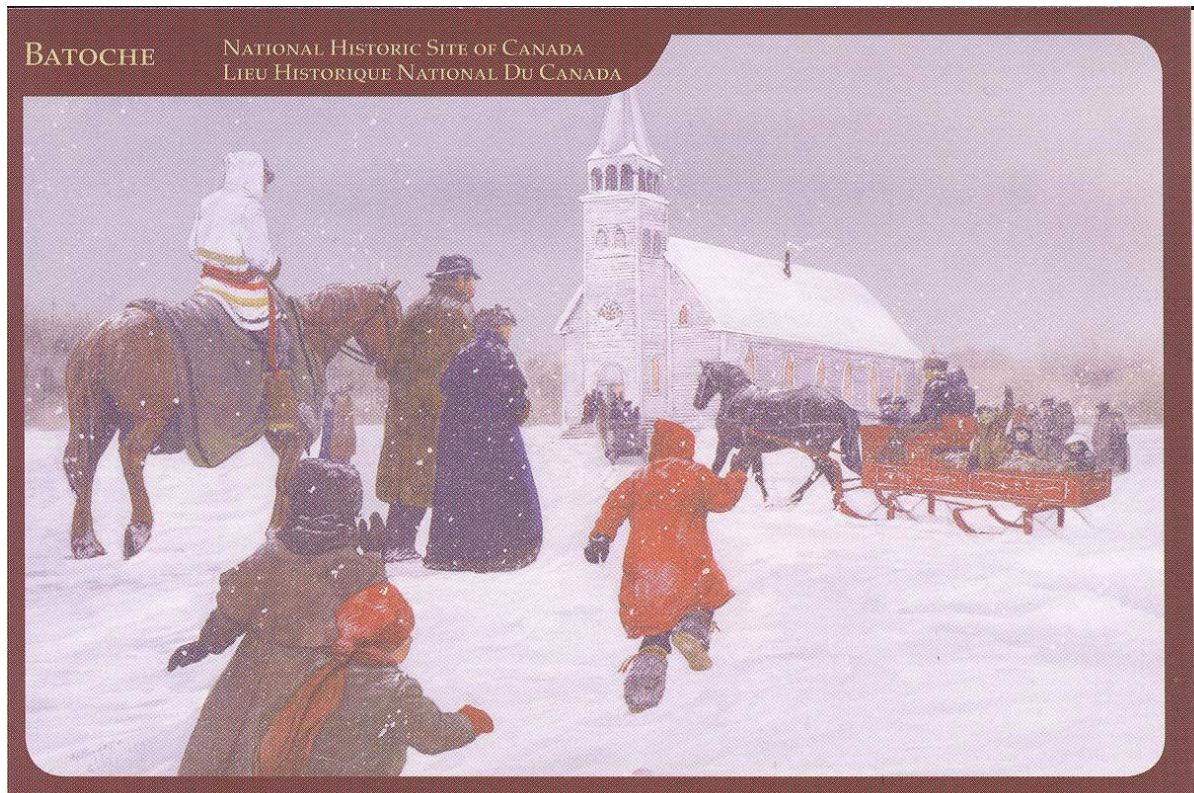
Extrait d'une lettre

Le 10 aout 1883, le père Moulin écrit à l'inspecteur du service postal pour lui demander d'ouvrir un bureau de poste dans sa paroisse. Dans sa lettre, il se plaint que les colons se trouvent sur la rive est de la rivière, dispersés sur une distance de vingt milles en amont et sur environ la même distance en aval. Ils ont beaucoup de difficulté à traverser la rivière à l'automne et au printemps, lorsqu'y dérivent des blocs de glace. Au printemps les facteurs ont dû laisser leurs chevaux dans la paroisse. Ils ont beaucoup de difficulté à traverser avec des sacs de courrier. Quand un colon veut avoir ses lettres, il est obligé de payer deux shillings et doit parfois attendre que le passeur accoste avec son traversier. Puis, il doit marcher dans la boue. Les berges près du traversier sont très boueuses à l'automne et au printemps. On se salit beaucoup à pied, et c'est très peu pratique.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 304.



Carte postale moderne – dessin de la l'église et les gens de l'époque



« Messe de Noël à Batoche », Armand Paquette (Parcs Canada)

Extrait d'un article trouvé dans un journal

En 1883, Moulin supervise la construction d'un presbytère de deux étages et demi, dans le style « Rivière Rouge ». Les pignons et le toit sont faits de bois d'œuvre. L'année suivante commence la construction de l'église. Toutefois, l'aménagement intérieur n'est pas encore terminé lorsque monseigneur Grandin consacre l'église en septembre 1884. Au cours de l'hiver 1883-1884, Moulin ouvre une école pour les jeunes écoliers dans une salle du presbytère. En juin 1884, le gouvernement du Dominion accorde 125 \$ à l'école, pour son fonctionnement. Pendant l'année qui suit, Moulin reçoit un salaire de 312,50 \$. La paroisse de St-Antoine-de-Padoue devient le district scolaire catholique romain numéro 1 après le premier arrêté sur les écoles des Territoires du Nord-Ouest, en 1884.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 304.





Photo moderne de l'église à Batoche



Intérieur de l'église St. Antoine de Padoue, Batoche (Parcs Canada)

Document officiel du gouvernement

Les conditions établies dans les traités étaient essentiellement uniformes. On y prévoyait la constitution de réserves et le maintien des privilèges de chasse, sauf sur les terres occupées. Le chef recevait une rente de vingt-cinq dollars, chacun de ses subalternes recevait quinze dollars et les autres membres de la bande recevaient chacun cinq dollars. Le gouvernement devait en outre fournir aux Amérindiens les instruments agricoles et les autres outils nécessaires et il devait bâtir des écoles dans les réserves.

Calvin Racette, Métis Development in the Canadian West: Petitioning for Rights Vol.3 (Saskatoon :Gabriel Dumont Institute, 1985),9





Publication écrite par un historien

Dans le règlement de la paroisse de St-Laurent qu'il fait parvenir au commissaire French, le père André lui transmet en même temps ses observations sur la disparition des bisons qui est en train de se produire. Le code de chasse des Métis ne suffira pas, selon lui, à empêcher la disparition du bison. Le gouvernement doit imposer immédiatement des mesures sévères. Le père André recommande que les Métis et les Blancs soient autorisés à chasser le bison uniquement entre le 1^{er} juin et le 1^{er} novembre. Ils ne devraient pas avoir le droit de passer l'hiver dans la Prairie, sous peine d'une amende de 500 louis et de se faire confisquer leurs couvertures. Seuls les Indiens devraient avoir le droit de chasser en hiver. Le gouvernement devrait imposer une forte taxe sur les femelles de bison abattues pendant l'hiver. Le père André insiste : des mesures radicales doivent être adoptées pour empêcher l'extinction du bison. La loi devrait obliger les Métis à abandonner la vie de camping d'hiver qui fait d'eux des brutes et des sauvages. Elle devrait les obliger à cultiver leurs terres, ce qui les aiderait grandement à devenir civilisés et ferait d'eux des citoyens utiles de l'État. Une loi sévère est nécessaire pour interdire les camps d'hiver dans la Prairie. Le gouvernement a désormais les moyens d'appliquer une telle loi puisque des détachements de la police à cheval sont installés le long de la rivière Saskatchewan...

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 220.

Publication écrite par un historien

Le juge de Battleford tient son premier procès en 1878. Pour la première fois, les Métis qui vivent le long de la rivière Saskatchewan Sud sont soumis aux lois du Canada. La transition est brutale. Habitues à leurs propres lois et à leur façon de les appliquer, les colonies métisses sont très mécontentes des lois et du système judiciaire auxquels elles doivent désormais se soumettre. Un incident choque particulièrement la population. L'intervention rapide du père André est nécessaire pour éviter des événements fâcheux. Un jeune Métis a été condamné à trois mois d'emprisonnement pour avoir tué un taureau appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ses parents et plusieurs amis croient qu'il a été condamné injustement et veulent le libérer par la force. Plusieurs provocateurs leur promettent se joindre à eux. Dès que le père André apprend ce qui se passe, il se dépêche de se rendre sur les lieux du rassemblement. Il arrive à dissuader les gens d'exécuter leur plan et leur promet d'accompagner une délégation qui ira présenter le cas du jeune homme au lieutenant-gouverneur Laird. En fin de compte, celui-ci se montre sympathique et promet de faire tout ce qu'il peut pour aider le prisonnier.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 229.





Extrait d'une lettre

Monsieur Edgar Dewdney, lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest

Votre Honneur,

[...] Monsieur le lieutenant-gouverneur, je crois que le gouvernement a le devoir de mettre Riel hors d'état de nuire dès que possible. Comme je vous le dis depuis le début, on n'a jamais craint de désordres, mais la présence de ces gens en grand nombre au pays sera une source d'angoisse pour le gouvernement, et nous ne savons pas ce qui pourrait se produire éventuellement [...] Vous allez me demander si, en satisfaisant Riel, on satisfera aussi les autres Métis. Je crois sincèrement que la plupart seront satisfaits, car leurs doléances relèvent du caprice. Si le gouvernement leur accorde des titres de propriété pour leurs terres et répond à quelques-uns de leurs autres griefs, ils se calmeront et voudront vivre paisiblement. Riel et certains autres agitateurs sont les seuls qui ont intérêt à exciter les esprits. Si Riel disparaît, la tranquillité reviendra. Je vous écris, Votre Honneur, pour vous indiquer ce qui me semble être dans l'intérêt du pays. Répondez-nous sans tarder, et que cette réponse soit sans équivoque. Si le gouvernement est disposé à offrir une indemnité de 4 000 à 5 000 dollars à Riel pour ses pertes — et nous voudrions une réponse claire à ce sujet —, cette somme ne sera pas un obstacle à la paix et à la sécurité dans cette partie du pays [...] Je vous demande de m'excuser, car je vous écris à la hâte. Je vous prie d'agréer mes salutations les plus distinguées.

A. André

“Andre to Dewdney,” Macdonald Papers 105, no. 11 (January 1885), 16.

Document officiel du gouvernement

Une sœur de l'ordre des Fidèles compagnes de Jésus, à Prince Albert, a donné une description détaillée d'un vaste cellier bâti par les Métis. C'est indispensable ici pour conserver les légumes en hiver, puisque tout gèle dans les celliers domestiques ordinaires. C'est un Métis très expérimenté qui a construit notre caveau à légumes, de la manière suivante. Il a pratiqué une excavation de huit pieds sur huit, d'une profondeur de douze pieds, sur le côté d'une pente située dans la portion la plus abritée de notre boisé, devant la maison. L'excavation est entièrement tapissée de planches, et l'intérieur est recouvert d'un toit incliné fait de lourds blocs de bois. L'entrée possède deux portes éloignées de douze pieds l'une de l'autre, et séparées par un passage de cinq à six pieds de longueur. Le passage est couvert de planches, ce qui forme une espèce de tunnel. Il est aussi rempli de foin, qui empêche le gel de pénétrer quand on ouvre la porte intérieure. Pour terminer la construction, tout l'extérieur est recouvert de fumier jusqu'à une profondeur d'environ trois pieds, ce qui empêche de voir quoi que ce soit sauf la porte extérieure.

Source inconnue





Article du journal *Moose Jaw News*

le 13 juin 1884

Les souffrances des Indiens des réserves Assiniboia au cours de l'hiver dernier nous font lamentablement honte et jettent le discrédit sur notre gouvernement. Que penserait-on de nous en Angleterre, ou dans tout autre pays chrétien, si l'on comprenait clairement que pendant des semaines de grandes bandes d'Indiens, pupilles de la nation, pauvres et misérables créatures dont notre invasion a coupé les sources primitives d'approvisionnement, et envers lesquelles nous nous étions engagés par des traités solennels, et par les plus élémentaires considérations de justice et d'humanité, à les nourrir et à en prendre soin, mouraient par dizaines, ... en partie de semi-inanition, et en partie de maladies imputables à la mauvaise qualité de la nourriture fournie par les agents!

Source inconnue





La perspective des colons

À la fin des années 1870, le flux d'immigrants en provenance de l'Est canadien dans les Territoires du Nord-Ouest s'accroît rapidement. L'octroi de terres gratuites et les frontières ouvertes attirent de plus en plus de colons qui n'ont jamais vu ces territoires.

Au tout début, les premiers colons occupent des terres qui n'ont pas encore été arpentées par le gouvernement. L'arrivée croissante de nouveaux colons occasionne parfois des conflits au sujet de qui sont les véritables propriétaires des terres. Les premiers colons et les Métis sentent que leurs droits sur les terres qu'ils occupent pourraient être menacés. Ils adressent une requête au gouvernement pour que l'on procède à l'arpentage approprié de leurs terres et que l'on règle ainsi tout malentendu à ce sujet.

À leur arrivée, les arpenteurs du gouvernement ne s'occupent pas des terres sur lesquelles se sont établis les premiers colons et les Métis, mais se concentrent sur l'arpentage des terres avoisinantes. Celles-ci sont arpentées selon le principe de cantons, soit l'aménagement du territoire en damier. Cet aménagement constitue une méthode pratique d'arpenter rapidement les terres des frontières ouvertes et permet ainsi d'accroître le flux des colons vers l'Ouest.

En 1872, le gouvernement fédéral adopte l'*Acte des terres fédérales* afin d'accroître le peuplement. On concède aux homesteaders 160 acres de terre moyennant le paiement de frais d'enregistrement de 10 \$. Ils doivent vivre sur cette terre pendant au moins six mois de l'année, et ce, pendant les trois premières années après leur acquisition, en plus de cultiver 30 acres et de construire une habitation permanente. Ce sont les conditions qu'ils doivent respecter pour conserver leur terre et s'ils ne peuvent bâtir leur homestead, leur demande d'occupation des terres sera refusée.

Finalement, le gouvernement porte son attention sur les collectivités métisses qu'il avait d'abord ignorées. On avait l'intention de leur imposer le même principe du canton pour l'aménagement des terres, mais les Métis refusent. Le principe de lots riverains s'est avéré bénéfique pour les résidents métis de Batoche, en termes d'accessibilité et de relations communautaires, ce dont le principe de cantons ne tient pas compte.

Les concessions de terres données aux colons par le gouvernement commencent à créer des conflits concernant l'utilisation antérieure de certaines terres par les Métis, dont les terres n'ont pas été officiellement arpentées par le gouvernement. Par conséquent, les revendications territoriales des Métis n'étaient pas légalement reconnues. Ce problème était source de grandes préoccupations pour les nouveaux colons et les Métis et a donné lieu à de la confusion et à des conflits au sujet des droits sur les terres.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des colons dans l'histoire de Batoche.

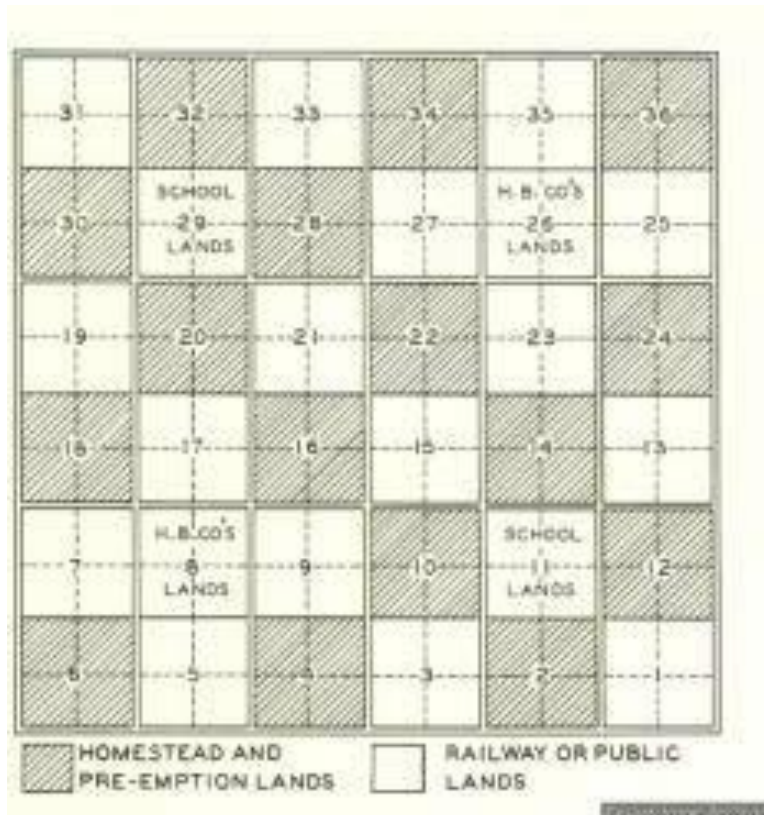
Essayez de vous imaginer quelle était la vie des colons dans la région. Quelles étaient leurs préoccupations? Comment ont-ils établi des relations avec les Premières nations et les Métis qui vivaient déjà dans cette région? Quelles préoccupations avaient-ils en commun avec les Métis? Quelles différences existait-il? Pourquoi se seraient-ils joints aux Métis contre le gouvernement? Pourquoi auraient-ils refusé de se joindre à eux? Résumez votre perception de ce que pouvait être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.





Version numérisée d'un document original montrant la disposition de lots



Système fondé sur le principe des lots riverains du gouvernement (Gabriel Dumont Institute)

Transcription d'une conversation

[Passage illisible] et ils vont aujourd'hui en haillons, se nourrissant de biscuits de mer, de bœuf en conserve et de thé pressé. Mes parents ont apporté un chargement de foin pour le vendre, et les hommes les ont suppliés de leur apporter du lait, du beurre et du pain « comme les Blancs en mangent ». Les mères leur ont fait du pain. J'ai fait ma première fournée de pain, et mon père et moi sommes allés la vendre, puis il a apporté un autre chargement de foin. En même temps, nous avons emporté tout le lait frais que nous pouvions dans une grande boîte de fer-blanc et, même s'il y avait des grumeaux de beurre dans le lait à notre arrivée, les hommes s'en sont régalés.

Barbara Anderson, Diary of Barbara Anderson (Saskatoon: University of Saskatchewan Archives), 5.





Photo historique (maison d'un colon)



Source inconnue

Extraits d'un journal – articles de recettes

1818

Écureuil frit

Très bon avec de la banique, des pommes de terre et des feuilles de moutarde.

Rincer l'écureuil dans l'eau froide après lui avoir enlevé la peau, puis l'égoutter.

Le tremper dans du babeurre, puis dans de la farine assaisonnée.

Faire frire dans de la graisse.

S'il s'agit d'un vieil écureuil, enlever la graisse, puis ajouter une tasse d'eau et couvrir pour faire cuire à la vapeur jusqu'à ce que la viande soit tendre.

Enlever l'écureuil et préparer une sauce avec le babeurre et la farine assaisonnée qui restent.

1830

Gâteau de maïs amérindien

Mélanger les ingrédients suivants :

1 2/3 tasse de sucre

1 tasse de beurre

8 œufs

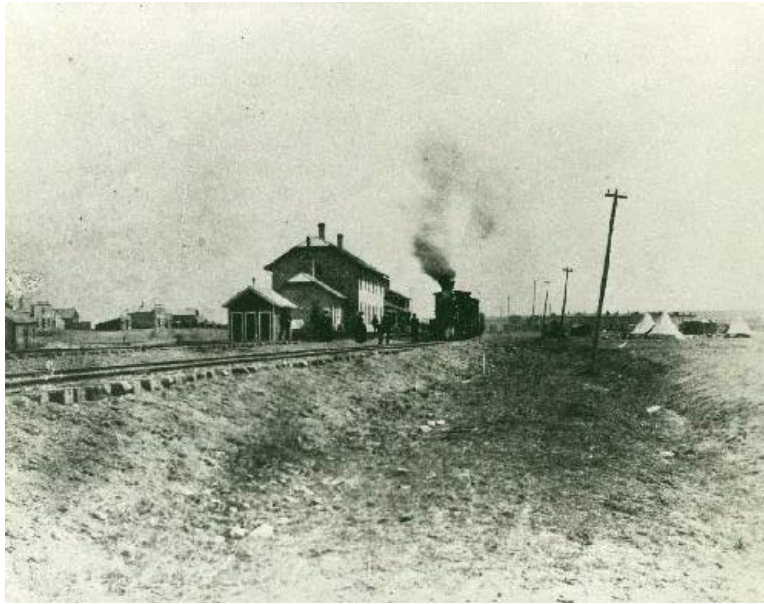
Ajouter 1 1/2 tasse de semoule de maïs jaune et 1 cuillerée à café de sel. Battre tous les ingrédients ensemble. Ajouter 1/2 tasse de farine et mélanger encore. Verser dans un moule à gâteau enduit de farine et faire cuire à température moyenne jusqu'à ce que le gâteau ait une couleur dorée.

Soumis par Leanne Laberge





Photo historique (Train arrivant à la gare)



Publications/manuscrits rédigés par un historien

Durant la période d'hivernement, et à l'époque de la création d'établissements le long de la rivière Saskatchewan-Sud, la viande de bison constituait l'essentiel de l'alimentation des Métis, avec les racines (légumes) et les fruits sauvages cueillis en cours de route ou lors du campement. Quant il n'y avait pas de viande domestique, on chassait le gibier sauvage (caribou, chevreuil et orignal), les canards et les poules des prairies, ou bien l'on pêchait. La farine était habituellement l'unique aliment acheté, mais on se procurait aussi quelquefois du lard salé et du thé. La farine était le principal ingrédient du bannock, un aliment de base pour les Métis. Ce pain sans levain fait de farine, d'eau et de gras, auquel on ajoutait quelquefois du sel et de la poudre de cuisson, était cuit directement sur les tisons (de petites galettes étaient fixées au bout d'un bâton, que l'on tournait et retournait autour du feu) ou dans un chaudron de fonte, qui servait de four durant les déplacements. Dans les habitations permanentes, le bannock était cuit à la poêle sur la cuisinière, ou au four.

Source inconnue

La fabrication du beurre était un procédé délicat, et plusieurs femmes se livraient une lutte pour qui produirait le meilleur beurre. Une description d'époque explique comment on conservait le beurre :

Pour conserver le beurre durant l'hiver, on remplissait de beurre de petits récipients que l'on recouvrait d'un linge de lin blanc, lui-même recouvert d'une bonne couche de sel à cuisson, après quoi on versait de la saumure à laquelle un œuf avait été ajouté. Le tout était alors recouvert d'un couvercle étanche. Le beurre servant à l'usage quotidien était façonné en petites galettes, que l'on pressait dans des moules qui étaient ensuite placés dans une grande coupe plate sur les puits.

Source inconnue

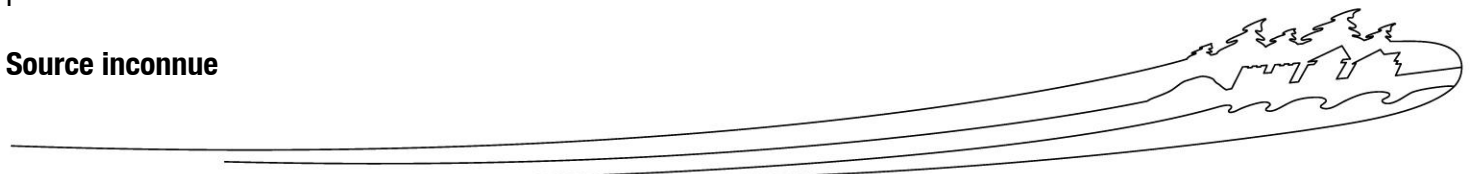




Image digitale d'une publicité d'affaire historique (voir page suivante pour la traduction)

OUR GREAT SUMMER FAIR

— AND THE —

NORTH-WEST WAR

ARE THE TALK OF THE WHOLE COUNTRY.

Every Department is Crowded with New Spring Goods.

New Prints at 6½c., regular price 10c.

The most beautiful Chambray Checks for children's wear, only 15c.

Novelties in Gingham at 10c. a yard, and a great variety of Cotton Dress Materials.

All-Wool Serges, in twenty-five different shades, at 25c., worth 40c.

New Ottoman Corda, in all new colors, at 15c. per yard.

A great specialty with us this season in our Black Silks. We have had a line made specially for us. They are "Wear Resisting and absolutely pure dye." Only six prices, from 50c. to \$2.50. Great value.

Great stock of Mantles and Materials; also New Millinery and New Trimmings.

In our Clothing Department, during the Rebellion, we are offering

Boy's Serge Suit for 98 cents.

Man's Serge Suit for \$3 25.

Fine Spring Overcoat for \$2.90.

OUR COLORED WORSTED RAINBOW SUIT FOR \$15!

Gentleman's White Shirt only 58c. Gent's Regatta Shirt with Collar only 58c.

A number of our men have gone to the war, but business will go on as usual, with desperate Bargains all through the house.

THOS. THOMPSON & SON,

Mammoth House, King Street East, Toronto.





Traduction de la l'image digitale d'une publicité d'affaire historique

**NOTRE GRANDE FOIRE ESTIVALE
ET LA
GUERRE DU NORD-OUEST
DÉFRAIENT LA CHRONIQUE DANS TOUT LE PAYS**

Les produits du printemps sont arrivés tous nos rayons.

Nouveaux imprimés à 6 ½ cents (prix normal : 10 cents).

Les plus beaux cambrais à carreaux destinés aux vêtements pour enfants, à seulement 15 cents.

Nouveautés en vichy à 10 cents la verge, et une grande variété de tissus en coton pour les robes.

Serges pure laine disponibles en 25 tons différents, à 25 cents, d'une valeur de 40 cents

Velours côtelés ottomans aux couleurs toutes nouvelles, à 15 cents la verge.

L'une de nos grandes spécialités cette saison : les tissus de soie noire. Nous en avons toute une gamme en exclusivité, résistants à l'usure et offerts dans des coloris solides. Six prix seulement, entre 50 cents et 2,50 \$. Une aubaine.

Magnifique collection de capes et de tissus; également des nouveautés dans les parements et les chapeaux de femme.

Dans le rayon des vêtements, pendant la rébellion, nous offrons :

Des complets de serge pour garçons à 98 cents.

Des complets de serge pour homme à 3,25 \$

De pardessus de printemps de qualité à 2,90 \$

NOTRE COLORÉ TAILLEUR ARC-EN-CIEL EN WORSTED À 15 \$

Chemise blanche pour homme à 58 cents seulement. Chemise sport pour homme avec col à 58 cents seulement.

Bien que certains de nos hommes soient partis à la guerre, nous restons ouverts comme d'habitude et offrons des aubaines incomparables dans tous nos rayons.

**THOS. THOMSON & SON,
Mammoth House, King Street East, Toronto**

Source inconnue





Article du journal *Moose Jaw News*

le 13 juin 1884

Les souffrances des Indiens des réserves Assiniboia au cours de l'hiver dernier nous font lamentablement honte et jettent le discrédit sur notre gouvernement. Que penserait-on de nous en Angleterre, ou dans tout autre pays chrétien, si l'on comprenait clairement que pendant des semaines de grandes bandes d'Indiens, pupilles de la nation, pauvres et misérables créatures dont notre invasion a coupé les sources primitives d'approvisionnement, et envers lesquelles nous nous étions engagés par des traités solennels, et par les plus élémentaires considérations de justice et d'humanité, à les nourrir et à en prendre soin, mouraient par dizaines, ... en partie de semi-inanition, et en partie de maladies imputables à la mauvaise qualité de la nourriture fournie par les agents!

Source inconnue

Extrait d'un journal personnel

Nous avons commencé la traversée des prairies le 1^{er} juillet. Lorsque nous sommes partis d'Ottawa, nous avons apporté en train notre cheval et notre boguet. Puis, nous avons acheté des bœufs, des charriots et des charrettes de la rivière Rouge. Le 12 juillet, nous étions parvenus seulement à Portage La Prairie, à cause du mauvais état des routes et du bris d'un essieu. Un de nos bœufs avait constamment la tête enfoncée sous le charriot devant lui. Il pleuvait beaucoup et les moustiques étaient voraces. J'avais ma petite fille, un bébé, avec moi alors que je ne voulais pas dormir au sol par crainte des serpents et des lézards. Nous passions donc les nuits dans un boguet couvert. J'ai acheté 24 miches de pain à la boulangerie de Portage La Prairie. Nous croyions en avoir assez pour tout le voyage. Nous avons aussi chacun un sac de farine. Notre groupe comprenait mon mari, mon bébé et moi, le frère de mon père, Ben, M. et M^{me} McFadden, leurs trois filles et leurs deux garçons ainsi que les deux fils de M. Plaxton, Robert et Amos. [...] À notre arrivée à Crystal City, nous avons manqué de pain, alors j'ai fait de la banique. Nous me suis servie du faitout que nous avons emporté. J'ai aussi essayé de faire des biscuits. Pendant ce temps, j'ai demandé à Amos de surveiller le bébé, mais il s'est laissé absorber par la lecture d'un vieux journal et n'a pas vu le bébé mettre sa main sur la plaque à biscuits brillante. J'ai accouru aussitôt et j'ai vu que la peau de sa petite main était brûlée. N'ayant pas d'huile, j'ai mis du beurre. Nous n'avons pas pris le souper ce soir-là, et je n'ai pas beaucoup dormi. Mais, je me suis souvenue qu'appliquer du sucre en poudre sur une cicatrice était une bonne façon de la traiter. Alors, le lendemain, mon mari a fabriqué une petite éclipse pour la main et lui a appliqué du sucre en poudre. La main a parfaitement guéri en peu de temps.

Mrs. Joseph S. Coombs, "The Voice of the People: Reminiscences of the Prince Albert Settlement's Early Citizens 1866 – 1895," ed. Bill Smiley, et. al. (Prince Albert: Prince Albert Historical Society, 1984), 90.





Extrait d'une lettre (rédigée par un prêtre)

Je ne comprends pas, Monsieur, pourquoi vos arpenteurs doivent appliquer deux méthodes différentes pour diviser les terres publiques : une méthode pour Prince Albert, où les terres ont dix chaînes de largeur sur deux milles de profondeur, ce que nous revendiquons comme un droit puisque vous avez permis l'emploi de cette méthode à Prince Albert; une autre méthode qui consiste à découper le territoire en terres carrées de quarante chaînes de côté, sans tenir compte ni de la rivière, ni des colons déjà installés. Nous protestons tous solennellement contre cette dernière méthode et vous prions humblement, Monsieur, d'ordonner que l'arpentage soit refait de manière à répondre favorablement à notre demande.

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights Vol. 3 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 12.

Statistiques du gouvernement

Au cours des treize années suivantes, les travaux d'arpentage progressèrent rapidement. Le 1^{er} juin 1873, on avait terminé de délimiter 4 792 292 acres ou 29 952 quarts de section. [...] En juin 1883, on en était à 61 863 772 acres dans tout le Nord-Ouest, soit 380 399 lots de colonisation, ce qui devait permettre l'établissement d'une population agricole de 1 141 197 personnes, en supposant qu'il y ait en moyenne trois personnes par lot. Dans le but de coloniser rapidement le Nord-Ouest, le gouvernement se mit à accorder de grandes étendues de terre à des compagnies de colonisation, qui s'engageaient par contrat à amener des colons dans les régions réservées pour eux et recevaient en échange 120 \$ par colon s'étant bel et bien établi. Certaines compagnies ne réussirent pas à amener un seul colon. Sept compagnies seulement réussirent à amener plus de 50 colons chacune en Saskatchewan.

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 2.





Extrait d'un journal personnel

Le 8 juillet,

nous nous levons très tôt et la journée se passe mal. Les hommes doivent marcher dans l'eau jusqu'au genou. Il n'y a pas de bois et nous commençons à manquer de pain. Nous ne pouvons pas en faire cuire, alors nous mangeons des flocons d'avoine avec de l'eau et du sucre. Au souper, nous trouvons du bois et de l'eau et nous mangeons du gruau et de la viande. Un homme vient souper. Il mange de la viande et du gâteau. Nous n'avons rien d'autre à lui donner qu'une tasse de thé. Il voyage à pied.

Le 9 juillet,

nous prenons encore la route tôt, sans déjeuner. Nous mangeons des flocons d'avoine et de l'eau sur la route. Nous devons pousser pour traverser le ruisseau. C'est très fatigant. Nous nous arrêtons à 11 h pour laisser paître les chevaux. Nous ne pouvons pas manger parce qu'il n'y a pas de bois. Nous devons encore nous contenter de flocons d'avoine et d'eau. Les enfants se lamentent pour avoir du pain, mais nous ne pouvons pas trouver de bois pour en faire cuire. Nous n'avons pas vu de bois depuis trois jours. Nous nous arrêtons à 15 h à un endroit où il y a beaucoup de bois et d'eau. Nous faisons cuire de la banique et du gâteau. Nous faisons bouillir de la viande, des haricots et du riz pour le souper et nous nous préparons à faire un long arrêt. Nous sommes à Poplar Point et nous venons de terminer le septième jour de notre voyage.

Le 11 juillet,

nous partons tôt et nous rencontrons encore une fois de nombreuses dépressions remplies de boue. Nous traversons un pont enjambant un lac allongé et payons 1 dollar à un homme pour ce privilège. Nous obtenons du lait d'un Métis. Nous partons à 15 h. Nous arrêtons plus tard pour ramasser des fraises. Nous sortons de la route principale près du village de Poplar Point.

Mrs. Joseph S. Coombs, "The Voice of the People: Reminiscences of the Prince Albert Settlement's Early Citizens 1866 – 1895," ed. Bill Smiley, et. al. (Prince Albert: Prince Albert Historical Society, 1984), 74.





Extrait d'un article trouvé dans un journal local – écrit par un colon

Family Herald et du Weekly Star

Le 20 mai 1903

Chère hôtesse,

Je vous écris brièvement pour vous remercier, vous et le Cercle, pour votre gentillesse à mon égard. J'ai eu beaucoup de difficultés et j'ai eu la grippe. Je souffre de rhumatisme dans les épaules, alors j'arrive à peine à tenir une plume. Ma petite fille de deux ans et demi a été très malade; elle a eu une bronchite. Elle va mieux maintenant, mais il est très difficile pour moi de vous parler du pire. Mon petit garçon chéri, que Dieu m'avait donné le 16 décembre, m'a été repris. Il est mort le 3 avril. Il était sur le point de guérir, mais son cœur était si faible que le médecin craignait qu'il meure. La veille de sa mort, il semblait beaucoup mieux, alors je suis allée au lit. J'étais complètement épuisée après l'avoir allaité. Lorsque je me suis réveillée, à deux heures et dix, il était sans vie dans mes bras. C'est tellement dur pour moi! J'ai vraiment pensé devenir folle. Je ne pouvais pas pleurer, mais c'était encore pire, je crois, que si j'avais pleuré. Je sais que mon fils est mieux ainsi et que les desseins de Notre Père qui est aux cieux sont impénétrables, alors j'accepte qu'il choisisse l'heure de notre mort. Si je suis fidèle à Dieu, je reverrai mon fils adoré dans un monde meilleur. Je ne savais pas si je devais vous écrire, car je n'ai pas pu encore renouveler notre abonnement cette année, puisque j'étais aux prises avec la maladie et les autres difficultés, mais j'espère le faire avant longtemps. J'ai reçu une lettre d'une membre du Cercle qui me trouvait ingrate de ne pas l'avoir remerciée pour sa gentillesse. Je vous demande donc d'expliquer au Cercle que je n'ai pas écrit parce que je ne sais pas vraiment à qui je dois m'adresser. Si ces personnes veulent bien m'écrire de nouveau, je leur répondrai avec joie.

M.E.T., une mère endeuillée

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 30.





Document officiel du gouvernement (extrait d'une loi du parlement)

Les femmes qui voulaient obtenir un lot de colonisation se rendaient compte qu'en vertu de l'*Acte des terres fédérales* de 1872, seuls les hommes d'âge adulte et les femmes qui étaient sans mari, comme les veuves ayant de jeunes enfants, pouvaient demander une terre de 160 acres (ou lot de colonisation) pour en devenir propriétaire. Le colon ou *homesteader* payait, au bureau foncier local, des frais peu élevés qui correspondaient aux frais juridiques de transfert du quart de section. Les colons ne devenaient pas totalement propriétaires de leur terre tant qu'ils n'avaient pas fait certains travaux, notamment la construction d'une cabane ou d'une maison et d'une étable de même que la préparation et l'ensemencement d'un certain nombre d'acres.

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 5.

Extrait d'un article publié dans un journal – écrit par un colon

Le 17 juillet 1907

Extrait du *Free Press Prairie Farmer*

Monsieur le rédacteur en chef,

Nous sommes ici depuis octobre dernier, et nous avons reçu la visite de trois femmes seulement. Notre voisine immédiate est une femme très bien, qui apprend vite l'anglais. Mais à l'exception de cette femme, nos voisins sont peu sympathiques. Nous avons peu en commun. Ils sont de nationalité et de religion différentes. Les différences qui nous séparent ne nous permettent pas d'entretenir avec eux des relations qui rendraient notre vie agréable sur le plan social. Il n'y a pas encore d'école, mais on a envoyé dernièrement une demande à Regina pour qu'on en bâtit une dans notre district. En attendant, nous donnons des leçons tous les jours à nos petits garçons pour tâcher de les instruire du mieux que nous pouvons.

Malgré les inconvénients, nous aimons notre nouvelle maison. L'herbe verte, les arbres et les nombreuses fleurs sauvages rendent le pays charmant. Les fleurs sont magnifiques et d'une grande variété. Chaque jour, les enfants en apportent de gros bouquets. Je voudrais pouvoir en envoyer à votre bureau [...]

Wild Rose

P.-S. Les roses sont en train de fleurir.

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 63.





Extrait d'une lettre publiée dans un journal (rédigée par un colon)

The Quiet Hour, *The Farmers Advocate*

26 juin 1905

À la ferme, impossible de s'ennuyer; il y a tellement de petits travaux à faire tout au fil de la journée. On peut toujours s'employer à enjoliver la maison. Au printemps, il y a le jardin et les poules – et amplement de temps pour accueillir un visiteur amical. Une ménagère qui se plaint d'être seule et de ne pas avoir constamment d'amis ou de parenté à ses côtés manque vraiment de ressources. Qui peut se sentir seul, quand il y a toujours un livre à lire ou des travaux d'aiguille à faire après les corvées matinales.

Continuez d'écrire; c'est toujours un plaisir d'avoir des nouvelles de ses amis...

B.C.

Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900 – 1920, ed. Norah Lewis (Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998), 39.



La perspective du commerce

La traite des fourrures permet de tisser des liens entre les peuples Autochtones et les marchands européens pratiquement dès leurs premiers contacts. Durant les années 1700, les voyageurs canadiens français poussent les limites de la traite des fourrures jusque dans l'Ouest du Canada. Les bisons, coyotes, mouffettes, renards et castors abondent dans les territoires du Nord-Ouest et la demande de fourrures de ces animaux est élevée en Europe. De plus en plus, les marchands partent vers l'Ouest en espérant tirer profit des peaux qui semblent inépuisables. Cependant, vers la fin du XVIII^e siècle, la chasse excessive entraîne pratiquement l'extinction du bison et le marché s'écroule.

La Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) est la plus importante et la plus puissante société au Canada. La compagnie, dont le siège social est en Angleterre, commence ses activités en 1670 et se spécialise dans la traite des fourrures avec les Premières Nations. La Compagnie du Nord-Ouest (CNO), autre société de traite des fourrures et concurrente de la CBH, est fondée en 1760 et est exploitée de Montréal. La CNO utilise les mêmes routes commerciales intérieures que les Français et est, tout comme ces derniers, en concurrence avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces deux compagnies fusionnent en 1821 et poursuivent leurs activités sous le nom Compagnie de la Baie d'Hudson. De nombreux négociants n'aiment pas le monopole qu'exercent les grandes compagnies et choisissent de devenir négociants indépendants ou libres et font du commerce libre et ouvert. Bon nombre de négociants indépendants et d'intermédiaires dans l'industrie de la traite des fourrures sont des Métis qui signent des contrats de service avec les compagnies de traite des fourrures.

Les négociants échangent habituellement des produits fabriqués tels que des outils, des marmites et des vêtements contre des fourrures et du pemmican. Les échanges s'effectuent aux postes de traite, normalement un magasin ou un autre établissement commercial, situés à un endroit où les Premières Nations peuvent facilement se rendre. Les centres de traite se trouvent le long des principales voies de transport, telles que les rivières, et l'on y reçoit et expédie les marchandises d'échange et les fourrures.

Xavier Letendre, négociant et homme d'affaires métis, dirige le plus grand magasin de la région. Son établissement est considéré comme une excellente halte sur la route de la traite des fourrures et est en pleine activité durant les années 1800. Sa réussite dans les affaires et le commerce contribue au développement d'une collectivité prospère. C'est à son surnom que l'on doit le nom du village de Batoche.

Tâche attribuée à votre groupe

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des négociants en fourrure et des compagnies de traite des fourrures relativement à l'histoire de Batoche.

Essayez de vous imaginer quelle était la vie des négociants en fourrure. Quelles étaient leurs préoccupations? Quelles peuvent avoir été les répercussions des changements de la colonisation de l'Ouest sur les négociants? Comment ont-ils établi des relations avec les Premières Nations et les Métis qui vivaient déjà dans cette région? Quelles préoccupations avaient-ils en commun avec les Métis? Quelles différences existait-il?

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.





Publication écrite par un historien

Sur la rive est de la rivière, à Batoche, se trouvent les magasins de Xavier Letendre, Philippe Garnot, Baptiste Boyer, Solomon Venne et Georges Fisher. Ces magasins bordent la piste Carlton, principal lien terrestre emprunté par les transporteurs métis entre le Fort Garry et le Fort Edmonton. La piste traverse le village, puis la rivière et passe par le fort Carlton. Villageois et voyageurs empruntant la piste Carlton et la branche est de la piste Humboldt (en direction de Prince Albert) prennent le traversier pour franchir la rivière. De l'autre côté se trouvent les entreprises anglaises Kerr Brothers et Prince Albert Company of Walters and Baker. Xavier Letendre, que l'on surnomme Batoche et qui a donné ce nom au village, possède le magasin le plus important et le plus prospère au village et même dans tout le Nord-Ouest. Il exploite ce magasin en plus de ses activités de transport et de traite des fourrures. Les autres commerçants de « l'avenue Batoche » exploitent des magasins semblables, mais à plus petite échelle. Avec la croissance du commerce à la fin des années 1870, Letendre agrandit son magasin et en ouvre d'autres à fort la Corne, Carrot River, Stony Creek et Frog Lake. Sa grande maison confortable, où il habite avec sa famille, témoigne de sa grande prospérité.

Source inconnue

Publication écrite par un historien

Duncan Cameron est un négociant de fourrures pour la Compagnie du Nord-Ouest. Il agit comme surintendant du département de Nipigon pendant les deux dernières décennies du XVIII^e siècle et la première décennie du XIX^e siècle. Il écrit ceci :

Les femmes sont considérées comme les esclaves de leur mari. Certaines sont néanmoins plus audacieuses que d'autres et n'ont pas peur de « porter les culottes », lorsqu'elles ont un mari de bonne nature. Les femmes doivent tanner les peaux, fabriquer et réparer les chaussures de toute la famille, dépouiller les animaux de leur fourrure et la préparer, réparer les vêtements, faire à manger, monter et démonter l'abri, couper le bois de chauffage et l'apporter à la maison, rallumer le feu tous les matins, faire sécher les chaussures des hommes et les assouplir en les frottant avant de pouvoir les présenter à leur mari le matin. Elles doivent jeter les filets et y récolter le poisson aux endroits où elles pêchent et, généralement, elles servent leur mari même lorsque celui-ci n'a rien à faire alors qu'elles sont elles-mêmes très occupées.

Des tâches comme monter les abris, couper le bois de chauffage et transporter de lourdes charges sont laissées à la femme, selon Cameron, parce que « l'homme considère que ces travaux sont dégradants pour lui, même lorsqu'il n'a constamment rien à faire de ses dix doigts. La grossesse ne dispense pas la femme de transporter de lourdes charges, et, malgré cela, elles font rarement des fausses couches. « La divine Providence, constate Cameron, a doté ces femmes d'une constitution bien adaptée à la vie misérable qu'elles mènent. »

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 11.





Publication écrite par un historien

De nombreux négociants orcadens de la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient appris les rudiments de la lecture et de l'écriture et avaient pu obtenir de postes de commis, de facteur dans les postes de la Compagnie et de maître des districts intérieurs, à cours du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Ils comprenaient l'importance de l'instruction et enseignaient souvent à leurs enfants natifs du pays à lire et à écrire.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 75.

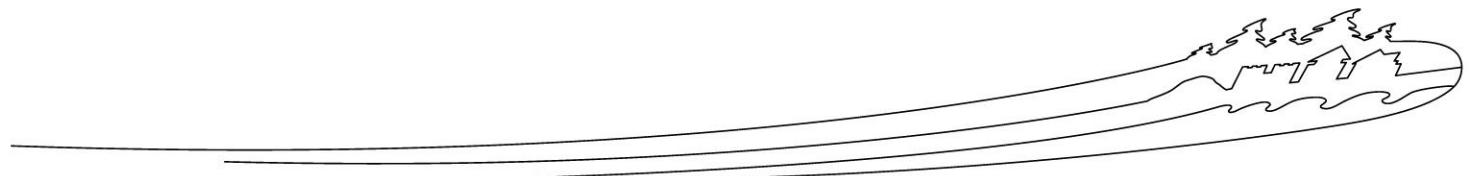
Records trouvés dans les archives

Taux maximums pour les traversiers

1. Pour un véhicule simple, chargé ou non, y compris un cheval ou un autre animal ainsi que le conducteur, 25 cents.
2. Pour un véhicule double, chargé ou non, avec deux chevaux ou deux autres animaux ainsi que le conducteur, 50 cents.
3. Pour un cheval et son cavalier, 20 cents.
4. Pour un cheval, un bœuf de trait ou une vache (sans véhicule, ni passager), 10 cents
5. Pour un mouton, un porcelet ou un veau, 5 cents.
6. Pour chaque passager d'un véhicule (sauf le conducteur), 5 cents.
7. Pour chaque passager à pied, 10 cents.
8. Pour tout article ou bien ne se trouvant pas dans un véhicule et pesant plus de cent livres, 2 cents par cent livres.

Gabriel Dumont se réserve le droit de doubler ces droits de passage pour les traversées entre le coucher et le lever du soleil. Les dimanches entre neuf heures du matin et deux heures de l'après-midi, la traversée est gratuite pour les gens qui vont à la messe ou en reviennent.

Jordan Zinovich, Gabriel Dumont in Paris: a Novel History (Edmonton: University of Alberta Press, 1999), 44





Transcrit d'une conversation - d'un commerçant

Ma femme me dit un jour que, puisque nous allions vivre de la chasse au bison, elle ne voulait pas que j'en tue davantage que ce que nous étions capables de faire sécher et d'emballer. Elle m'avertit que, si jamais je revenais avec une peau sans la carcasse, elle ne la tannerait pas. Un jour que mon beau-frère et moi étions en train de nous déplacer dans la prairie, nous aperçûmes un troupeau de bisons. Je pris mon fusil et abattit une femelle. Nous lui enlevâmes sa peau et prîmes un peu de sa partie la plus grasse. Lorsque nous revînmes à notre tente, je jetai la peau par terre avec ma selle. Ma femme sourit et repoussa la peau d'un coup de pied. Elle n'avait pas l'intention de changer d'avis. Je dus donner la peau à ma belle-mère.

Mary Weekes, The Last Buffalo Hunter (Saskatoon: Fifth House, 1994), 43.

Transcrit d'une conversation - d'un commerçant

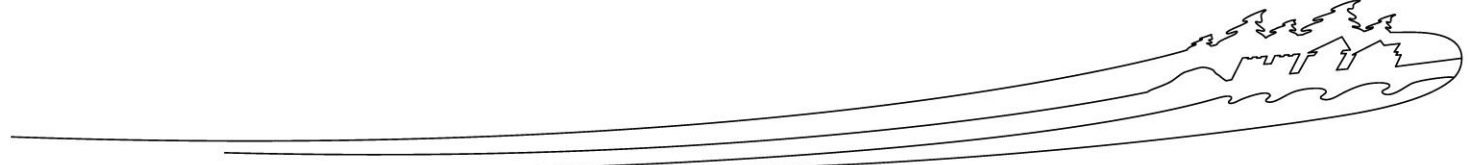
Avec la viande maigre, nous préparions ce que nous appelions du taureau et que les Anglais appellent du pemmican, d'après le mot cri *pimihkan*, dont ils ont cependant altéré le sens, puisque *pimihkan* veut dire un mélange contenant du gras. On plaçait au sol une peau sur laquelle on déposait la viande. On battait la viande avec un fléau semblable à l'instrument employé pour le blé, de sorte qu'on la réduisait presque en poudre. On appelait le résultat de la viande pilée. C'était une sorte de viande hachée. On la versait ensuite dans de grandes marmites contenant de la graisse qu'on avait fait chauffer. Le taureau était alors prêt. On le conservait dans des sacs de cuir bien cousus, qu'on pouvait transporter ou apporter au marché.

Source inconnue

Transcrit d'une conversation - d'un commerçant

Lorsqu'un animal était abattu, on vendait sa viande de porte en porte. Tout le monde avait un puits. On attachait une marmite à une corde, que l'on descendait au fonds du puits, où la viande pouvait se conserver une dizaine de jours. D'autres encore stockaient la viande dans la sciure durant l'été, ou bien dans le blé. À Batoche et aux alentours, plusieurs résidences possédaient des arbres fruitiers, y compris des poiriers et des groseilliers rouges. Mlle Dorval a planté des arbres fruitiers dans la cour du presbytère, notamment des pommetiers et des cerisiers. La coutume consistant à planter des buissons était relativement nouvelle pour les Métis, et a pris naissance avec l'établissement de résidences permanentes.

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brûlés, 1876), 19.





Transcription d'une conversation – d'un commerçant

Les chasseurs emmenèrent femmes et enfants dans des charrettes couvertes avec du cuir ou de la toile, afin de les protéger du soleil, de la pluie ou de la neige. Nous appelions ces charrettes couvertes des « carrachetehounes ». Ce fut un spectacle inoubliable que cette migration de centaines de charrettes à bœufs chargées de grappes humaines, qui s'en allait vers le pays des bisons, à trois méridiens ou plus de distance. La scène fut d'autant plus pittoresque que toute cette population en mouvement était constamment accompagnée d'une meute bruyante de centaines de chiens. Leurs jappements répondaient en chœur aux grincements incessants des essieux de bois mal graissés, qui annonçaient notre présence à des milles de distance.

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brules, 1876), 42

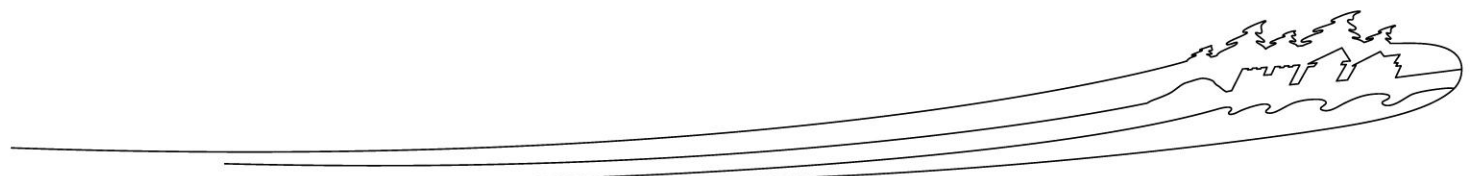
Transcription d'une conversation - d'un commerçant

Il y avait des bisons partout autour de moi. Il y en avait des milliers et des milliers qui s'en allaient dans la direction où j'avais vu le taureau. Ce n'était pas un seul troupeau, mais bien de nombreux troupeaux. Notre chef décida que nous allions prendre le déjeuner avant toute chose. Il passa d'une tente à l'autre et ramassa toute la nourriture. Nous mangeâmes un bon déjeuner et, à dix heures, nous fûmes prêts à partir à la chasse au bison.

Deux ou trois hommes s'occupaient d'un troupeau. Cet après-midi-là, vingt-cinq hommes tuèrent trois-cents bisons. Jamais les bisons ne s'approchaient du camp. Ils nous sentaient, se regroupaient et s'éloignaient. Ils étaient rarement à moins de deux ou trois milles du camp.

Le lendemain, nous partîmes à la chasse encore et tuâmes quatre-cents bisons. Autour de nous, les plaines grouillaient de bisons. Tellement que la prairie semblait être en mouvement. Il y avait toutefois un aspect de cette chasse que je n'aimais pas. Au cours de cette semaine-là, je vis des centaines de bisons tués uniquement pour leur peau. Des carcasses entières étaient abandonnées sur les plaines et y pourrissaient. Je vis une fois trois femelles bisons bien grasses gisant, mortes, côte à côte. Je sautai en bas de mon cheval pour leur couper la langue. J'attachai les langues à ma selle et les emportai chez moi. La langue de bison était un mets très recherché.

Mary Weekes, The Last Buffalo Hunter (Saskatoon: Fifth House, 1994), 42.





Transcrit d'une conversation - d'un commerçant

Un jour, je me souviens, la traite des fourrures me rapporta cinq-cents dollars en tant que négociant indépendant. Je fis un profit sur les marchandises et un autre profit sur les fourrures. Chaque transaction me permit de faire doublement de l'argent. Un autre jour, ma femme, qui était allée au fort Qu'Appelle, fit l'achat de sept-cents peaux de rat musqué. Elle les paya deux cents et demi chacune. C'étaient des peaux bien étirées, qui pouvaient mesurer jusqu'à huit pouces de largeur. Ma femme choisit dix peaux parmi les plus larges, qui étaient d'un gris inhabituel. Elle les envoya à sa mère, qui habitait à Winnipeg. Cette dernière les apporta au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au Fort Garry. L'agent principal les trouva si inhabituelles qu'il les garda exposées au fort pendant longtemps. En plus des sept-cents peaux de rat musqué, ma femme se porta également acquéreuse de douze peaux de blaireau à cinquante cents chacune, de cinq peaux de vison à soixante-quinze cents chacune et de vingt-quatre peaux de belette à dix cents chacune.

J'achetais toutes sortes de mocassins fabriqués par les Indiens. C'étaient de beaux mocassins, parés de broderie multicolore et d'hermine. Les Indiens me les apportèrent en gros paquets de vingt-quatre ou de quarante-huit paires emballés dans une shaganappi. Je les payais cinquante cents ou plus, selon la qualité. Je revendais entre un dollar et vingt-cinq et un dollar et cinquante ceux que je payais cinquante cents, selon le style et la richesse du parement. La Compagnie de la Baie d'Hudson m'achetait tous mes mocassins. Certains étaient vendus au Canada et d'autres étaient expédiés en Angleterre.

Mary Weekes, The Last Buffalo Hunter (Saskatoon: Fifth House, 1994), 172.

Transcription d'une conversation (d'un commerçant)

Bientôt, diverses catégories d'artisans firent leur apparition : des forgerons, des charrons, des constructeurs, des charpentiers, des ébénistes, des peintres, des décorateurs, des briqueteurs, des maçons, des plâtriers, des orfèvres, des cordonniers, des harnacheurs, et que sais-je encore. En outre, peu après suivraient les professions libérales, et un homme ne pourrait passer l'arme à gauche sans qu'un docteur n'ait à confirmer le décès.

Guillaume Charette, Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet (Winnipeg: Editions Bois-Brûlés, 1876), 14.





Publication écrite par un historien

La piste Carlton, qui reliait le Fort Garry au Fort Carlton, le long de la rivière Saskatchewan Nord et qui se rendait jusqu'à Edmonton, était la principale voie de communication terrestre du Nord des plaines.

Paul Donahue and Neal D. Putt, Archaeological Investigations at Batoche National Historic Park: 1976/ A Preliminary Analysis of Historic Settlement Patterns at Batoche National Historic Park: Manuscript Report 394 (Environment Canada, 1977), 48.

Dessin d'un magasin général à Batoche



Dans le magasin du village de Batoche, 1884, Armand Paquette (Parks Canada)





Publication écrite par un historien

Lorsque l'occasion se présentait, le Métis pouvait être un homme industriel et habile. Il fabriquait sa charrette de la rivière Rouge et des chaises, il construisait des maisons et faisait aussi le travail d'un forgeron. Certains avaient appris un métier à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dans le procès-verbal de la réunion du conseil de cette compagnie en 1830, on peut lire que les agents principaux chargés des districts et des postes où travaillaient des négociants étaient autorisés à engager des Métis forts et en bonne santé n'ayant pas moins de 14 ans, en tant qu'apprentis, dans le but de les faire travailler avec les négociants et de leur permettre d'apprendre le métier sur une période d'au moins sept ans, pendant laquelle la rémunération suivante leur était versée, rémunération qui était considérée comme suffisante pour se vêtir et se procurer les autres nécessités, à titre personnel. Les deux premières années, ils étaient payés 8 livres par année, les deux années suivantes, 10 livres, les deux années suivantes, 15 livres, ce qui faisait, pour les sept années d'apprentissage, un salaire total de 75 livres.

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 102.

Publication écrite par un historien

En 1874, le vapeur Northcote fut lancé sur la rivière Saskatchewan, ce qui inaugura une nouvelle ère dans le transport entre Winnipeg et des endroits aussi éloignés vers l'ouest que Medicine Hat et Edmonton. Le nombre de vapeurs faisant le transport de marchandises sur la rivière Saskatchewan augmenta jusqu'en 1882 malgré les difficultés que posaient les rapides, les épaves, les passages peu profonds et les changements imprévisibles de position du canal. Ces difficultés étaient particulièrement présentes sur la rivière Saskatchewan Sud, où il arriva seulement deux fois qu'un vapeur commercial réussit à atteindre Medicine Hat.

Paul Donahue and Neal D. Putt, Archaeological Investigations at Batoche National Historic Park: 1976/ A Preliminary Analysis of Historic Settlement Patterns at Batoche National Historic Park: Manuscript Report 394 (Environment Canada, 1977), 48.

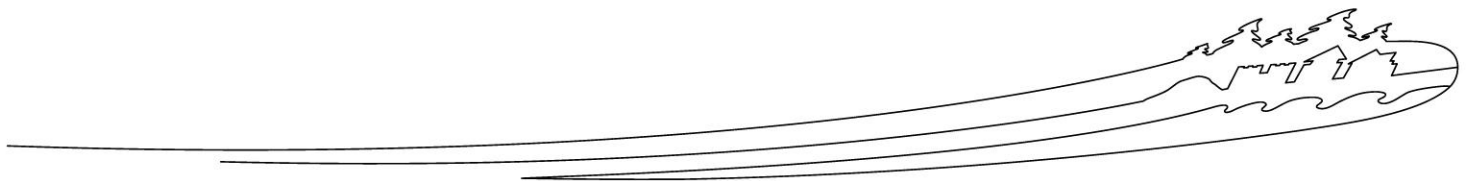




Extrait d'un journal personnel d'un prêtre

Les arpenteurs et les géologues qui cartographièrent l'Ouest canadien dans les années 1870 décrivent la région comme une terre de solitude et de silence, aux paysages inhospitaliers et déserts. Des éclairs embrasaient violemment les plaines nues et le tonnerre y éclatait avec fureur. Les aurores boréales ondulaient follement dans le ciel nocturne. À réciter le rosaire et des litanies en groupe, à asperger d'eau bénite une fenêtre faite en peau d'animal et à brûler du foin d'odeur derrière une porte qui n'était qu'une barrière précaire repoussant l'hiver, les âmes trouvaient le réconfort et la sérénité. Elles échappaient à l'atmosphère d'épouvante créée par les hurlements du vent. À cet endroit et à cette époque, la religion était décidément un solide appui moral.

Rita Schilling, Gabriel's Children (North Battleford: The Saskatoon Métis Society, Local 11, 1983), 128.





La perspective du militaire

Police à cheval du Nord-Ouest (P.C.N.-O): La P.C.N.-O. était une force policière fédérale. Elle a été formée en 1873 afin de faire régner l'ordre public dans le Nord-Ouest du Canada. En 1920, la P.C.N.-O. a été renommée Gendarmerie royale du Canada (GRC).

Milice: La « milice » était un groupe militaire regroupant de gens ordinaires que l'on pouvait former et mobiliser en vue de défendre le Canada en cas de nécessité. Elle était composée principalement de soldats à temps partiel qui appartenaient à des régiments locaux; ils s'acquittaient de leurs tâches davantage lors de fonctions sociales que sur les champs de bataille. Seuls quelques membres de la milice ayant participé à la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest avaient réellement combattu sur un champ de bataille.

Force expéditionnaire du Nord-Ouest (F.C.N.-O.): Cette première armée officielle du Canada avait pour tâche de réprimer les soulèvements dans l'Ouest canadien. La F.C.N.-O. était composée de membres de la milice du Canada, de l'armée permanente et de volontaires. Au total, 5000 hommes ont été mobilisés pour servir activement, dont 800 ont été envoyés dans la région de Batoche.

Volontaires: Les civils qui, de leur propre gré, se présentaient pour le service actif étaient tous des volontaires. Il s'agissait, entre autres, de civils ayant combattu, aux côtés de la Force expéditionnaire du Nord-Ouest (F.C.N.-O.), à la bataille de Duck Lake (appelés volontaires du Prince Albert) ou de personnes qui ont demandé de faire partie de la F.C.N.-O.

Garde locale: Il s'agissait de groupes d'hommes organisés précipitamment à qui l'on fournissait des armes et l'on faisait faire des exercices militaires de base en vue de protéger les collectivités locales au besoin.

Infirmières: Durant la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest, on a demandé pour la première fois aux femmes de servir dans l'armée. On leur demanda d'abord de faire les pansements et de préparer les médicaments et les repas, mais leur rôle évolua rapidement à celui d'infirmière afin de prodiguer des soins aux soldats blessés dans les hôpitaux de campagne établis à Saskatoon et à Moose Jaw, en Saskatchewan. Du côté des Métis, ce sont les femmes qui ont utilisé leurs connaissances traditionnelles en médecine pour soigner les malades et les blessés durant la Rébellion/Résistance de Batoche de 1885. Souvent, c'était aux membres de leur propre famille blessés durant la bataille qu'elles devaient fournir des soins médicaux.

Tâche

Vous avez à revoir les ressources historiques trouvées dans les pages suivantes. Chaque ressource donne un indice qui vous aidera à mieux comprendre la perspective des militaires relativement à l'histoire de Batoche.

Essayez d'imaginer quelle était la vie des membres des divers groupes militaires. Quelles difficultés ont-ils dû surmonter? Quelles étaient leurs craintes? Pensez-vous que l'action militaire était acceptée de tous? Pensez-vous que certains militaires comprenaient la cause des Métis? Pensez-vous que tout le monde était au courant des problèmes qui ont donné lieu à ce conflit? Pensez-vous que certains ont agi de façon inappropriée? Résumez votre perception de ce que pouvait être leur opinion ou leur point de vue sur l'histoire de Batoche.

Créez un projet de groupe pour démontrer la perspective qui ressort dans les ressources historiques et présentez le à la classe.





Extrait des mémoires de Gabriel Dumont

Lorsque les Métis furent à court de munitions, Middleton ordonna le cessez-le-feu. Le colonel Arthur Williams désobéit à ses ordres et mena la charge à la baïonnette dans les tranchées des Métis. Dumont décrit ainsi l'attaque de Batoche et la charge à la baïonnette contre les Métis qui étaient en train de se rendre :

L'ennemi commença alors le feu par plusieurs décharges de la mitrailleuse Gatling et il s'avança sur le sommet d'une colline qui domine Batoche. L'ennemi tire plusieurs salves avec la mitrailleuse Gatling, puis avance jusqu'au sommet de la petite colline dominant Batoche [...] Nous étions là environ 175 hommes à part l'escouade de trente hommes qui épiaient le Northcote. Le combat commença vers neuf heures du matin et se prolongea toute la journée sans que l'ennemi pût s'avancer. [...] Nous avons tenu les ennemis trois jours en échec et tous les soirs, ils rentraient dans leurs trous. Et pendant ces trois jours, ils ne nous ont pas tué un seul homme : ils n'ont touché que les mannequins que nous présentions et sur lesquels ils s'efforçaient de tirer. [...] Ce qui contribua considérablement à déconcerter nos soldats, c'est qu'on leur refusait tout secours religieux, à eux, à leurs femmes et à leurs enfants!!!

La quatrième journée, le 12 mai, vers 2 heures de l'après-midi, sur des renseignements exacts fournis par ceux qui nous trahissaient, que nous n'avions plus de munitions, les troupes s'avancèrent et nos gens sortirent de leurs tranchées; et c'est alors que furent tués : Joseph Ouellette, 93 ans; José Vandal, d'abord les deux bras cassés et achevé à la baïonnette, 75 ans; Donald Ross, d'abord blessé à mort et dardé à la baïonnette, bien vieux aussi; Isidore Boyer, vieillard aussi; Michel Trottier, André Batoche, Calixte Tourond, Elzéar Tourond, John Swain et Damase Carrière, qui eut d'abord la jambe cassée, et que les Anglais ont ensuite trainé la corde au cou à la queue d'un cheval. Il y eut aussi deux Sioux de tués.

Parks Canada Batoche Manuscript 24

Photo historique (Le militaire – avant leur départ pour Batoche)



Milice levée par Macdonald (Saskatchewan Archives Board, R-A458)



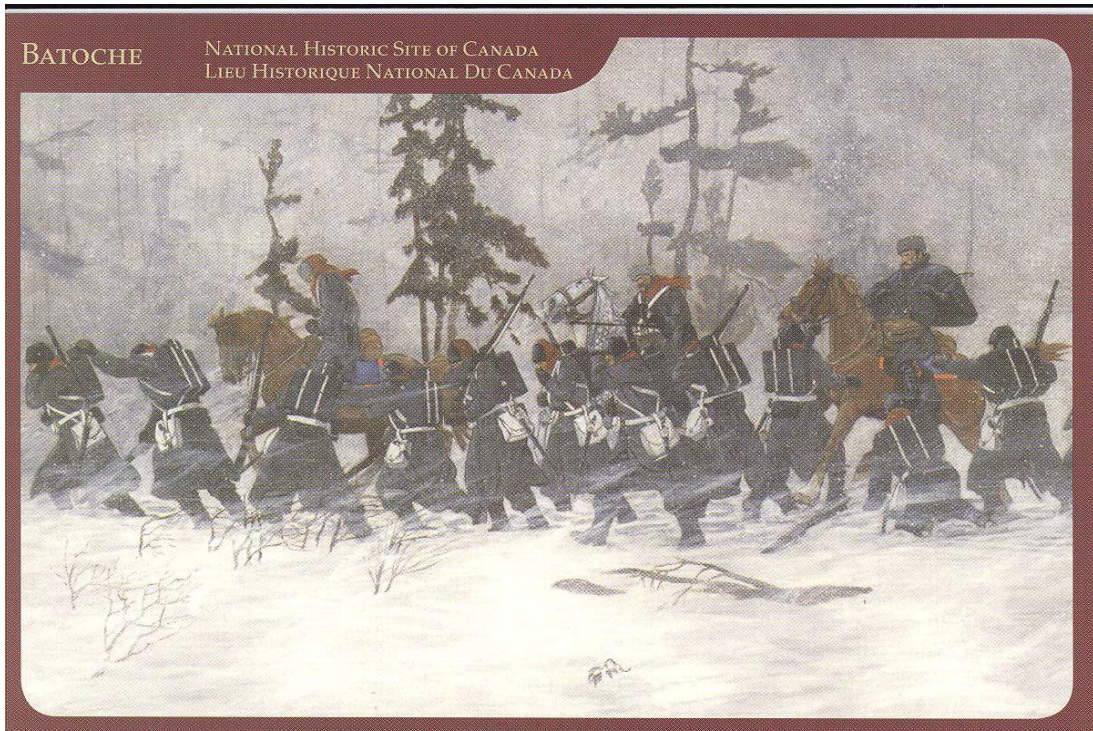
Extrait d'une lettre du militaire au gouvernement

La taxe ayant été prélevée avec précipitation, les hommes sont mal équipés. S'ajoutent à cette difficulté le mauvais temps, le transport difficile, les wagons où les troupes voyagent à découvert, exposées au froid et à la neige, les longues distances à parcourir à pied entre les sections terminées du chemin de fer, les difficultés de communication, la distance entre la ville, la base d'approvisionnement et les opérations sur le terrain [...]

Deux infirmières, un assistant et un auxiliaire sont arrivés aujourd'hui par la piste et ont été tout de suite mis à contribution sous la direction de l'infirmière Miller. Cette dernière s'est montrée infatigable dans ses efforts pour porter secours aux blessés. D'ailleurs, c'est sans doute grâce aux compétences, à la gentillesse et au dévouement constant de l'infirmière Miller que nos blessés ont été si bien traités à Saskatoon. Les infirmières Elking et Hamilton méritent, elles aussi, des éloges pour s'être acquittées sans relâche de leur devoir.

The Medical and Surgical History of the Canadian North-West Rebellion of 1885 (Montreal: John Lovell & Son, 1886), 1.

Dessin de la marche des soldats à travers les prairies en allant vers Batoche (carte postale)



« Batterie d'artillerie de l'armée canadienne », Armand Paquette (Parcs Canada)



Extrait d'un document écrit par un historien

Des grottes avaient été creusées sur une longueur de dix, quinze ou vingt pieds, une largeur de cinq ou six pieds et une profondeur de quatre ou cinq pieds. Elles avaient été soigneusement dissimulées avec des arbres, des broussailles et de la terre. Au cours de ces quatre journées de combats, les familles vécurent, mangèrent et dormirent comme elles purent. **Les rôles, les souffrances des femmes Métisses, 160.**

Extrait d'un document écrit par un historien

La plupart des combattants métis déposèrent les armes et se rendirent à Middleton dans l'espoir d'épargner à leurs familles d'autres souffrances. Moïse Ouellette vint annoncer à Gabriel Dumont que Louis Riel s'était rendu trois jours après la bataille. Dumont refusa de se rendre, disant qu'il lui restait quatre-vingt-dix cartouches pour descendre quatre-vingt-dix soldats. Madeleine Dumont, la femme de Gabriel, le convainquit de se sauver au Montana et lui promit de l'y rejoindre plus tard. Gabriel Dumont et Michel Dumas partirent pour les États-Unis avec seulement de maigres provisions pour survivre pendant le voyage.

Calvin Racette, Métis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol. 5 (Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985), 15.

Extrait de divers journaux personnels

On pouvait voir un fantassin avec un porcelet sous un bras et une robe de squaw sous l'autre [...] des éclaireurs revenaient avec des casseroles et des poêles attachées à leur selle ainsi que de la volaille et tout un bazar pendant un peu partout. Un type en particulier nous fit un numéro très amusant. Il avait une casserole sur la tête, des ustensiles de cuisine suspendus à sa selle, une dizaine ou une quinzaine de volailles attachées à sa cartouchière, plusieurs pantalons pendant à l'arrière de sa selle et un petit orgue sous le bras [...] Nous emportons tout ce que nous pouvions, et les maisons des rebelles furent dépouillées et ravagées [...]

Les rôles, les souffrances des femmes Métisses, 162.



Extrait de divers journaux personnels

Josephette Desjarlais

Le 12 mai 1885

Je me souviens des soldats qui descendaient la pente. Ils portaient des tuniques rouges. J'entendais les balles siffler autour de moi. J'ai mis mon bébé, Sarah, dans une bassine parce que je croyais ainsi la protéger. Mon mari est venu me dire : « Sauve-toi parce que nous allons nous faire tuer ». Alors, j'ai pris mon bébé et j'ai couru jusqu'au bord de la rivière. On aurait dit qu'il pleuvait sur l'eau, mais c'étaient les soldats qui nous arrosaient de balles.

J'ai vu des hommes de toutes sortes [...]

Source Unknown

Extrait de divers journaux personnels

Journal d'Alexander Ross pour l'année 1840

De retour à notre camp, probablement le plus grand camp du genre au monde, la première étape consistait à tenir une réunion du conseil pour nommer les chefs ou les officiers devant conduire l'expédition. Dix capitaines étaient nommés [...]

N. Anick, The Métis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01 (Winnipeg: Parks Canada, 1976), 107.





Extrait des mémoires publiées de Gabriel Dumont

Cinq ans plus tard, en 1888, alors qu'il était à Montréal, Dumont dicta son récit de la Rébellion/Résistance pour qu'il soit consigné. Voici un extrait de ce récit :

Comme, dans leur fuite, ils devaient traverser une clairière, je m'embusquai en disant à mes hommes : « Courage, je vais faire sauter les capots rouges dans leurs voitures à coups de cartouches! »; et alors je riais, non pas que j'eusse plaisir à tuer, mais je le faisais pour donner du courage à mes gens.

Comme je m'ambitionnais à culbuter les capots rouges, je ne pensais pas à m'effacer et une balle est venue me sillonner le crâne, sur lequel se voit encore une cicatrice profonde; j'ai tombé assis et mon cheval, blessé aussi, a passé sur moi pour se sauver. Nous étions alors à 60 verges de l'ennemi. Je voulus me relever, mais le choc avait été si violent que je ne le pus. Quand Joseph Delorme me vit retomber, il cria que j'étais tué. Je lui dis : « Courage, quand la tête n'est pas perdue, on ne meurt pas! » [...]

Pendant que nous nous battions, Riel était à cheval, exposé aux balles et n'ayant pour toute arme qu'un crucifix qu'il tenait à la main. [...]

L'ennemi commença alors à fuir et mon frère qui, après ma chute, avait pris le commandement, a crié à nos gens de les poursuivre et de les détruire. Riel a alors demandé, pour l'amour de Dieu, de ne plus en tuer, disant qu'il y avait déjà trop de sang répandu. [...]

Après la fuite de nos ennemis, mes compagnons m'ont attaché sur mon cheval et nous avons été au Lac-aux-Canards, où l'on a pansé ma plaie qui était profonde. [...]

R#24.2 Parks Canada Batoche Manuscript 24





Extrait des mémoires publiées de Gabriel Dumont

À la fin de l'après-midi, le 12 mai, Louis Riel et Gabriel Dumont se rencontrent dans les bois à la périphérie du village. Riel demande à Dumont : « Qu'allons-nous faire? Nous sommes vaincus » Dumont lui répond : « Il faut périr; vous deviez savoir qu'en prenant les armes, nous serions vaincus. Eh bien, il faut qu'ils nous détruisent! » Après la bataille, les femmes ont emmené les enfants au bord de la rivière. On entend des sanglots partout. Ils sont effrayés, affamés et fatigués. Ils ont tellement soif aussi qu'ils lèchent la rosée sur les feuilles. Depuis des jours, la nourriture se faisait rare. Maintenant, il n'y en a plus du tout. De nombreuses familles sacrifient leur chien pour le manger. La nuit, les Métis vaincus se cachent dans les bois ou dans des grottes au bord de la rivière. Gabriel Dumont va d'un groupe à l'autre pour essayer de reconforter les gens. « C'était pénible de voir ces pauvres êtres couchés dans le foin comme des animaux. En voyant les pieds nus des enfants, je leur ai fabriqué des espèces de souliers avec de la peau crue. Les femmes se montraient bien courageuses et riaient même de leur position. »

Maggie Siggins, *Riel: A Life of Revolution* (Toronto: Harper Collins, 1994), 407

Document écrit par un historien

Les soldats construisaient les épaulements avec tout ce qui leur tombait sous la main : « des traverses de clôture, des sacs d'avoine, des balles de foin [...] »

Les retranchements où se plaçaient les soldats étaient faits de mottes de terre et d'herbe que l'on empilait sur une hauteur de quatre à cinq pieds. À l'intérieur de cette fortification, à environ 15 ou 16 pieds de l'épaulement, se trouvait un deuxième périmètre, fait de charriots disposés de manière à ce que l'attelage d'un charriot se trouve vis-à-vis le charriot voisin. Les bagages et les provisions étaient laissés dans les charriots. Un autre épaulement était aménagé à l'intérieur du périmètre formé par les charriots pour protéger les tentes de l'hôpital. Dans le campement se trouvaient les hommes du 90^e (Winnipeg Rifles), du Royal 10^e et du Bataillon Midland de même que quatre canons tirant des obus de neuf livres, des chevaux, des poneys cayuses, des bêtes à cornes de tous les âges ainsi que l'orgue de barbarie du capitaine Howard [...]

Source Unknown





Transcription d'une conversation

En même temps, nous les entendîmes s'écrier « Ne craignez pas! Ne craignez pas! » Middleton s'approcha du presbytère. Je... chevauchai jusqu'à la maison, qui était pleine de gens; trois ou quatre prêtres catholiques, quelques religieuses et un certain nombre de femmes et d'enfants, ces derniers tous des sang-mêlé. Ils étaient naturellement...

Walter Hildebrandt, The Battle of Batoche: Small British Warfare and the Entrenched Métis (Hull: Canadian Parks Service–Environment Canada), 44.

Extrait d'un journal personnel – d'un soldat

Arrivés dans le village, nos hommes entrent dans toutes les maisons et tous les magasins. Dans un bâtiment, ils découvrent une trappe menant à la cave. Un lourd poteau de cinq ou six pouces de diamètre est coincé debout entre la trappe et une poutre du plafond. Autour du poteau, à la base, se trouve un amoncèlement de pierres. Cette trappe mène à la prison, un trou de 10 pieds sur 12, sans éclairage, ni ventilation, où sont enfermés depuis plus de 18 jours les arpenteurs, marchands et colons que les soldats de Riel ont capturés dans les prairies. Il y a 17 prisonniers en tout, qui ont été très peu nourris et qui sont en piteux état à notre arrivée, mais qui sont heureux d'être vivants. Nous les emmenons tout de suite à notre fort pour qu'ils mangent un bon repas. Ils nous font des accolades de joie. Certains éclatent en sanglots.

Walter F. Stewart, "Canadian Letters,"

<<http://Canadianletters.ca/letter.php?letterid=10242&warid=2&docid=2&collectionid=98>> (17 June 2008).





Statistiques officielles du gouvernement

Le Bataillon Midland - Chaque compagnie comprenait :

1 capitaine

2 lieutenants

1 sergent d'état-major

1 clairon

40 soldats

Le Bataillon Midland défile pour la première fois en tant qu'unité le 1^{er} avril. Beaucoup d'hommes n'ont aucune formation militaire et n'ont jamais été dans l'armée de leur vie. La Compagnie H et les Hastings Rifles conservent leurs uniformes verts de fusiliers, mais les sept autres compagnies portent la tunique rouge de l'infanterie de la Milice canadienne. Le 6 avril à 8 heures, le Bataillon Midland prend le train à Kingston pour le Nord-Ouest. Du 8 au 12 avril, ces hommes sans expérience parcourent à pied la partie du trajet où le Chemin de fer Canadien Pacifique n'est pas encore terminé, à partir de la tête des Grands Lacs. Ils marchent dans la neige par des températures qui descendent jusqu'à -32 °F. Ils arrivent à Winnipeg le 14 avril et, après un bref défilé dans la ville, reprennent le train et se rendent à Swift Current, la nouvelle base de ravitaillement de la Force expéditionnaire du Nord-Ouest. À leur descente du train, là-bas, ils s'installent sous la tente et entreprennent une période d'entraînement intensif.

Jack L. Summers, "Some brief Notes on the Midland (Provisional) Battalion 1885," (1981).

Extrait d'un journal personnel

[...] 5 456 officiers subalternes et soldats. L'équipement comprend 586 chevaux, 8 canons tirant des obus de 9 livres, 2 mitrailleuses Gatling, 6 000 fusils Snider-Enfield de calibre .50, 1 000 fusils à répétition Winchester, 70 000 balles pour les mitrailleuses, 1 500 050 cartouches pour les fusils, et 2 000 obus pour les canons. Il y a en outre de la nourriture pour les hommes, du fourrage pour les chevaux, des vêtements, deux hôpitaux de campagne et des médicaments. À eux seuls, les officiers de Middleton étaient plus nombreux que l'ensemble des forces métisses.

Peter Charlebois, The Life of Louis Riel (Toronto: New Canada, 1978), 155.





Extrait d'un article trouvé dans un journal local

Le récit suivant, tiré du journal d'un militaire, Walter F. Stewart, a été publié pour la première fois, avec la permission de son arrière-petit-fils, Bob Hamilton, dans le journal *Weyburn Review*, en avril 1966.

Le 12 mai

De nombreux incidents ponctuèrent l'assaut final du 12 mai 1885. À un certain moment, la petite Marcile Gratton, une Métisse française de 10 ans, traversa en courant nos lignes et fut atteinte mortellement par un tir alors qu'elle se trouvait sur le seuil de la porte de l'un des magasins. Elle voulait retrouver sa mère. Nos soldats s'attroupèrent autour de la fillette inanimée que sa mère, désespérée et à genoux devant la porte, berçait dans ses bras comme un bébé pour qu'elle se remette à parler. Elle n'arrivait pas à croire que son enfant était morte.

Tout à coup, un homme se détacha du groupe de prisonniers, qui étaient surveillés par leurs gardes un plus loin sur la rue. Nu-tête et en manches de chemise, l'homme bondit comme une panthère à travers la foule, en bousculant nos hommes pour se frayer un chemin, et parvint jusqu'à la mère et à la fillette morte. Il se tint un instant debout à côté d'elles, les regardant par terre avec ses longs cheveux noirs couvrant à moitié sa figure. Puis, il tomba à genoux et caressa tendrement les cheveux de sa petite fille. « Notre pauvre petite Marcile est morte. »

Il passa son autre bras autour des épaules de sa femme, et ses larmes se mirent à couler sur la main inerte de la fillette. Les soldats témoins de la scène furent profondément touchés par le drame. « Je leur laisserais bien Batoche plutôt que de toucher à un seul cheveu de cette pauvre petite fille », dit l'un d'entre eux. Le père se remit lentement debout et aida sa femme, une Indienne, à se relever. Il prit sa petite Marcile dans ses bras, et ils marchèrent lentement en direction du soleil qui se couchait et du ravin où, quelques heures auparavant, nous livrions bataille pour finir la campagne. « Ainsi va la vie, ainsi va la mort. »

Puis, l'un des officiers s'exclama : « Le général Middleton a ordonné à Riel, pas plus tard qu'hier, de regrouper les femmes et les enfants en un endroit, sous un drapeau blanc, où ils ne seraient pas menacés. » La réponse de Riel fut la suivante : « Si une seule femme ou un seul enfant est atteint par vos balles, nous fusillerons tous les Blancs que nous avons faits prisonniers. » (Nous avons d'ores et déjà délivré tous les prisonniers et les avons mis en sécurité dans notre camp.) Personne ne sut quoi faire, ni quoi dire.

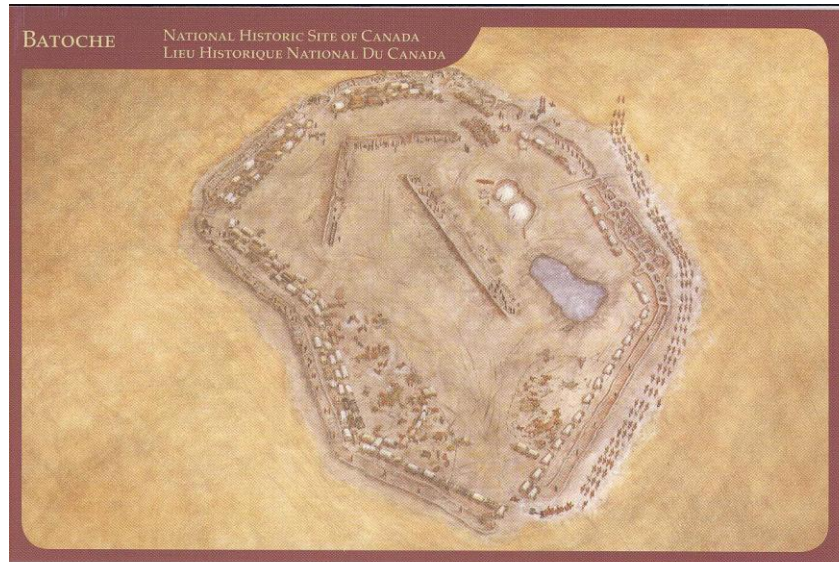
) Walter F. Stewart, "Canadian Letters,"

<<http://Canadianletters.ca/letter.php?letterid=10242&warid=2&docid=2&collectionid=98>> (17 June 2008).





Dessin du Zareba militaire à Batoche (camp fortifié)



«

Zareba », Armand Paquette (Parcs Canada)

Dessin de la Bataille de Batoche



La bataille de Batoche, artiste inconnu (Parc Canada)





GLOSSAIRE

Définition de termes associés aux débuts de l'Ouest du Canada et au lieu historique national de Batoche

Ce glossaire a pour but d'aider les enseignants et les étudiants en définissant plusieurs termes souvent employés dans le contexte de la colonisation de l'Ouest du Canada, en particulier en ce qui touche l'histoire des Métis, des Premières Nations et des premiers colons dans l'Ouest du Canada. Ces termes ont fait l'objet d'une recherche minutieuse et leurs définitions, pour ce qui est des références culturelles, sont jugées acceptables pour les communautés touchées.

à la façon du pays : expression employée pour décrire les mariages entre les commerçants de fourrure et les femmes des Premières Nations. Ces mariages se faisaient selon les coutumes des Premières Nations, sans cérémonie à l'église. [*à la façon du pays*]

abrégé : qui est raccourci ou résumé. [*abridged*]

acre : mesure employée pour déterminer la grandeur d'une terre. Un hectare est égal à 2,47 acres. [*acre*]

acte de concession de propriété : certificat attestant qu'une personne est propriétaire d'un lopin de terre. [*land patent*]

adaptation culturelle : changement dans la culture causé par l'environnement ou par des facteurs sociaux. [*cultural adaptation*]

adaptation : modification du comportement ou utilisation de caractéristiques physiques pour survivre ou pour réagir à un environnement nouveau ou modifié. [*adaptation*]

affrètement : livraison de fournitures ou de biens en échange d'un paiement [*freighting*]

agent des sauvages : fonctionnaire fédéral envoyé dans une réserve pour y surveiller les activités sociales et politiques. Les agents des sauvages essayaient souvent de convaincre les Premières Nations d'abandonner leur mode de vie traditionnel et de vivre à l'européenne. [*Indian agent*]

agent principal : dans la hiérarchie d'un poste de traite important, premier représentant de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il devait superviser les activités du poste sur les plans social, économique et politique. [*chief factor*]

Algonquien : famille de langues autochtones la plus grande au Canada. [*Algonquian*]

amélanche : petite baie riche en vitamine C et en fer, que l'on utilisait pour rehausser le goût des aliments ou que l'on faisait sécher pour la consommer plus tard comme source de nutriments. On s'en servait aussi comme colorant violet. [*saskatoon*]

Amérindien : voir « Indien ».

arpenteur : personne dont le travail est de fixer les limites des terrains à un endroit donné. [*land surveyor*]

ascendance : parents, grands-parents et ancêtres du père ou de la mère. [*ancestry*]





Autochtone : descendant des premiers habitants d'une région. Au Canada, ce mot désigne souvent un Indien, un Métis ou un Inuit. [*Aboriginal*]

baïonnette : lame ou couteau s'adaptant au canon d'un fusil pour les combats rapprochés. [*bayonet*]

ballot de fourrure : petit paquet de fourrure de poids standard, entre 90 et 100 lb. [*bales of fur*]

Bas-Canada : nom donné à un territoire correspondant aujourd'hui à la partie sud du Québec. On disait « Bas-Canada » parce que c'était vers le bas, en suivant le courant du fleuve Saint-Laurent et parce que les provinces du Canada sont de plus en plus hautes en altitude lorsqu'on va de l'est vers l'ouest. Le territoire où se trouve aujourd'hui l'Ontario s'appelait, à l'inverse, le Haut-Canada. [*Lower Canada*]

bassin : récipient ouvert sur le dessus, de forme ronde ou ovale, qui sert habituellement à contenir des liquides ou de la nourriture. [*basin*]

bataille de Batoche : bataille décisive de la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest de 1885, au cours de laquelle les forces du Canada ont battu les résistants métis. Elle a eu lieu du 9 au 12 mai 1885. [*Battle of Batoche*]

bataille de la Coulée des Tourond (Fish Creek) : première bataille de la Rébellion/Résistance de 1885. La bataille de la Coulée des Tourond (Fish Creek) a opposé les Métis et la Force expéditionnaire du Nord-Ouest le 24 avril 1885. Dans la tradition métisse, Fish Creek s'appelait la coulée des Tourond, du nom de la famille qui y habitait. [*Fish Creek, the Battle of*]

bataillon : unité militaire formée de plusieurs compagnies. [*battalion*]

bateau de York : grand bateau à fond plat qu'on utilisait pour transporter fourrures et autres marchandises et dont la capacité équivalait à celle de plusieurs canots. L'équipage d'un bateau de York pouvait compter jusqu'à dix-huit hommes. [*York boat*]

Batoche : colonie métisse le long de la rivière Saskatchewan Sud qui doit son nom à Xavier Letendre, dont le surnom était Batoche. M. Letendre a construit un traversier en 1872 à l'endroit où la piste Carlton traversait la rivière Saskatchewan Sud, et c'est ce qui a donné naissance à la colonie. [*Batoche*]

Battleford : municipalité située entre Lloydminster et Saskatoon, en Saskatchewan et fondée en 1876 pour accueillir le quartier général de la Police à cheval du Nord-Ouest, le Fort Battleford. [*Battleford; Fort Battleford*]

Beauval, Saskatchewan : localité métisse à 300 milles au nord ouest de Saskatoon, en Saskatchewan. [*Beauval*]

belette : animal bas sur patte, au corps mince et souple et à la fourrure brune en été et blanche en hiver. Contrairement à l'hermine, la belette n'a pas le bout de la queue noir. La belette s'attaque à des animaux beaucoup plus gros qu'elle, comme le lapin. [*weasel*]

bison : gros animal qui est doté de larges épaules, de cornes et d'un pelage long et qui, autrefois, vivait en liberté dans les plaines. Les Métis et les Premières Nations utilisaient toutes les parties de cet animal pour se nourrir, s'abriter et se vêtir. [*bison; buffalo*]





blaireau : animal trapu et bas sur pattes, avec de longues griffes à l'avant. Sa tête a des rayures blanches et noires et son pelage est grisâtre. [*badger*]

bœuf : animal domestique de la famille des bovins qui était employé pour tirer des charrettes et qui est connu pour son caractère têtu. [*ox*; au plur. *oxen*]

Bois-Brûlés : nom qui désignait au début les Métis, en raison de la couleur foncée de leur peau, qui rappelait le bois brûlé. [*Bois-Brûlés*]

bourbier : lieu boueux, comme un marais ou un marécage. Le sol y est souvent fait de matière lourde et spongieuse. [*mire*]

bourgeois : nom donné historiquement aux gens appartenant à la classe moyenne aisée. Les Métis donnaient ce nom aux marchands qui faisaient la traite des fourrures. [*bourgeois*]

bousillage : mélange de boue, de fumier, de glaise et de paille servant à boucher les espaces entre les billes d'un bâtiment en bois rond, de manière à l'isoler contre le froid, le vent et la pluie. [*chinking*]

broderie : ouvrage d'artisanat fait de fil de soie ou de coton qu'on applique avec une aiguille sur un vêtement ou un tissu ménager, pour former un motif. [*embroidery*]

bronchite : inflammation des bronches causant une forte toux ou rendant la respiration difficile. [*bronchitis*]

camp d'hivernement : lieu habité temporairement par les Métis pour la chasse pendant l'hiver. On appelait les Métis qui se trouvaient dans ces camps des hivernants. [*wintering camp*]

canneberge : baie rouge acidulée qui était employée comme pour colorer les aliments et en rehausser la saveur et la valeur nutritive. Elle pousse sur une plante basse qui ressemble à une vigne, tandis qu'une autre baie de la même famille, le pembina, pousse sur de grands arbustes. [*cranberry*]

canton : unité de division des terres dans la méthode de quadrillage pour l'arpentage des terres fédérales, qui reposait sur la méthode employée pour les terres publiques aux États-Unis. Le territoire était divisé premièrement en sections de 36 milles carrés, appelés « cantons ». Deuxièmement, les cantons étaient divisés en 36 carrés d'un mille de côté. Troisièmement, les carrés étaient divisés en quatre quarts de section de 160 acres. Dans chaque canton, des terres étaient réservées pour les écoles, les lots de colonisation et les concessions accordées à la Compagnie de la Baie d'Hudson ou le Chemin de fer Canadien Pacifique. [*township*]

capote : grand manteau à capuchon fabriqué à partir d'une couverture (habituellement une couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson). [*capote*]

Carlton : voir « Fort Carlton ». [*Carlton*]

cartouchière : ceinture à petits compartiments cylindriques destinés à recevoir des cartouches pour un fusil. [*cartridge belt*]

cayuse : race de poney utilisée par les Indiens. [*cayuse*]





cerise à grappes : cerise sauvage au goût amer que l'on faisait souvent sécher et qui était utilisée pour ajouter de la saveur aux aliments et les rendre plus nutritifs. [*chokecherry*]

certificat de propriété/scrip : certificat, délivré par le gouvernement à un Métis, qui pouvait être échangé pour une concession de terre ou de l'argent. [*scrip; scrip certificate*]

chaîne d'arpenteur : ancienne unité de mesure pour l'arpentage équivalent à 22 verges (20,11680 mètres). [*chain*]

chaire : plateforme où le prêtre peut prendre la parole pendant un service religieux. [*pulpit*]

chaland : petit bateau à fond plat. [*scow*]

champ de bataille : endroit où a eu lieu une bataille. [*battlefield*]

charrette à bœufs : voir « charrette de la rivière Rouge ». [*ox cart*]

charrette de la rivière Rouge : charrette à deux roues conçue et utilisée par les Métis pour transporter des marchandises. La charrette de la rivière Rouge était faite entièrement de bois (sans métal) et s'appelait aussi la charrette à bœufs. [*Red River cart*]

chaudron : grand récipient qui sert à faire bouillir de l'eau et qui est habituellement fait de fonte. [*cauldron*]

chemin de fer Canadien Pacifique : premier chemin de fer transcontinental canadien, construit entre 1881 et 1885, pour relier l'Est du Canada à la Colombie-Britannique. [*Canadian Pacific Railway; CPR*]

christianisme : ensemble des religions fondées sur la vie et l'enseignement de Jésus-Christ. [*Christianity*]

colonie de la rivière Rouge : endroit se trouvant aujourd'hui sur le territoire de la ville de Winnipeg, qui était riche en ressources naturelles et en animaux. C'était un relais important de la traite des fourrures, et nombre de personnes considèrent qu'il s'agit de l'un des foyers de la nation métisse. Fondée en 1812 au confluent de la rivière Rouge et de la rivière Assiniboine, la colonie de la rivière Rouge était à l'origine un poste avancé de la Compagnie de la Baie d'Hudson et fut le premier lieu de colonisation non autochtone au Manitoba. [*Red River settlement*]

colonisateur : état qui essaie de créer une colonie en s'emparant du pouvoir économique et politique dans un autre pays aux dépens des habitants qui s'y trouvent déjà. [*colonizer*]

commerce : achat et vente de produits ou de services. La traite des fourrures était une sorte de commerce. Le commerce peut prendre la forme du troc, où l'on échange un produit ou un service contre un autre. [*trade*]

communautaire : qui est partagé par les gens d'une communauté. [*communal*]

Compagnie de la baie d'Hudson : compagnie européenne fondée en 1670 pour échanger des marchandises contre des fourrures d'Amérique du Nord. C'est la plus ancienne entreprise du Canada. [*Hudson's Bay Company*]





Compagnie du Nord-Ouest : entreprise écossaise et canadienne de traite des fourrures dont le siège social se trouvait à Montréal. La Compagnie du Nord-Ouest empruntait les mêmes itinéraires que les Français pour la traite des fourrures et était la rivale de la Compagnie de la Baie d'Hudson jusqu'à la fusion des deux entreprises en 1821. [*North West Company*]

confédération : union de plusieurs provinces ayant un but commun. [*confederation*]

consacré : qui a été rendu sacré par une autorité religieuse. [*consecrated*]

cordonnier : personne qui fabrique ou répare des chaussures. [*cobbler*]

Coulée des Tourond : endroit de la première bataille de la Rébellion/Résistance du Nord-Ouest de 1885, qui se déroula le 24 avril 1885, entre les Métis et la Force expéditionnaire du Nord-Ouest. La coulée des Tourond se nomme aussi Fish Creek. [*Tourond's Coulée*]

Coureur de bois : Français ou Canadien-français qui faisait du commerce avec les Premières Nations à l'intérieur du Canada, sans la permission de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou de la Compagnie du Nord-Ouest. [*coureur de bois*]

Couronne britannique : symbole du pouvoir britannique, dans lequel la reine ou le roi est le détenteur du pouvoir exécutif exercé en son nom par le gouvernement. [*British Crown*]

Cri des bois : membre de l'un des groupes autochtones de la famille Crie. Les Cris des bois habitent principalement dans la zone forestière de la Saskatchewan et du Manitoba. [*Woods Cree*]

Cri des plaines : membre de l'un des groupes autochtones faisant partie de la famille Crie. Les Cris des plaines habitent principalement dans les prairies du Sud et du Centre de la Saskatchewan et de l'Alberta. [*Plains Cree*]

Cri des saules : membre d'une tribu crie de la région de Batoche, habituellement la Première Nation One Arrow ou la Première Nation Beardy/Okemasis. [*Willow Cree*]

Cri : langue de la nation crie, qui forme un groupe linguistique et culturel distinct parmi les Premières Nations. Le cri comprend cinq dialectes et fait partie de la famille algonquienne. Les Cris peuplaient à l'époque une grande partie de la région centrale et de la forêt boréale, sur le territoire que l'on appelle aujourd'hui la Saskatchewan. Mais ce sont surtout les Cris des réserves One-Arrow et Beardy, près de Batoche, qui ont pris part à la bataille de Batoche. [*Cree*]

croup : inflammation du larynx et de la trachée qui atteint les jeunes enfants et qui cause une toux rauque ainsi que de la difficulté à respirer. [*croup*]

culture : idées, traditions, croyances, structures sociales et manifestations artistiques qui définissent une société et la distinguent des autres. [*culture*]

Dakota : tribu sioux originaire du Montana, du Dakota du Nord, du Dakota du Sud et du Minnesota. Les Dakotas parlent une langue de la famille des langues siouanes et forment l'un des groupes les plus importants de chasseurs de bison des plaines de l'Ouest. [*Dakota Sioux*]





décoration de piquants de porc-épic : broderie faite avec des piquants de porc-épic teints ou de couleur naturelle. [*quillwork*]

dialecte : forme régionale d'une langue ayant souvent une grammaire, une prononciation ou un vocabulaire qui lui sont propres. [*dialect*]

dizaine : unité de la structure de type militaire des Métis pendant la chasse au bison. Chaque dizaine comptait dix chasseurs et était dirigée par un capitaine. Certains Métis ne faisaient pas partie de ces unités de chasseurs et agissaient comme éclaireurs ou étaient affectés aux soins des chevaux. [*dizaine*]

Duck Lake, Saskatchewan : village situé de l'autre côté de la rivière et au nord, par rapport à Batoche, en Saskatchewan. [*Duck Lake*]

Duck Lake, bataille de : bataille entre les Métis et la Police à cheval du Nord-Ouest renforcée de volontaires de Prince Albert, le 26 mars 1885. Cette bataille prit l'allure d'une escarmouche puisqu'elle dura moins d'une heure. [*Duck Lake, Battle of*]

éclaireur : personne envoyée dans une région pour obtenir de l'information. Par exemple, avant de s'engager dans une bataille, une armée envoie des éclaireurs compter les troupes ennemies et inspecter le terrain. [*scout/scouting*]

émigrant : personne qui quitte son pays ou sa région pour aller s'établir ailleurs. [*emigrant*]

épaulement : rempart qui arrive habituellement à la hauteur de la poitrine et qui est construit rapidement pour se protéger du feu de l'ennemi. [*breastwork*]

Euro-Canadien : un Canadien d'origine européenne [Euro-Canadian]

extermination : tuer ou détruire complètement. [*extermination*]

extinction : concept juridique employé par le gouvernement du Canada relativement aux droits fonciers des Autochtones. Autrefois, la loi permettait au Canada de proclamer l'extinction des droits fonciers des Autochtones ou du titre indien, c'est-à-dire de faire disparaître ces droits ou ce titre, de manière à pouvoir s'installer sur leurs terres. L'extinction se faisait habituellement au moyen d'un traité ou des *scrips* (voir certificats de propriété). (*extinguishment*)

extinction : disparition complète d'une espèce vivante. [*extinction*]

fantassin : soldat formé et équipé pour combattre à pied. Les fantassins forment l'infanterie. [*infantry*]

faune : ensemble des animaux d'une région. [*fauna*]

femme du pays : femme autochtone qui mariait un commerçant de fourrures européen. [*country wife*]

fétuque : herbe courte qui pousse principalement dans les prairies à l'état sauvage, telles qu'elles étaient avant la colonisation. [*fescue prairie grass*]

flageller : fouetter de façon répétée avec un fouet ou un bâton. [*flog*]





fléau : instrument agricole employé pour battre les céréales, de manière à séparer le grain de l'enveloppe. [*flail*]

flore : ensemble des plantes d'une région. [*flora*]

Force expéditionnaire du Nord-Ouest : première armée officielle du Canada. On a confié à la Force expéditionnaire du Nord-Ouest la tâche de réprimer le soulèvement dans l'Ouest du Canada. Elle était composée de miliciens, de militaires de carrière et de volontaires canadiens. Au total, 5 000 hommes avaient été mobilisés et 800 d'entre eux furent envoyés dans la région de Batoche. [*North West Field Force; N.W.F.F.*]

forêt boréale : forêt des zones nordiques tempérées composée habituellement de pins, d'épinettes ou de sapins. [*boreal forest*]

Fort Carlton : poste de traite établi par la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur la rivière Saskatchewan Nord. Figurant parmi les premiers postes de traite de la région, Fort Carlton, que l'on a désigné aussi traditionnellement sous le nom de « Carlton House », se trouvait à l'endroit où la piste Carlton traversait la rivière Saskatchewan Nord, à 37 km au nord de Batoche. [*Fort Carlton*]

foufrage : nourriture du bétail composée habituellement de foin et de paille coupés en morceaux. [*fodder*]

foyer national : région sur laquelle un groupe ethnique pense posséder les droits exclusifs. [*homeland*]

garde territoriale : groupe d'hommes organisé à la hâte, auquel on remettait des armes et qu'on soumettait à un entraînement militaire de base, dans le but de protéger la population locale au besoin. [*Home Guard*]

gens libres : commerçants et intermédiaires indépendants dans le commerce de la fourrure. [*freemen*]

gigue : danse métisse entraînant. [*jig*]

gouvernement provisoire : gouvernement formé en attendant un gouvernement normal. [*provisional government*]

grief : raison de se plaindre. [*grievance*]

grippe : maladie infectieuse d'origine virale, très contagieuse et caractérisée par des courbatures, de la fièvre, une faiblesse généralisée et des frissons. Les épidémies de grippe (où la propagation du virus se fait rapidement et sur une grande étendue) ont souvent tué beaucoup de gens, comme ce fut le cas de la grippe espagnole, après la Première Guerre mondiale. [*influenza*]

habitant : personne qui vit en permanence dans un lieu. [*inhabitant*]

Half-breed : terme employé autrefois pour désigner un Métis (descendant d'Autochtones et de non-Autochtones). Habituellement, un *Half-breed* était un Métis d'origine anglaise ou écossaise. [*Half-breed*]





Haut-Canada : province en amont du Bas-Canada, sur le Saint-Laurent, créée lors de la division de la province de Québec en deux colonies, en 1791. Le territoire du Haut-Canada correspondait à une partie de l'Ontario d'aujourd'hui. Voir aussi « Bas-Canada ». [*Upper Canada*]

haute trahison : violation, par un sujet, de son serment d'allégeance au souverain (roi ou reine) ou à l'État. Est coupable de haute trahison, par exemple, toute personne qui essaie de renverser le gouvernement ou qui prend les armes contre son propre pays. Dans le droit britannique, à l'époque, la haute trahison était souvent punie par la peine de mort. [*high treason*]

hermine : fourrure de l'hermine, petit mammifère ressemblant à la belette et ayant un pelage fauve l'été et blanc l'hiver, sauf le bout de la queue, qui demeure toujours noir. [*fur-ermine*]

hivernement : période de l'année où les Métis s'installaient dans leurs campements d'hiver pour la chasse. [*hivernement*]

homesteader : pionnier qui s'est vu accorder le droit d'occuper une terre. [*homesteader*]

hôpital de campagne : hôpital militaire temporaire où l'on traite les soldats, près d'un champ de bataille. [*field hospital*]

immigrant : personne qui quitte un pays pour s'établir en permanence dans un autre pays. [*immigrant*]

immigration : déplacement d'une personne ou d'un peuple dans un nouveau pays, afin de s'y installer, souvent à cause de perturbations économiques, politiques ou religieuses dans son pays d'origine. [*immigration*]

Indien : descendant des premiers habitants de l'Amérique du Nord. Les Indiens ont été nommés ainsi par les explorateurs européens, comme Christophe Colomb, qui croyaient être arrivés en Inde plutôt qu'en Amérique du Nord. Même si on s'est vite rendu compte de l'erreur, le mot « Indien » est encore employé aujourd'hui. On dit aussi « Amérindien » en français, ce qui correspond mieux à la réalité. [*Indian*]

institution : organisme ou structure établi de manière durable dans une société. [*institution*]

jument : femelle du cheval. [*mare*]

Kokum : mot utilisé signifiant « grand-mère » en michif et en cri. [*kokum*]

labourer : retourner la terre pour la préparer à recevoir les semences. [*cultivate*]

libre-échange : commerce effectué sans restriction, règle, ni sanction imposée par le gouvernement. [*free trade*]

linguistique : science qui étudie les langues. [*linguistics*]

Loi des terres fédérales : loi promulguée par le gouvernement fédéral en 1872 pour stimuler la colonisation de l'Ouest canadien. [*Dominion Lands Act*]





Loi sur le Manitoba : loi par laquelle la province du Manitoba a été créée en 1870 et par laquelle on garantissait au peuple métis du Manitoba 1,4 million d'acres de terre ainsi que des droits linguistiques. [*Manitoba Act*]

lot de colonisation : terre accordée à un pionnier. [*homestead*]

lot riverain : terre agricole délimitée à la façon des Métis, c'est-à-dire selon le système seigneurial canadien-français, en bande longue et étroite s'étirant à partir du fleuve Saint-Laurent. Les Métis établissaient leurs lots riverains dans les vallées fertiles, le long des cours d'eau, à proximité des pistes utilisées pour le transport terrestre. Les lots étaient d'une largeur d'environ 400 mètres et d'une longueur de 3,2 kilomètres (10 chaînes de largeur sur 2 milles de longueur). Les Métis cultivaient une petite partie de leur terre et vivaient principalement du transport des marchandises, du commerce et de l'élevage. [*river lot*]

louis : pièce de monnaie utilisée à l'époque de la Nouvelle-France. [*louis*]

méthode de quadrillage pour l'arpentage des terres fédérales : méthode de quadrillage reposant sur la méthode employée pour les terres publiques aux États-Unis, où le territoire est divisé premièrement en sections de 36 milles carrés. Deuxièmement, les sections sont divisées en carrés d'un mille de côté. Troisièmement, les carrés sont divisés en quatre quarts de section. [*Dominion Land Survey*]

Métis : personne dont le père et la mère ne sont pas de la même race. Dans le contexte canadien, un Métis est un membre d'un peuple d'origine amérindienne et européenne. En français, on prononce le « s » final, mais pas en anglais. [*Métis*]

Michif : langue des Métis, qui est un mélange de verbes cris ou saulteux et de noms français. Le michif a sa propre grammaire, sa syntaxe et son vocabulaire. [*Michif*]

milice : groupe composé de civils qu'on appelle des miliciens et qui reçoivent une formation militaire et qui peuvent être mobilisés au besoin pour défendre le Canada. [*militia*]

mille : unité impériale de mesure de la distance équivalant à 1,6 kilomètre. [*mile*]

mitchif : voir « michif ». [*Mitchif*]

mitrailleuse Gatling : mitrailleuse inventée par le D^r Gatling en 1867 et munie habituellement de huit ou dix canons tirant chacun une balle à chaque tour. Le capitaine Howard utilisa, à Batoche, une mitrailleuse Gatling qui tirait jusqu'à 1000 balles par minute. [*Gatling gun*]

mocassin : chaussure de cuir souple cousue à la main par les Métis ou les Autochtones. [*moccasin*]

monopolisation : action de s'emparer complètement d'un marché pour être la seule entreprise à y vendre un produit ou à exploiter une ressource. [*monopolization*]

natif : enfant né au Canada d'un commerçant de fourrure européen. Habituellement, le natif avait un père européen et une mère amérindienne. [*country-born*]





négociant indépendant : négociant qui n'est affilié à aucune entreprise. Dans le cas des Métis, le négociant indépendant était libre de faire du commerce avec la Compagnie du Nord-Ouest ou avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. [*independent trader*]

négociant libre : voir « gens libres ». [*free trader*]

négociant orcadien : personne originaire des Orcades, un archipel d'Écosse, qui faisait du commerce pour les compagnies de traite des fourrures. [*Orkney tradesman*]

négociant : personne embauchée pour faire la traite des fourrures, souvent chargée d'échanger des produits contre des fourrures dans un fort ou à l'extérieur, notamment dans les prairies. [*tradesman*; au plur. *tradesmen*]

nomade : qui se déplace d'un lieu à un autre, sans se bâtir une habitation permanente. [*nomadic*]

Ojibway : membre d'un peuple faisant partie des Premières Nations et appartenant à la famille algonquine. [*Ojibwa*]

ordre des oblats : ordre religieux chrétien, comme les oblats de Marie-Immaculée. Le nom « oblat » peut aussi désigner une personne qui s'est jointe à une communauté religieuse sans prononcer les vœux et sans abandonner le costume laïque. [*Order of the Oblates*]

parent : personne qui a un lien de parenté avec quelqu'un. [*kin*]

parenté : relation de consanguinité ou d'alliance, par le mariage ou l'adoption, entre deux ou plusieurs personnes. [*kinship*]

péage du traversier : droit que le passager doit payer pour prendre le traversier. [*ferry toll*]

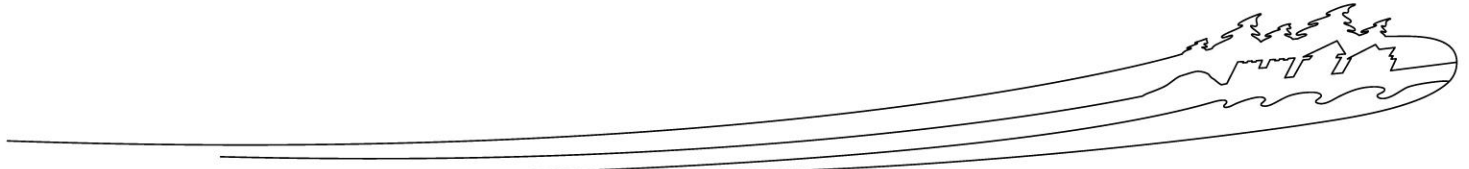
peau de castor de première qualité : peau de castor à fourrure épaisse qui servait d'unité à partir de laquelle le prix des autres marchandises était calculé, dans le système de la traite des fourrures du Canada. On disait que tel ou tel objet valait tant de peaux de castor, et il était sous-entendu qu'il s'agissait de peaux de castors de première qualité. [*made beaver*]

pelleterie : peau d'un animal que l'on prépare pour en faire une fourrure. [*pel*]

pemmican : mélange de viande de bison, de graisse et de baies constituant un aliment important dans le contexte économique de la traite des fourrures. [*pemmican*]

Petite-ville : l'un des plus importants camps de chasse hivernale des Métis, situé au sud de Batoche, le long de la rivière Saskatchewan Sud, en Saskatchewan. On trouve aujourd'hui à Petite ville un site archéologique où les fouilles ont permis de retrouver des vestiges datant des années 1870 ou même avant cela. [*Petite ville*]

pétition : demande écrite signée par plusieurs personnes et adressée au gouvernement pour changer ou obtenir quelque chose. [*petition*]





ped : unité de mesure de la longueur dans le système impérial. Un pied est égal à 30,48 centimètres. [*foot*]

ignon : partie supérieure triangulaire du mur d'un bâtiment, qui supporte les versants d'un toit. [*gable*]

piste Carleton : voir « piste Carlton ». [*Carleton Trail*]

piste Carlton : piste qui permettait d'aller, par voie de terre, de Fort Garry (Winnipeg) jusqu'à Fort Edmonton et dans le Nord de l'Alberta, en passant par le Sud et le Centre de la Saskatchewan. Elle portait l'empreinte des grosses roues de bois des charrettes de la rivière Rouge utilisées par les Métis, qui creusaient de profondes ornières dans le sol. [*Carlton Trail*]

prairie du Cheval Blanc : important territoire de chasse au bison des Métis et des Premières Nations, qui correspond à une partie de ce qui est aujourd'hui le Sud du Manitoba. [*Whitehorse Plain*]

pneumonie : maladie des poumons qui cause la toux et rend la respiration difficile. [*pneumonia*]

Police à cheval du Nord-Ouest : service de police fédéral fondé en 1873, qui a changé de nom par la suite pour devenir la Gendarmerie royale du Canada (GRC) en 1920. [*North West Mounted Police; N.W.M.P.*]

poste de traite : magasin ou endroit où l'on faisait la traite des fourrures. On y troquait généralement des fourrures contre d'autres produits. [*trading post*]

pouce : unité de mesure impériale équivalant à deux centimètres et demi. [*inch*]

préeuropéen : relatif à la période de l'histoire du Canada avant l'arrivée des Européens. [*pre-contact*]

Premières Nations : premiers habitants d'un pays. Les premiers explorateurs européens, notamment Christophe Colomb, ont donné le nom d'Indiens aux premiers habitants de l'Amérique du Nord parce qu'ils croyaient être arrivés en Inde. Bien qu'on se soit rendu compte de l'erreur par la suite, on désigne encore parfois les Premières Nations comme des Indiens aujourd'hui, mais on dit surtout « Amérindiens ». [*First Nations*]

Presbytère : habitation du curé. [*presbytery; rectory*]

principe des cantons : principe suivant lequel des terres étaient réservées par le gouvernement fédéral pour la colonisation future. Voir aussi « cantons ». [*township principle*]

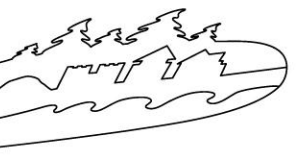
principe des lots riverains : voir « lots riverains ». [*river frontage principle*]

quadrille : danse à cinq figures effectuée par quatre couples de danseurs. [*quadrille*]

rassemblement du troupeau : rassembler des chevaux ou du bétail en un seul endroit. [*wrangling*]

rat musqué : rongeur à fourrure brun foncé, avec une longue queue étroite, qui vit principalement dans l'eau. [*muskrat*]

ravin : vallée aux versants abrupts, au fond de laquelle peut couler un petit cours d'eau. [*ravine*]





reel : danse folklorique rapide et gaie. [*reel*]

régiment : unité militaire composée de plusieurs bataillons. [*regiment*]

rente : somme d'argent versée régulièrement à une personne, par exemple chaque année. [*annuity*]

réserve routière : terres réservées par le gouvernement pour la construction des routes. De nombreux Métis dépossédés de leurs terres traditionnelles s'établirent sur les réserves routières. C'est pourquoi on les appela les « gens des réserves routières ». [*road allowance*]

réserve : terre réservée aux peuples des Premières Nations du Canada. [*reserve*]

Résistance de la rivière Rouge : premier grand front de résistance des Métis, sous la direction de Louis Riel, qui fut à l'origine de la création de la province du Manitoba, en 1870. La résistance de la rivière Rouge commença en octobre 1869, avec la création d'un gouvernement provisoire, et s'est terminée le 12 mai 1870, lorsque le Parlement a adopté la *Loi sur le Manitoba*. [*Red River Resistance*]

résolution : décision officielle prise par une assemblée. [*resolution*]

retranchement : trou creusé dans le sol pour se défendre et remblai placé devant en guise de muret qui augmente la protection. [*entrenchment*]

revendication territoriale : contestation judiciaire de la part des Autochtones pour que l'État canadien leur rende les terres qu'il leur a prises. [*land claim*]

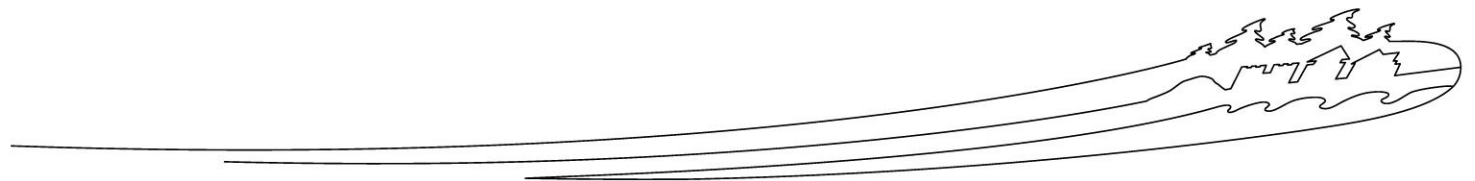
sacoche : petit sac que l'on tient sur l'épaule avec une courroie et qui est fait souvent d'étoffe et parfois de cuir. [*satchel*]

Saint-Laurent, Saskatchewan : première colonie métisse de la région, établie de l'autre côté de la rivière, par rapport à Batoche, en Saskatchewan. Les Métis furent encouragés à s'établir à Saint-Laurent pour que Fort Carlton dispose d'un bon nombre de transporteurs et pour qu'il soit plus facile d'implanter une église. [*St. Laurent, Saskatchewan*]

Saint-Louis, Saskatchewan : colonie à l'ouest de Batoche, en Saskatchewan, le long de la rivière Saskatchewan Sud, où bon nombre de Métis vinrent s'établir, comme à Saint-Laurent. [*St. Louis, Saskatchewan*]

Sang-mêlé : mot ancien désignant un Métis, c'est-à-dire une personne dont le père et la mère ne sont pas de même race. [*Mixed-blood*]

Saulteux : membre d'un peuple dont la langue appartenait à la famille Algonquine-Ojibway et qui vivait dans le Sud de la Saskatchewan. Les Saulteux qui ont participé à la bataille de Batoche étaient unis, par le mariage, à des familles métisses s'étant établies dans la région de Batoche, sur le territoire qui est aujourd'hui celui de la Saskatchewan. [*Saulteaux*]





seigneurial : relatif à un ancien système français de division des terres qui était employé le long du fleuve Saint-Laurent, en Nouvelle-France. Un paysan recevait une terre en échange de leur travail, d'une somme d'argent ou de leur participation à la protection de la colonie. Chaque lot était long et étroit et bordait le fleuve à l'une de ses extrémités, ce qui permettait à tous d'avoir accès à l'eau. [*seignorial*]

shaganappi : peau de bison que l'on préparait au moyen d'un mélange de cervelle et de cendres, ce qui la rendait très rigide et durable pour qu'on puisse en faire de bons harnais pour les animaux. [*shaganappi*]

shilling : pièce de monnaie britannique. [*shilling*]

Siouan : relatif à une famille de langues amérindiennes du Centre et du Sud-Est de l'Amérique du Nord. [*Siouan*]

Sioux : membre d'un peuple amérindien des grandes plaines des États-Unis. Voir aussi [*Dakota Sioux*]

Snider - Enfield : modèle de fusil se chargeant par la culasse avec des cartouches de calibre .577, contrairement au modèle Enfield, dont il était issu, qui se chargeait par la bouche. À Batoche, c'était le fusil le plus employé avec le Martini-Henry. [*Snider-Enfield*]

source primaire : journal intime, périodique ou document d'une administration publique employé par les historiens pour examiner le passé. [*primary source document*]

soutane : longue robe descendant jusqu'aux chevilles portée par les prêtres. [*cassock*]

spéculateur foncier : personne qui achète des terrains dans l'espoir de les revendre à profit plus tard. [*land speculator*]

spéculateur : personne qui achète dans l'espoir de revendre à profit plus tard. La spéculation comporte habituellement un certain risque. [*speculator*]

squaw : terme grossier désignant en argot une femme des Premières Nations. [*squaw*]

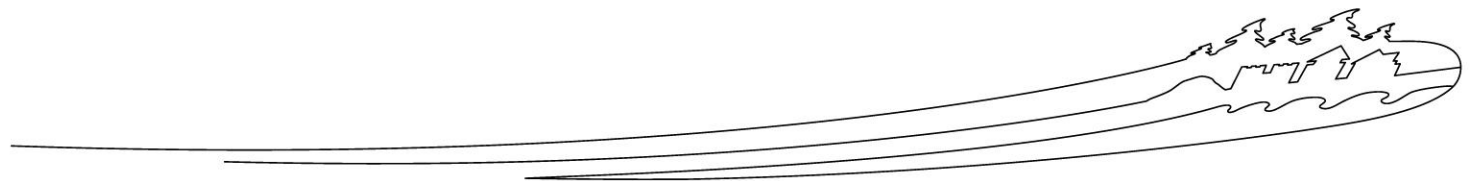
système de laissez-passer : système qui obligeait les Amérindiens à obtenir un laissez-passer de la part de l'agent des sauvages lorsqu'ils voulaient sortir de leur réserve. [*pass system*]

système de points : système employé dans la traite des fourrures pour déterminer le prix ou la qualité des couvertures selon leur poids et leur taille. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait recours à ce système pour donner aux couvertures de laine un classement entre un et six points, chaque point équivalant à une peau de castor. [*point system*]

taxe : somme prélevée par l'État lors de l'achat de certains produits ou services. [*levy*]

tendon : partie fibreuse et amincie du muscle, qui le rattache à l'os. [*sinew*]

Terre de Rupert : territoire revendiqué par la Compagnie de la Baie d'Hudson et par la Couronne anglaise. La Terre de Rupert couvre le bassin de drainage de la baie d'Hudson. [*Rupert's Land*]





titre foncier : acte établissant qu'une personne est légalement propriétaire d'une terre. Dans le cas des Autochtones, les titres fonciers furent accordés au moyen de traité et dans le cas des Métis au moyen de *scrip* (voir certificat de propriété/*scrip*). [*land title*]

tradition orale : récits et histoires transmis oralement de génération en génération, sans jamais être écrits. [*oral history*]

trahison : crime moins grave que la haute trahison (voir la définition), qui pouvait être puni par l'emprisonnement à perpétuité, mais pas par la peine de mort. [*treason felony*]

traite des fourrures : commerce des fourrures d'animaux. Les fourrures venant du Canada étaient échangées contre des marchandises en provenance d'Europe. [*fur trade*]

traité : convention écrite ayant force de loi, généralement entre deux États. Les Premières Nations ont signé des traités avec le gouvernement fédéral du Canada pour lui céder leurs terres. [*treaty*; au plur. *treaties*]

tranchée-abri : trou creusé dans la sol pour s'abriter ou se défendre. [*dugout*]

transporteur Métis : Métis de sexe masculin qui transportait des marchandises pour le compte d'un employeur. [*Métis freighter*]

transporteur : personne qui transporte des marchandises pour un poste de traite. [*freighter*]

traversier : bateau permettant aux gens, aux véhicules ou aux animaux de traverser un cours d'eau, un lac ou un bras de mer. [*ferry*]

tremblaie : forêt contenant des arbres du genre *Populus*, comme le peuplier. Ces arbres se caractérisent par la façon dont ils tressaillent ou tremblent sous l'action du vent. [*aspen forest*]

tuberculose : maladie infectieuse causée par le bacille de Koch, qui cause la présence de tubercules dans les poumons. La tuberculose est une maladie mortelle si elle n'est pas traitée. [*tuberculosis*]

vaisselle : ensemble des récipients, comme des assiettes et des bols, qui servent à manger et à présenter la nourriture. [*crockery*]

vêpres : cérémonie religieuse qui se faisait autrefois le soir. [*vespers*]

verge : unité impériale de mesure de longueur équivalent à 0,9144 mètre. [*yard*]

veste buffalo : veste faite en cuir de bison. [*buffalo robe*]

violoneux : violoniste amateur, spécialiste de la musique traditionnelle et folklorique. [*fiddler*]

violon : instrument de musique à quatre cordes accordées en quintes, que l'on frotte avec un archet, et qui se tient entre l'épaule et le menton. Un instrument très populaire parmi les Métis. [*fiddle*]





parcscanada.gc.ca parkscanada.gc.ca

vison : petit animal au corps mince, de la famille de la belette, à la fourrure soyeuse, dont la couleur varie du blanc au brun foncé. Le vison était rare et très recherché puisqu'il en fallait un grand nombre pour faire un manteau ou un autre produit. [*mink*]

voyageur : négociant indépendant canadien-français qui recevait un mandat d'une compagnie de faisant la traite des fourrures pour pouvoir échanger des marchandises contre des fourrures à l'intérieur du continent, au Canada. [*voyageur*]

Yankee : mot familier désignant un habitant des États-Unis. [*Yankee*]

Bibliographie

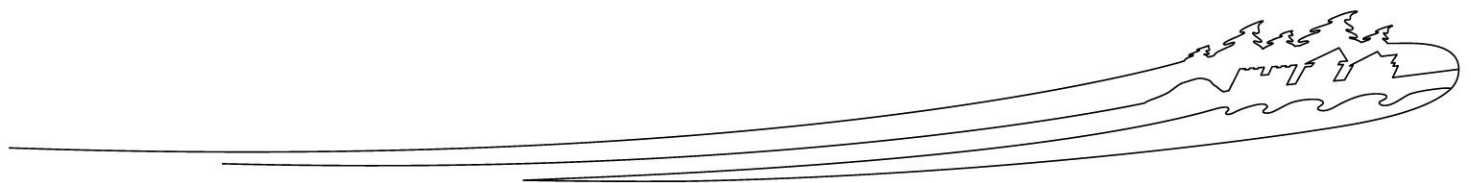
BELCOURT, Christi. *Medicines to Help Us: Traditional Métis plant use*, Saskatoon, Gabriel Dumont Institute, 2007.

BRIZINSKI, Peggy. *Knots in a String an Introduction to Native Studies in Canada*, Saskatoon, University of Saskatchewan, 1989.

DORION, Leah, Todd PAQUIN et Darren R. PRÉFONTAINE. « Glossary of Terms used in the Virtual Museum of Métis History and Culture », <http://www.metismuseum.ca/resource.php/01263>, Gabriel Dumont Institute, 30 mai 2003.

THE FREE DICTIONARY. www.thefreedictionary.com, Huntingdon Valley (PA), Farlex Inc, 2008.

TROUPE, Cheryl. *Expressing our Heritage Métis Artistic Designs: Resource Manual*, Saskatoon, Gabriel Dumont Institute, 2002.



Parcs
Canada Parks
Canada

Canada



Bibliographie

Anderson, Barbara. Diary of Barbara Anderson. Archival Document. Saskatoon: University of Saskatchewan Archives; Copland, Hunter and Anderson Family Fonds MG-271-2002-054, N.D.

"André to Dewdney." Macdonald Papers. Vol. 105. 11 January 1885.

Anick, N. The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 01. Vol. 1. Winnipeg: Parks Canada, 1976. 2 vols.

—The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol. 2. Vol. 2. Winnipeg: Parks Canada, 1976. 2 vols.

Barkwell, Lawrence J. Batoche 1885: The militia of the Metis liberation movement. Winnipeg: Manitoba Metis Federation, 2005.

Belcourt, Christi. Medicines to Help Us: Traditional Metis Plant Use. Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 2007.

Berthelot, Hector. Le bon vieux temps. Montreal: Beauchemin, 1916.

Black, Norman F. History of the Saskatchewan and the North West Territories. Regina: Saskatchewan Historical Company, 1913.

Brizinski, Peggy. Knots in a string: an introduction to native studies in Canada. Saskatoon: University of Saskatchewan, 1989.

Cavell, Edward. Journeys to the Far West: Accounts of the Adventurers in Western Canada 1858 to 1855. Toronto: James Lorimer & Company, 1979.

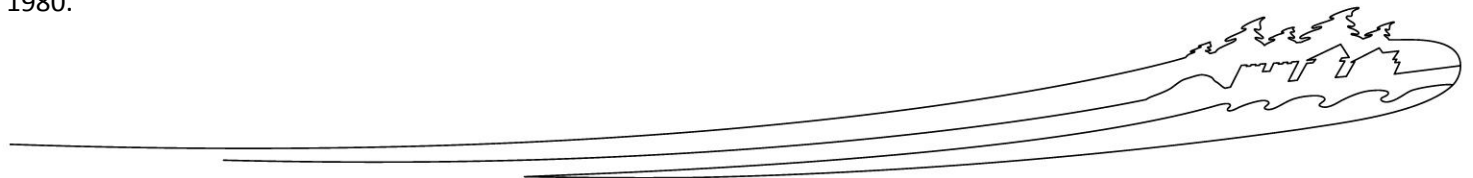
Charette, Guillaume. Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet. Trans. Ray Ellenwood. Winnipeg: Editions Bois-Brûles, 1876.

Charlebois, Peter. The life of Louis Riel. Toronto: New Canada, 1978.

Combet, Dennis, ed. Gabriel Dumont Memoirs: the Memoirs as dictated by Gabriel Dumont. Trans. Lise Gaboury-Diallo. Winnipeg: Les Éditions du Blé, 2006.

Coombs, Mrs. Joseph S. "The Voice of the People: Reminiscences of Prince Albert Settlement's Early Citizens 1866 – 1895." Ed. Bill Smiley, et al. Battleford: Prince Albert Historical Society, 1984.

Coutts, Robert. Batoche National Historic Site Period Landscape Study: Manuscript Report 404. Environment Canada, 1980.





—Batoche Reconstruction Historical Feasibility Study: Final Report. Parks Canada: Historical research Section Prairie Regional Office, 1981.

Donahue, Paul; Putt, Neal D. Archaeological Investigations at Batoche National Historic Park: 1976 Season/ A Preliminary Analysis of Historic Settlement Patterns at Batoche National Historic Park: Manuscript Report 394. Environment Canada, 1977.

Dorion, Leah, Todd Paquin and Darren R. Préfontaine. "Glossary of Terms used in the Virtual Museum of Metis History and Culture." 30 May 2003. [metismuseum](http://www.metismuseum.ca). Gabriel Dumont Institute. 02 September 2008 <<http://www.metismuseum.ca/resource.php/01263>>.

"Envoyé à Batoche par le P. Maisonneuve." Archives Archiépiscolales de Saint-Boniface, 1889.

Erasmus, Peter. Buffalo Days and Nights. Calgary: Fifth House, 1999.

"Father André to Sir John A. Macdonald, Minister of the Interior." January 16, 1885.

Haag, Larry. "Heroines of Batoche." Metis Culture & Heritage Resource Centre. 19 October 2008 <<http://www.metisresourcecentre.mb.ca/history/heroines.htm>>.

Healy, W.J. Women of Red River. Centennial edition. the Women's Canadian Club Winnipeg, 1923?

Hildebrandt, Walter. The Battle of Batoche: British Small Warfare and the Entrenched Metis. Hull: Canadian Parks Service - Environment Canada, 1989.

Kermoal, Nathalie. "Les rôles et les souffrances des femmes métisses lors de 1870 et de la Rébellion de 1885." Prairie Form 19.2 (1993).

Lewis, Norah, ed. Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900-1920. Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 1998.

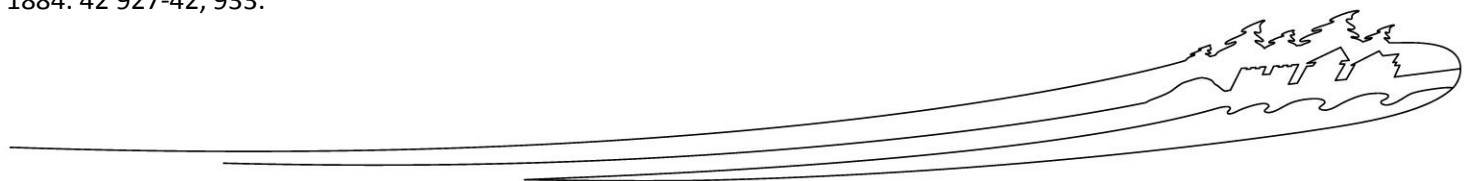
Library and Archives Canada. "Papers and Correspondence, Father André to Sir John A. Macdonald, Minister of the Interior." Sessional papers of the Parliament of the Dominion of Canada. Vols. No. 116, A. 1885. 16 January 1885. 55.

MacEwan, Grant. ... and mighty women too: stories of notable western Canadian women. Saskatoon: Western Producer Prairie books, 1975.

MacGregor, James G. Blankets and Beads: a History of the Saskatchewan River. Edmonton: Institute of Applied Art, 1949.

"Memoirs of Louis Schmidt." Public Archives of Manitoba MG9, A31.

MG26, PAC. "Macdonald papers." Forget to Dewdney, Enclosed in Dewdney to Macdonald. Vol. 107. 19 September 1884. 42 927-42, 933.





Newman, Leslee and Amy McInnis, Saskatchewan Western Development Museum Guide for Teachers, 1905 - 2005. Saskatoon: Western development Museum, 2008.

"Official Report of the Debates of the House of Commons of the Dominion of Canada." Vol. XX. Ottawa: Maclean, Roger & Co., 1885. 3166.

Payment, Diane. "St. Antoine de Padoue, Batoche: Structural and Material History." 1982.

—Structural and Material Culture History of the Church at St-Antoine-de-Padoue. Vol. 1. Parks Canada, 1981.

—The Free People – Otipemisiwak: Batoche, Saskatchewan 1870-1930. Environment Canada, 1990.

Pelletier, Joanne, ed. Red River Insurgence: 1869 - 70. revised edition. Regina: Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research, 1985.

—The North-west Resistance of 1885. Ed. Joanne Pelletier. Regina: Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research, 1985.

Plaxton, Mrs. William. "The Voice of the People: Reminiscences of Prince Albert Settlement's Early Citizens 1866 – 1895." Ed. Bill Smiley, et al. Battleford: Prince Albert Historical Society, 1984.

Racette, Calvin. Metis Development and the Canadian West: Changing Times. Vol. 2. Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985. 5 vols.

— Metis Development and the Canadian West: Conflicting Plans. Vol. 4 . Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985. 5 vols.

— Metis Development and the Canadian West: Ending an Era. Vol. 5 . Saskatoon: Gabriel dumont Institute, 1985. 5 vols.

—Metis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights. Vol. 3 . Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 1985. 5 vols.

Ross, Alexander. The Red River Settlement, Its Rise, Progress and Present State. Edmonton: Hurting, 1972.

"Notes on the Suppression of the Northwest Rebellion." Rusden, Harold. Reminiscences of a Bungler by One of the Bunglers and Two Other North West Rebellion Diaries. Ed. R.C. Macleod. Edmonton: University of Saskatchewan, 1983.

Schilling, Rita. Gabriel's Children. North Battleford: The Saskatoon Metis Society, Local 11, 1983.

Siggins, Maggie. Riel: A Life of Revolution. Toronto: HarperCollins, 1994.

Sprague, D. N. Canada and the Metis, 1869-1885. Waterloo: Wifred Laurier University Press, 1988.

Stanley, George F. "Gabriel Dumont's Account of the North West Rebellion." Canadian Historical Review 30 (1949).





parkscanada.gc.ca parcscanada.gc.ca

—The Birth of Western Canada. Toronto: University of Toronto Press, 1961.

Stewart, Walter F. "CanadianLetters.ca." 17 June 2008

<<http://Canadianletters.ca/letters.php?letterid=10242&warid=2&docid=2&collectionid=98>>.

Stonechild, Blair and Bill Waiser. Loyal till Death: Indians and the North-West Rebellion. Calgary: Fifth House, 1997.

Summers, Jack L. "Some brief Notes on the Midland (Provisional) Battalion 1885." 1981.

Symons, R.D. Where the Wagon Led. 2nd . Calgary: Fifth House; Doubleday Canada, 1997.

the free dictionary. 2008. Farlex. 21 September 2008 <[Http://www.thefreedictionary.com](http://www.thefreedictionary.com)>.

The Medical and Surgical History of the Canadian North-West Rebellion of 1885. Montreal: John Lovell & Son, 1886.

Troupe, Cheryl. Expressing Our Heritage: Metis Artistic Designs. Ed. Leah Doroin-Paquin, et al. Saskatoon: Gabriel Dumont Institute, 2002.

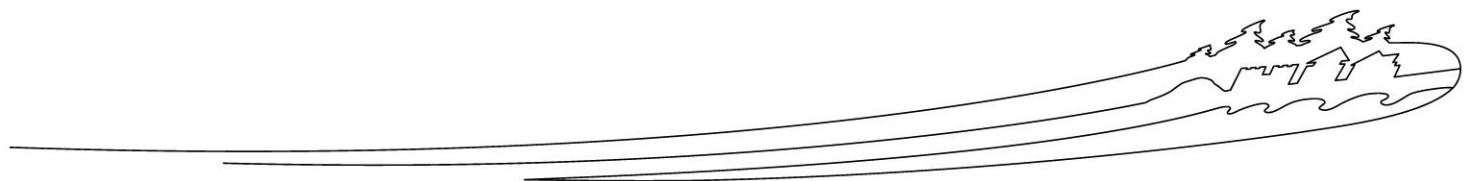
Turner, John Peter. The North-West Mounted Police. Vol. 2. Ottawa: Edmond Cloutier, 1950.

Walters, Frank J. Pieces of the Past. Selkirk: Unknown, 1989.

Weekes, Mary. The Last Buffalo Hunter. Saskatoon: Fifth House, 1994.

Wiebe, Rudy and Bob Beal. War in the West: Voices of the 1885 Rebellion. Toronto: McLelland and Stewart, 1985.

Zinovich, Jordan. Gabriel Dumont in Paris: a Novel History. Edmonton: University of Alberta Press, 1999.



Parks
Canada

Parcs
Canada

Canada



Bibliographie par auteur

Diary of Barbara Anderson	Anderson, Barbara
The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol 1	Anick, N.
The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol 2	Anick, N.
Envoye a Batoche par le P. Maisonneuve	Archives Archiepiscopales de Saint-Boniface
Batoche 1885: The milita of the Metis liberation movement	Barkwell, Lawrence J.
Medicines to Help Us: Traditional Metis Plant Use	Belcourt, Christi
Le bon vieux temps	Berthelot, Hector
History of the Saskatchewan and the North-West Territories	Black, Norman F.
Knots in a string: an introduction to native studies in Canada	Brizinski, Peggy
Journeys to the Far West: Accounts of the Adventurers in Western Canada 1858 to 1855	Cavell, Edward
The life of Louis Riel	Charlebois, Peter
Gabriel Dumont Memoirs: the Memoirs as directed by Gabriel Dumont	Combet, Dennis
Batoche National Historic Site Period Landscape Study: Manuscript Report 404	Coutts, Robert
Batoche Reconstruction Historical Feasibility Study: Final Report	Coutts, Robert
Archeological Investigations at Batoche National Historic Park: 1976/ A Preliminary Analysis of Historic Settlement Patterns at Batoche National Historic Park: Manuscript Report 394	Donahue, Paul and Neal D. Putt
The Free People – Otipemisiwak: Batoche, Saskatchewan 1870-1930	Enviroment Canada
Buffalo Days and Nights	Erasmus, Peter
Glossary of Terms used in the Virtual Museum of Metis History and Culture	Gabriel Dumont Institute
Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet	Guillaume, Charette
Metis Culture & Heritage Resource Centre	Haag, Larry
Women of Red River	Healy, W.J.
The Battle of Batoche: British Small Warefare and the Entrenched Metis	Hildebrandt, Walter
The North-west Resistance of 1885	Joanne Pelletier, Ed.
The Medical and Surgical History of the Canadian North-West Rebellion of 1885	John Lovell & Son
Prairie Form	Kermoal, Nathalie
Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900-1920	Lewis, Norah
Sessional papers of the Parliament of the Dominion of Canada	Library and Archives Canada



...and mighty women too: stories of notable western Canadian women	MacEwan, Grant
Blankets and Beads: A History of the Saskatchewan River	MacGregor, J.G.
Forget to Dewdney, Enclosed in Dewdney to Macdonalds	MG26, PAC
Saskatchewan Western Development Museum Guide for Teachers, 1905-2005	Newman, Leslee and Amy McInnis
Macdonald Papers	No Author
Official Report of the Debates of the House of Commons of the Dominion of Canada	No Author
Structural and Material Cultural History of the Church at St. Antoine de Padoue	Payment, Diane
Red River Insurgence 1869-70	Pelletier Joanne
Memoirs of Louis Schmidt	Public Archives of Manitoba
Metis Development and the Canadian West: Conflicting Plans Vol 4	Racette, Calvin
Metis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol 5	Racette, Calvin
Metis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights Vol 3	Racette, Calvin
The Red River Settlement, Its Rist, Progress and Present State	Ross, Alexander
Reminiscences of a Bungle by One of the Bunglers and Two Other North West Rebellion Diaries	Rusden, Harold
Gabriel's Children	Schilling, Rita
Riel: A Life of Revolution	Siggins, Maggie
Canada and the Metis, 1869-1885	Sprague, D.N.
Canadian Historical Review	Stanley, George F.
The Birth of Western Canada	Stanley, George F.
Loyal till Death: Indians and the North-West Rebellion	Stonechild, Blair and Bill Waiser
Some brief Notes on the Midland (Provisional) Battalion 1885	Summers, Jack L.
Where the Wagon Led	Symons, R.D.
the free dictionary	thefreedictionary.com
Expressing our Heritage: Metis Artistic Designs	Troupe, Cheryl
The North-West Mounted Police Vol 2	Turner, John Peter
Pieces of the Past	Walters, Frank J.
The Last Buffalo Hunter	Weekes, Mary
War in the West: Voices of the 1885 Rebellion	Weibe, Rudy and Bob Beal
Gabriel Dumont in Paris: a Novel History	Zinovich, Jordon



Bibliographie par titre

...and mighty women too: stories of notable western Canadian women	MacEwan, Grant
Archeological Investigations at Batoche National Historic Park: 1976/ A Preliminary Analysis of Historic Settlement Patterns at Batoche National Historic Park: Manuscript Report 394	Donahue, Paul and Neal D. Putt
Batoche 1885: The milita of the Metis liberation movement	Barkwell, Lawrence J.
Batoche National Historic Site Period Landscape Study: Manuscript Report 404	Coutts, Robert
Batoche Reconstruction Historical Feasibility Study: Final Report	Coutts, Robert
Blankets and Beads: A History of the Saskatchewan River	MacGregor, J.G.
Buffalo Days and Nights	Erasmus, Peter
Canada and the Metis, 1869-1885	Sprague, D.N.
Sessional papers of the Parliament of the Dominion of Canada	Library and Archives Canada
Canadian Historical Review	Stanley, George F.
Dear Editor and Friends: Letters from Rural Women of the North-West, 1900-1920	Lewis, Norah
Diary of Barbara Anderson	Anderson, Barbara
Envoye a Batoche par le P. Maisonneuve	Archives Archiepiscopales de Saint-Boniface
Expressing our Heritage: Metis Artistic Designs	Troupe, Cheryl
Forget to Dewdney, Enclosed in Dewdney to Macdonalds	MG26, PAC
Gabriel Dumont in Paris: a Novel History	Zinovich, Jordon
Gabriel Dumont Memoirs: the Memoirs as directed by Gabriel Dumont	Combet, Dennis
Gabriel's Children	Schilling, Rita
Glossary of Terms used in the Virtual Museum of Metis History and Culture	Gabriel Dumont Institute
History of the Saskatchewan and the North-West Territories	Black, Norman F.
Journeys to the Far West: Accounts of the Adventurers in Western Canada 1858 to 1855	Cavell, Edward
Knots in a string: an introduction to native studies in Canada	Brizinski, Peggy
Le bon vieux temps	Berthelot, Hector
Loyal till Death: Indians and the North-West Rebellion	Stonechild, Blair and Bill Waiser
Macdonald Papers	No Author
Medicines to Help Us: Traditional Metis Plant Use	Belcourt, Christi
Memoirs of Louis Schmidt	Public Archives of Manitoba
Metis Culture & Heritage Resource Centre	Haag, Larry
Metis Development and the Canadian West: Conflicting Plans Vol 4	Racette, Calvin
Metis Development and the Canadian West: Ending an Era Vol 5	Racette, Calvin
Metis Development and the Canadian West: Petitioning for Rights Vol 3	Racette, Calvin
Official Report of the Debates of the House of Commons of the Dominion	No Author



of Canada	
Pieces of the Past	Walters, Frank J.
Prairie Form	Kermoal, Nathalie
Red River Insurgence 1869-70	Pelletier Joanne
Reminiscences of a Bungle by One of the Bunglers and Two Other North West Rebellion Diaries	Rusden, Harold
Riel: A Life of Revolution	Siggins, Maggie
Some brief Notes on the Midland (Provisional) Battalion 1885	Summers, Jack L.
Structural and Material Cultural History of the Church at St. Antoine de Padoue	Payment, Diane
The Battle of Batoche: British Small Warefare and the Entrenched Metis	Hildebrandt, Walter
The Birth of Western Canada	Stanley, George F.
the free dictionary	thefreedictionary.com
The Last Buffalo Hunter	Weekes, Mary
The life of Louis Riel	Charlebois, Peter
The Medical and Surgical History of the Canadian North-West Rebellion of 1885	John Lovell & Son
The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol 1	Anick, N.
The Metis of the South Saskatchewan: Manuscript Report Number 364 Vol 2	Anick, N.
The North-West Mounted Police Vol 2	Turner, John Peter
The North-west Resistance of 1885	Joanne Pelletier, Ed.
The Red River Settlement, Its Rist, Progress and Present State	Ross, Alexander
The Free People – Otipemisiwak: Batoche, Saskatchewan 1870-1930	Enviroment Canada
Vanishing Spaces: Memoirs of Louis Goulet	Guillaume, Charette
War in the West: Voices of the 1885 Rebellion	Weibe, Rudy and Bob Beal
Saskatchewan Western Development Museum Guide for Teachers, 1905-2005	Newman, Leslee and Amy McInnis
Where the Wagon Led	Symons, R.D.
Women of Red River	Healy, W.J.



Chronologie relative au Lieu historique national du Canada de Batoche

- 1880** Les Métis envoient une pétition signée par seize personnes à John A. Macdonald, ministre de l'Intérieur. De plus, les Métis de Prince Albert et d'Edmonton envoient à Macdonald des pétitions portant cent-deux signatures.
- 1881** Les Métis de la vallée de la Qu'Appelle envoient une pétition portant cent-dix-huit signatures au marquis de Lorne, gouverneur général du Canada.
- 1881 — Le 4 mars** Les Métis de Battleford envoient une pétition signée par soixante-treize personnes à John A. Macdonald, ministre de l'Intérieur.
- 1881 — Le 18 octobre** Les habitants de Prince Albert remettent à John A. Macdonald une pétition portant vingt-cinq signatures.
- 1882 — En aout** Les Métis de la vallée de la Qu'Appelle envoient une pétition portant quarante-quatre signatures à Edgar Dewdney, lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest.
- 1882 — Le 4 septembre** Les Métis du district de Prince Albert et de la mission de St-Antoine-de-Padoue, où se trouve Batoche aujourd'hui, envoient une pétition portant quarante-quatre signatures à John A. Macdonald.
- 1883 — Le 19 novembre** Les agriculteurs et les autres Métis de Saint-Louis remettent une pétition portant trente-deux signatures à George Duck, agent des terres à Prince Albert.
- 1884 — Le 6 mai** Une résolution est adoptée par les Métis et les natifs du Nord-Ouest pour obtenir l'aide de Louis Riel en vue de négocier avec le Canada l'obtention de titres de propriété officiels pour leurs terres.
- 1884 — Le 5 juillet** James Isbister, Gabriel Dumont, Moïse Ouelette et Michel Dumas vont à la mission Saint-Pierre, au Montana, pour en ramener Louis Riel.
- 1884 — En juillet** Big Bear et d'autres chefs se réunissent avec Louis Riel à Duck Lake, mais ne forment pas une alliance.
- 1884 — À l'été** Louis Riel organise des réunions avec les colons anglophones et francophones au sujet des négociations visant à former éventuellement une province du Canada. Il est surveillé de près par la Police à cheval du Nord-Ouest dès son retour dans la région.
- 1884 — À l'automne** Les Cris du chef Big Bear passent l'hiver à Frog Lake, foyer national des Cris des bois. Lawrence Vankoughnet, surintendant des Affaires indiennes, coupe les vivres au peuple de Big Bear. Il soupçonne Big Bear de vouloir s'associer avec Louis Riel.





1884 — En décembre

Louis Riel et Henry Jackson rédigent une pétition énumérant les griefs des habitants du Nord-Ouest. Le gouvernement répond en nommant un comité qui fera enquête sur les revendications des Métis et dressera une liste de ceux qui n'ont pas obtenu un *scrip* (un certificat pouvant être échangé contre une concession de terre ou de l'argent) au Manitoba.

1885 — Le 8 mars

Louis Riel présente une motion pour la formation d'un gouvernement provisoire et l'adoption d'une déclaration des droits. Il est informé que des troupes sont en route pour l'arrêter.

1885 — Le 18 mars

Les Métis prennent les commandes de Batoche et capturent l'agent des sauvages et d'autres représentants de l'État fédéral.

1885 — Le 19 mars

Louis Riel est informé que le gouvernement répondra aux pétitions des Métis par la bouche de ses canons. Les Métis forment donc immédiatement un gouvernement provisoire. Pierre Parenteau est nommé président, Charles Nolin est commissaire, Gabriel Dumont est général, le Canadien français Philippe Garnot est secrétaire et douze autres hommes métis sont élus membres du conseil.

1885 — Le 21 mars

Louis Riel exige la reddition des troupes du Fort Carlton, situé à proximité.

1885 — Le 22 mars

Les colons et les Métis anglophones ou *half-breeds* retirent leur appui au gouvernement provisoire des Métis. Louis Riel établit son quartier général à l'église de Batoche et exige la reddition du major Crozier.

1885 — Le 26 mars

Le major Crozier envoie un détachement de la Police à cheval du Nord-Ouest à Duck Lake. Une bagarre éclate entre les Métis et les policiers, et les Métis en sortent victorieux. Le Canada mobilise rapidement des troupes pour réprimer la résistance des Métis.

1885 — À la fin mars

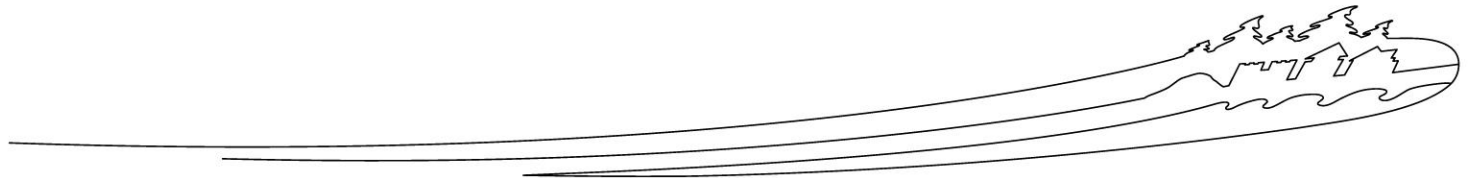
Les Cris du chef Poundmaker quittent leurs réserves et se rendent à Battleford. Lorsque les colons apprennent la nouvelle de la défaite de Crozier, ils accourent au Fort Battleford. Pendant que les colons sont partis, les Cris pillent les maisons et les magasins à la recherche de nourriture. Deux colons sont tués.

1885 — Le 2 avril

à l'instigation de deux chefs de guerre de Big Bear, Wandering Spirit et Imasees, des Cris affamés pillent les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Frog Lake. Neuf personnes sont tuées, y compris l'agent des sauvages Thomas Quinn, un Métis d'ascendance Sioux, deux prêtres et plusieurs colons.

1885 — Le 3 avril

les nouvelles sur la résistance des Métis atteignent la réserve Onion Lake. Le chef Seekaskootch aide l'instructeur agricole, le missionnaire anglican et sa famille à se réfugier en sécurité au Fort Pitt. Henry Quinn, neveu de l'agent des sauvages tué à Frog Lake, arrive au Fort Pitt après avoir échappé à la tuerie avec l'aide d'Amérindiens.





- 1885 — Le 6 avril** Fredrick Dobson Middleton, commandant de la Milice canadienne, emmène ses troupes dans la vallée de la Qu'Appelle. Il a comme stratégie de rompre le bastion de la résistance métisse.
- 1885 — Le 13 avril** Henry Quinn et deux constables de la Police à cheval du Nord-Ouest sont envoyés en éclaireurs vers le camp de Big Bear. Quelques heures après leur départ, des envoyés de Big Bear s'approchent du fort pour demander la tenue d'une réunion entre les chefs amérindiens et W. J. McLean, l'agent principal de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Des troupes dirigées par le colonel William Dillon Otter partent de Swift Current à destination de Battleford. Le major-général Thomas Bland Strange part de Calgary à destination d'Edmonton.
- 1885 — Le 14 avril** une réunion a lieu dans le camp du chef Big Bear. Des éclaireurs arrivent pendant la réunion et ouvrent le feu sur les Premières Nations. Les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson se rendent à Big Bear, et la police se retire à Battleford.
- 1885 — Le 15 avril** Henry Quinn est capturé. Pendant quelque temps, les Cris occupent le Fort Pitt, qui est abandonné, avant d'entreprendre leur voyage de retour pour Frog Lake.
- 1885 — Le 24 avril** les armées de Gabriel Dumont et de Middleton s'affrontent à la coulée des Tourond, lieu que l'on nomme aussi Fish Creek. Les Métis, qui s'étaient placés en embuscade sur le haut de la ravine, tirent sur les troupes de Middleton en bas. Ainsi, les Métis remportent la victoire.
- 1885 — Le 1^{er} mai** le major-général Strange arrive à Edmonton et prend le commandement du vapeur Northcote, un bateau à aubes. Le bateau descend la rivière avec, à son bord, des soldats armés ainsi que des provisions pour ravitailler les forces canadiennes.
- 1885 — Le 2 mai** le colonel Otter attaque le camp du chef Poundmaker à Cutknife Hill. Les troupes se voient encerclées et battent en retraite. Le chef Poundmaker retient ses hommes et laisse partir les soldats.
- 1885 — Le 5 mai** Gabriel Dumont et les Métis abaissent un câble au-dessus de la rivière et font tomber les cheminées du Northcote. Avec leurs tactiques de guérilla, ils mettent en échec l'armée canadienne.
- 1885 — Du 9 au 12 mai** l'armée canadienne attaque Batoche, et le combat dure quatre jours. Le dernier jour, elle donne l'assaut. Les soldats canadiens brûlent et détruisent des propriétés de la région de Batoche. Gabriel Dumont parvient à se sauver aux États-Unis. Louis Riel se rendra trois jours après la bataille. Un grand nombre de femmes et d'enfants métis se cachent le long des berges de la rivière pour éviter d'être capturés.
- 1885 — Le 15 mai** Louis Riel se rend à l'armée canadienne.
- 1885 — Le 26 mai** le chef Poundmaker se rend à l'armée canadienne.





- 1885 — Le 28 mai** la Force expéditionnaire du Nord-Ouest attaque les Cris des bois et les Cris des plaines à Frenchman Butte. Après cinq heures de combat, les combattants des deux camps battent en retraite. Les Cris se retirent au lac Makwa et la Force expéditionnaire, au Fort Pitt.
- 1885 — Le 3 juin** la troupe de 40 éclaireurs du major Samuel Steele attaque un camp cri et tue quatre personnes, y compris Seekaskootch. Lorsque les Cris du camp principal entendent le bruit de l'escarmouche, ils accourent sur les lieux du combat. Après trois heures, Steele bat en retraite et attend les renforts.
- 1885 — Le 4 juin** les Cris récupèrent leurs morts du côté ouest d'un premier passage à gué et les enterrent. Ils se dirigent vers le nord et traversent un deuxième passage à gué. Les Cris des plaines du chef Big Bear et les Cris des bois se séparent. Big Bear se dirige vers le Sud et les Cris des bois continuent vers le nord. Ils prennent les otages avec eux. Wandering Spirit accompagne Big Bear, mais décide rapidement de le quitter et de rejoindre les Cris des bois. Les otages sont libérés, y compris McLean. Ils rebroussement chemin et retournent au Fort Pitt.
- 1885 — Le 24 juin** McLean revient au Fort Pitt. Il intercède en faveur des Cris des bois, de manière à ce qu'ils puissent se rendre à Middleton au fort.
- 1885 — Le 2 juillet** après avoir réussi à ne pas se faire capturer, Big Bear et son fils le plus jeune, Horse Child, se rendent à Middleton. Big Bear est rapidement traduit devant la justice. Il est inculpé de trahison, déclaré coupable et condamné à une peine de trois ans d'emprisonnement. On l'envoie au pénitencier de Stony Mountain, au Manitoba. Il purge deux années de sa peine, puis est remis en liberté. Il meurt au cours de l'hiver de 1887-1888, dans la réserve Poundmaker, en Saskatchewan.
- 1885 — Le 20 juillet** le procès de Louis Riel, qui est inculpé de haute trahison, commence à Regina.
- 1885 — Le 22 septembre** Wandering Spirit, qui avait déposé les armes avec les Cris des bois au Fort Pitt, plaide coupable à une accusation de meurtre.
- 1885 — Le 16 novembre** Louis Riel est exécuté pour trahison. Les Métis commencent à se disperser aux États-Unis et à d'autres endroits dans le Nord-Ouest.
- 1885 — Le 17 novembre** huit guerriers amérindiens sont pendus à Battleford. C'est la plus grande pendaison de l'histoire du Canada.
- 1888** La Police à cheval du Nord-Ouest établit des casernes dans la région de Batoche. Des Métis se mettent à son service en tant qu'interprètes, éclaireurs et ouvriers.
- 1890-1900** La population de Batoche se remet et retrouve même un certain degré de prospérité, malgré la dure épreuve que fut la bataille de Batoche.





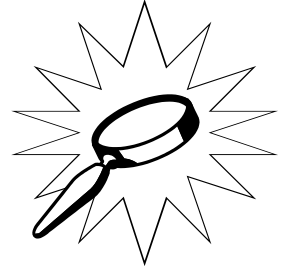
- 1900** Des *scrips* (des certificats de propriété pouvant être échangés contre une concession de terre ou de l'argent) sont accordés aux Métis, et de nombreux jeunes Métis s'établissent sur des fermes dans la région de Batoche. Ils réussissent assez bien. Toutefois, la population métisse entre dans une période de déclin économique, accélérée par la construction du chemin de fer au sud.
- 1915** Il ne reste plus qu'un seul magasin dans le village de Batoche. L'isolement de la population métisse s'accroît à mesure qu'affluent les colons en provenance de l'Est canadien, de l'Europe et des États-Unis. Nombre de Métis décident d'aller s'établir plus au nord.
- 1923** Batoche est désigné lieu historique national par le gouvernement du Canada.
- 1950-1990** Le gouvernement du Canada acquiert graduellement les propriétés de la colonie originale de Batoche ainsi que les terres environnantes. L'endroit est administré en tant que lieu historique national du Canada. Il est ouvert aux visiteurs, et on y offre des activités d'interprétation et des programmes éducatifs pour aider les gens à saisir l'importance de Batoche dans l'histoire de notre pays.
- 2000** La « Nation Métisse » de la Saskatchewan et le gouvernement du Canada se retrouvent au Lieu historique national de Batoche pour la première réunion du conseil de gestion conjointe. C'est le début d'une nouvelle ère dans l'histoire de Batoche. Les Métis et le gouvernement du Canada entreprennent la gestion conjointe du lieu historique. Désormais, les Métis ont officiellement leur mot à dire, un peu comme autrefois, dans les décisions concernant l'avenir de Batoche, notamment en ce qui a trait à la préservation de l'endroit et à la transmission de l'histoire de Batoche à la population canadienne.
- Aujourd'hui** Batoche continue d'être un symbole de la fierté et de la persévérance des Métis, qui ont été capables de surmonter les épreuves et de survivre en tant que culture florissante et collectivité prospère et qui sont de nouveau aux commandes de leur destin. L'histoire de Batoche et des Métis qui y ont vécu continue d'être racontée aux visiteurs de cet endroit bien spécial, considéré par beaucoup de gens comme le foyer national symbolique du peuple métis.

R#1.6





Façons d'examiner les sources primaires



Afin de mieux comprendre le rôle des historiens et des chercheurs, mettez-vous à la place d'un détective qui se trouve sur les lieux d'un crime. Vous devez examiner attentivement tous les éléments de preuve, vous former votre propre opinion, utiliser les éléments de preuve qui appuient votre opinion et déterminer ceux qui la contredisent. Un bon détective examine souvent une seconde fois les mêmes éléments de preuve afin de voir si certains indices ne lui auraient pas échappé au premier coup d'œil ou pour déterminer ceux qui ne sont pas pertinents. Les sources primaires sont souvent les meilleures preuves qu'un historien puisse utiliser. Elles désignent celles qui traitent directement du sujet que vous étudiez et qui, par conséquent, broseront le portrait le plus fidèle de ce qui s'est produit. Les questions essentielles à vous poser sont « Qui? », « Quoi? », « Où? », « Quand? », « Pourquoi? » et « Comment? ».

Lorsque vous examinez des documents historiques, gardez l'esprit ouvert et rappelez-vous l'époque et le contexte dans lesquels le texte a été produit. Les valeurs, les normes et les coutumes de la société changent au cours des années et elles doivent être prises en compte lors de l'étude des sources. Ce que vous percevez comme un fait aujourd'hui peut s'avérer un élément de fiction demain.

En vous posant ces questions au moment d'étudier des documents historiques, vous serez en mesure d'adopter un point de vue équilibré et juste. Il est très important de recueillir divers indices afin de comprendre ce qui s'est passé à une époque et à un endroit donnés.

Questions à vous poser au moment d'examiner un document de source primaire

1. Contient-il des préjugés personnels?
2. Est-il authentique?
3. Existe-t-il d'autres sources présentant un point de vue différent?
4. Puis-je trouver d'autres sources?
5. L'information est-elle complète? Y a-t-il des éléments manquants? Le document comporte-t-il des erreurs factuelles? Est-ce le document entier ou une section d'un document plus important?
6. Est-ce que le document relate une expérience individuelle ou présente un aperçu général?
7. S'agit-il d'un document privé ou d'un document public?
8. Suis-je en train de faire une observation objective du sujet ou de tirer des conclusions à son propos?
9. Suis-je neutre à l'égard du sujet ou est-ce que mon expérience personnelle et mes référents influencent mon opinion?
10. Est-ce que le document répond à toutes mes questions, ou devrais-je faire d'autres recherches pour trouver des renseignements manquants?





Questions à vous poser à propos de l'auteur ou de la source du document

1. Qui est l'auteur?
2. Est-ce que le contexte ou l'expérience de l'auteur sont venus influencer leur opinion?
3. Certains détails semblent-ils avoir été omis, volontairement ou non, par l'auteur?
4. Est-ce que le document constitue un témoignage de première main du sujet ou est-ce que l'auteur a trouvé ses renseignements dans d'autres sources?
(S'appuie-t-il sur ce qu'il a appris de quelqu'un d'autre?)
5. Est-ce que votre opinion du matériel est influencée par le contexte de l'auteur? (autrement dit, est-ce que sa religion, son instruction, sa profession, etc. influence votre opinion?)



Conseils et techniques pour examiner les sources

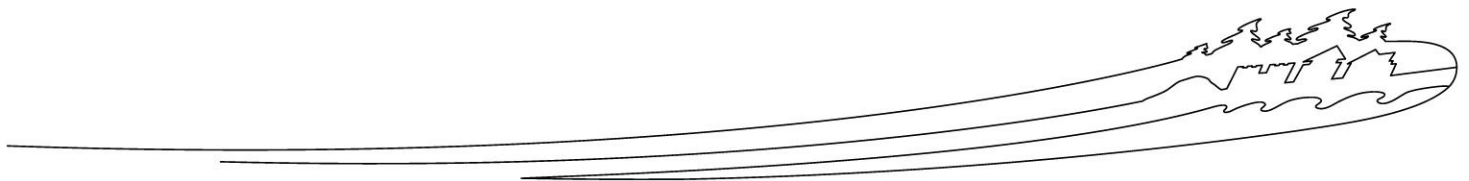
- a. Rappelez-vous que les documents étudiés ont été rédigés à une époque, à un endroit et dans un contexte donnés. La région, le milieu et l'époque de production constituent tous des facteurs qui ont influencé leur rédaction.
- b. Ce que ces témoins (les auteurs) ont vécu dans le passé constitue désormais notre histoire. Nous devons garder cela à l'esprit et utiliser les documents avec respect et délicatesse.
- c. Le matériel présente-t-il un thème récurrent?
- d. Nuancez les opinions exposées dans les documents. Rédigez des phrases qui comportent vos propres observations (p. ex. « Les pommes sont rouges, mais elles peuvent aussi être vertes. »). Cela vous aidera à définir et à renforcer votre opinion ainsi qu'à développer votre esprit critique.
- e. Prenez des notes lorsque vous examinez les documents. Essayez de trouver plusieurs sources qui appuient votre point de vue et prenez en note leur référence.
- f. N'hésitez pas à vous servir de graphiques, d'images et de tableaux pour vous aider à organiser vos idées.
- g. Faites une observation critique de votre propre pensée. Quelles idées présentées dans les documents font écho à vos propres valeurs? Quelles idées les contredisent? Ces questions peuvent vous aider à prendre conscience de vos propres préjugés.





Indices cachés

- a) Les sources primaires sont souvent remplies d'indices qui sont passés inaperçus. La relecture du document peut vous aider à trouver des éléments qui sont souvent négligés.
- b) Après avoir lu le document, relisez le premier et le dernier paragraphes. Est-ce qu'ils mettent l'accent sur le même sujet, ou bien est-ce que l'opinion des producteurs a changé?
- c) Examinez le titre, les mots utilisés. Est-ce qu'on y exprime une opinion? Pourquoi ce titre a-t-il été utilisé?
- d) Est-ce que la teneur du document est constante? La présence de changements dans le document révèle souvent une différence de point de vue ou d'opinion.
- e) Lorsque vous regardez une image, observez attentivement les zones de l'arrière-plan ou latérales.
- f) Le document a-t-il été rédigé d'un seul coup ou sur plusieurs années? Le temps peut modifier le point de vue d'un auteur. Trouvez d'autres documents du même auteur et comparez-les. Est-ce qu'ils ont changé d'opinion ou produit de nouvelles informations probantes?
- g) Sur quel type de support le document a-t-il été enregistré (papier, support numérique, etc.)?





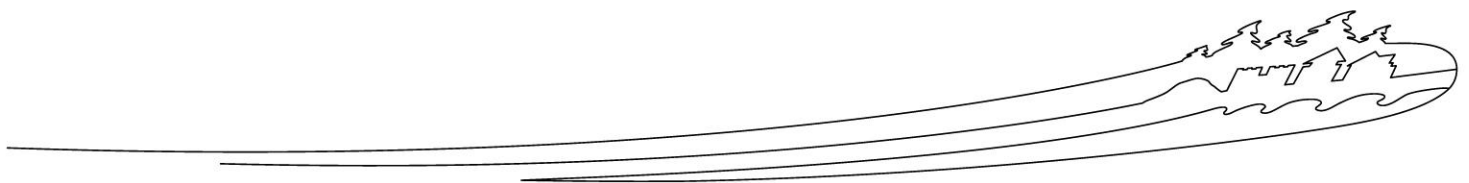
Interprétation et les préjugés

Expliquez aux élèves que l'histoire est fondée sur l'interprétation personnelle des faits. Les préjugés influencent la façon d'examiner les faits et nous portent à croire qu'un certain élément est la partie la plus importante de l'histoire. À titre d'exemple, demandez aux élèves d'effectuer la tâche suivante :

Dans le coin en haut à gauche de ta feuille, dessine un triangle. Ensuite, à partir de la ligne du bas de ton triangle, trace une ligne environ 6 cm vers le bas, à la droite. Maintenant, à partir de cette ligne, dessine un rectangle en utilisant seulement trois traits.

Demandez aux élèves de montrer leur dessin. Il y aura plusieurs différents modèles selon la façon dont ils auront compris les directives.

Les historiens et les chercheurs utilisent du matériel provenant de sources de première main pour comprendre comment on a vécu un moment précis dans l'histoire.





Observation ou inférence?

Cette activité vise à vous apprendre à faire la distinction entre l'**observation** et l'**inférence** dans la recherche, et à en comprendre la nature.

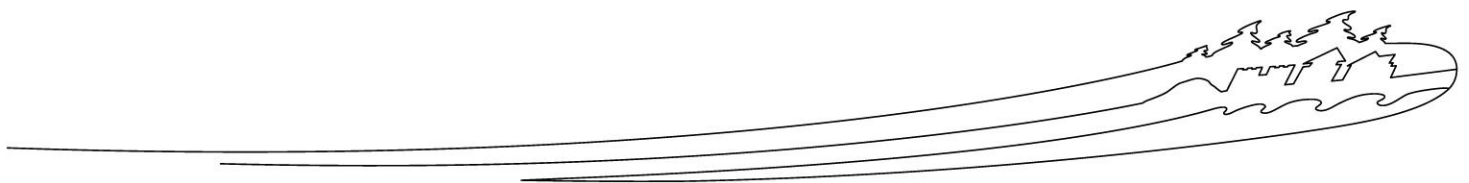
Quelle est la différence entre l'observation et l'inférence?

L'observation

- L'observation renvoie à ce que l'on peut réellement voir dans une image. Les détails de l'image sont des éléments importants et permettent une évaluation exacte du sujet.

L'inférence

- L'inférence, c'est ce que l'on suppose en train d'arriver dans l'image ou ce qui va probablement se produire par la suite.

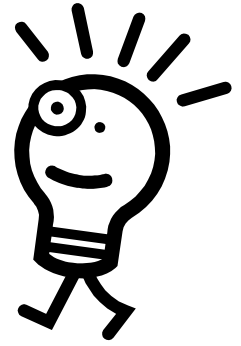




Regardez l'image et inscrivez un « I » si l'énoncé est une inférence et un « O », si l'énoncé est une observation :

1. ___ Les Métis chassaient en grand groupes.
2. ___ C'étaient les femmes qui dépeçaient le bison.
3. ___ Des chariots à deux roues étaient utilisés pour transporter le bison jusqu'au campement.
4. ___ Les Métis, à cheval, tiraient sur les bisons.
5. ___ Le garçon va donner la patte au chien.





Réponses

1. Les Métis chassaient en grand groupes (0)

Vous pouvez voir le grand campement à la droite, plusieurs personnes qui coupent de la viande et un grand nombre de bisons tués. Il faudrait un groupe nombreux pour pouvoir tuer autant de bisons au même moment et au même endroit. Les Métis chassaient en groupes de jusqu'à 300 personnes. La communauté en entier se déplaçait et suivait ensemble les troupeaux de bisons. Une fois la viande séchée, une famille pouvait manger jusqu'à un bison par semaine.

2. C'étaient les femmes qui dépeçaient le bison (1)

Si vous regardez l'homme à la chemise rouge, vous constaterez qu'il coupe une peau. Il y a une femme en arrière-plan (centre) en train de dépecer un bison. Même si c'était le plus souvent les femmes et les enfants qui dépeçaient la viande tandis que les hommes continuaient de chasser le bison, l'image ne comporte pas assez d'éléments pour permettre d'en faire une évaluation exacte. Les femmes étaient celles qui, habituellement, tannaient les peaux, traitaient les animaux et apprêtaient la viande, mais les hommes s'occupaient aussi parfois de ces tâches, surtout quand il s'agissait de petit gibier capturé dans les pièges.

3. Des chariots à deux roues étaient utilisés pour transporter le bison jusqu'au campement. (0)

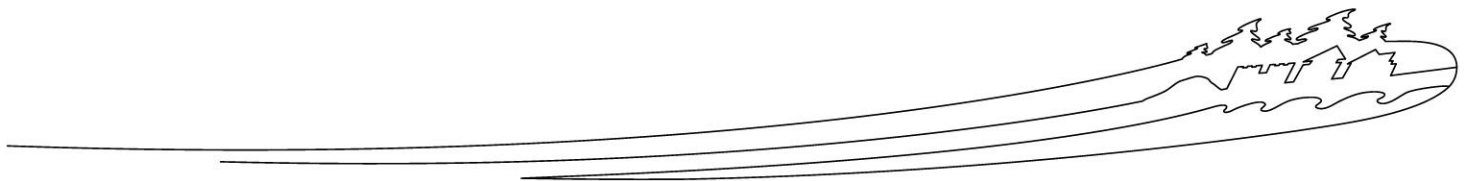
On peut clairement voir deux charrettes sur la photo. Si vous utilisez une loupe ou si vous agrandissez l'image, vous verrez plusieurs charrettes dans le camp et, en arrière-plan, l'endroit où on dépeçait le bison. Les Métis se servaient de ces charrettes à deux roues appelées charrettes de la rivière Rouge pour transporter les marchandises et les provisions. Elles étaient faites tout en bois (aucune pièce de métal) et faisaient tant de bruit que l'on pouvait les entendre grincer à des kilomètres à la ronde. Plusieurs de ces charrettes étaient chargées puis rattachées les unes aux autres. Ainsi, une personne pouvait manœuvrer plusieurs charrettes tirées par des bœufs le long de sentiers dotés d'ornières profondes.

4. Les Métis, à cheval, tiraient sur les bisons. (0)

Au centre gauche de la photo, on peut voir deux chasseurs à cheval faisant feu sur les bisons. De plus, on remarque que le camp compte plusieurs chevaux et seulement des charrettes à bœuf. Les Métis possédaient certains des chevaux les plus rapides de l'Ouest canadien. Lors de la chasse, ces animaux fringants pouvaient courir aussi vite que les bisons.

5. Le garçon va donner la patte au chien. (1)

Bien qu'il soit possible que le garçon ait l'intention d'offrir la patte de l'animal au chien, ce n'est qu'une hypothèse. Il s'agit donc d'une inférence. Les Métis chassaient souvent en compagnie de leurs chiens. Ces chiens étaient bien plus que des animaux de compagnie : ils alertaient les habitants du camp de l'approche des ennemis.





Concepts de la pensée historique

Les questions suivantes ont été formulées pour développer des habiletés de pensée critique en étudiant du matériel de source primaire, tel que trouvé dans le document de *Voix multiple*. Plusieurs de ces questions sont ouvertes qui permettra une discussion parmi les élèves au sujet des réponses possible.

Nous avons volontairement omis de fournir une clé de correction. Les réponses des élèves ainsi que leurs échanges verbaux permettront à l'enseignant de recueillir suffisamment de renseignements pour évaluer la compréhension des élèves par rapport aux événements survenus au cours de la Résistance de 1885. Ces questions peuvent aussi être utilisées comme devoir écrit, pour des discussions de classe, ou comme questions dans des examens. Il est recommandé de poser plusieurs questions relatives à chaque concept pour que les élèves puissent bien comprendre l'ensemble de l'histoire, et pour répondre aux différents styles d'apprentissage.

Des chercheurs ont défini les concepts qui constituent la base de la pensée historique. Le Projet de la pensée historique adopte cette approche et intègre six concepts qui sont distincts, mais étroitement liés entre eux. Afin de développer une pensée historique, les élèves doivent être en mesure de :

- Établir une signification historique
- Utiliser de l'évidence de sources primaires
- Identifier la continuité et le changement
- Analyser la cause et la conséquence
- Prendre des perspectives historiques
- Comprendre la dimension éthique des interprétations historiques

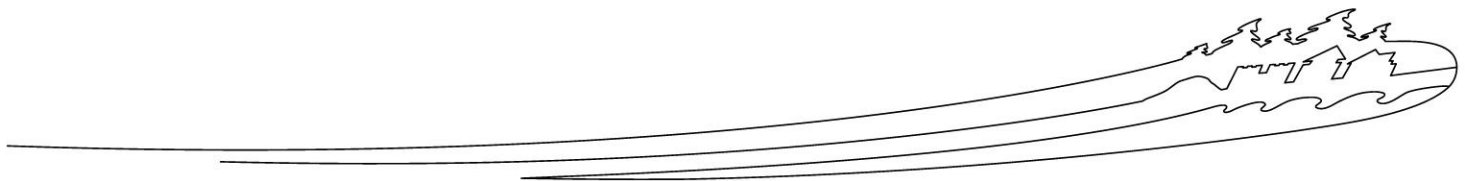
'Ces six concepts historiques forment le cadre de la pensée historique et sont utilisés lorsque nous réfléchissons au passé. Afin d'aider au développement de la pensée historique des élèves, il est fondamental d'améliorer leur compréhension de ce concept. Les mots « histoire » et « passé » ne sont pas synonymes, et il est nécessaire de faire appel à l'interprétation; mais quelle est la différence entre l'« histoire » et le « passé »?'

***Peter Seixas*

Centre for the Study of Historical Consciousness

Université de la Colombie britannique

'Historical Thinking Project'

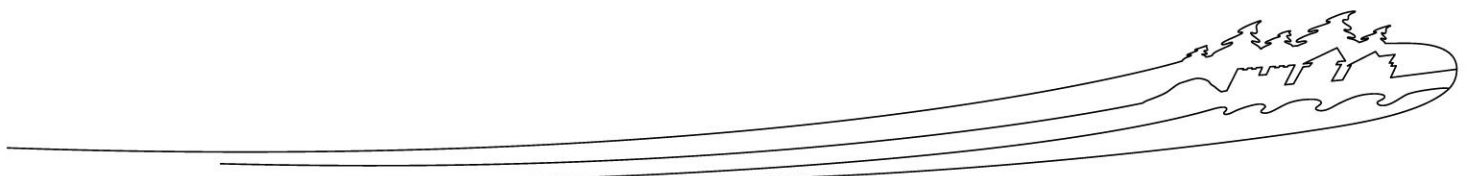




Importance historique

*‘ Le passé englobe tout ce qui est arrivé, à n’importe quel endroit. L’histoire est beaucoup trop grande et on ne peut en retenir tous les détails; comment se fait donc la sélection des événements à retenir? Les événements les plus importants comprennent ceux qui, sur de longues périodes de temps, ont entraîné de grands changements pour beaucoup de personnes. ’ ***

- D’après vous, lequel de ces articles écrits est le plus important?
- D’après vous, quels sont les deux points principaux de cette perspective?
- De quelle façon les résultats historiques auraient-ils été différents s’il y avait eu des dirigeants différents?
- De quelle façon les résultats historiques auraient-ils été différents si tout le monde avait communiqué dans la même langue?
- D’après vous, laquelle de ces voix a eu les répercussions les plus importantes sur le développement du Canada tel qu’il est aujourd’hui? Expliquez.
- Quelles ont été les causes principales de la résistance?
- Comparez le territoire du Nord-Ouest (Canada avant 1905) au Canada d’aujourd’hui en ce qui concerne son importance à l’échelle mondiale?
- La bataille de Batoche peut-elle être décrite comme un « tournant » dans l’histoire canadienne? Expliquez.
- Pourquoi les gens d’aujourd’hui considèrent-ils la Résistance de 1885 comme étant un événement crucial de l’histoire de l’Ouest canadien?
- D’après vous, à quel point les Métis, les pionniers, les Premières nations et le gouvernement se sont-ils rendu compte qu’ils faisaient partie d’une résistance?
- La bataille de Batoche a-t-elle résolu tous les problèmes qui ont été portés à l’attention du gouvernement en 1885? Expliquez.





Évidence – de sources primaires

'Pour les historiens, les pièces historiques, lettres, documents, dossiers, journaux, dessins, articles de journaux et autres preuves laissés derrière par nos ancêtres représentent de véritables trésors. Ces sources de première main peuvent dévoiler les secrets des temps passés. Les historiens apprennent à déchiffrer le contenu de ces sources.' **

- Pouvez-vous trouver la preuve qu'un groupe pourrait vouloir inciter le lecteur à se tourner contre un autre groupe ou à obtenir le soutien des autres?
- Examinez deux sources d'un seul groupe. Quels sont les points sur lesquels ils s'entendent / ne s'entendent pas?
- Qui peut avoir fabriqué les vêtements et les motifs fleuris?
- Dans les journaux ou les lettres, y a-t-il des parties qui reflètent l'opinion de l'auteur? Expliquez.
- Quels sont les avantages/inconvénients de recourir à des lettres et à des journaux personnels pour savoir ce qui s'est passé?
- Qu'est-ce que les vêtements vous disent au sujet de la personne qui les aurait portés?
- Qu'est-ce que le paysage d'une photo vous dit au sujet du temps et des conditions pendant lesquels elle a été prise?
- Avez-vous une idée pourquoi les divers groupes ne relatent pas la Bataille de Batoche de la même façon?
- À partir de la preuve contenue dans ces sources, essayez d'expliquer pourquoi les groupes ont agi comme ils l'ont fait.
- Quelle preuve vous porte à croire que cet événement a eu lieu il y a plus de 100 ans?
- Selon vous, pourquoi le gouvernement/les colons/les Premières nations ne relatent pas la Bataille de Batoche de la même façon?

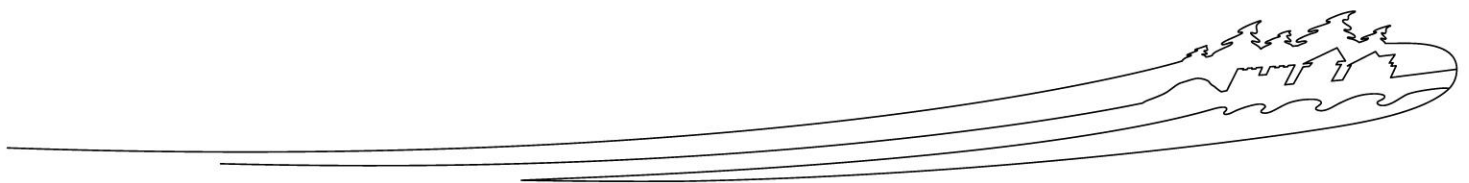




Continuité et changement

*‘ Avec ces questions, la clé est de trouver un changement ou est-ce que le changement n’est pas prévu, et de trouver la continuité dans les endroits ou on prends pour acquis qu’il y a eu un changement. Les jugements de continuité et de change peuvent être effectués en comparant un point dans le passé et un point du présent, ou entre deux points dans le passé. ’ ***

- Qu'est-ce qui fait qu'une image paraisse vieille ou moderne?
- En quoi voyager au Canada diffère-t-il aujourd'hui d'en 1885?
- Expliquez pourquoi il était important pour Gabriel Dumont de demander à Louis Riel de rentrer au Canada.
- Qu'est-il arrivé aux différents groupes après la Résistance de 1885?
- Placez les articles en ordre chronologique (photos, lettres, documents).
- Pourquoi la résistance a-t-elle eu lieu à ce moment précis?
- Quels changements sociaux/religieux/culturels se produisaient à la fin des années 1800?
- Quelles ont été les répercussions à court terme de la Résistance de 1885?
- Expliquez comment et pourquoi nos perspectives de la Résistance de 1885 ont changé au cours des 30 dernières années.
- Quels changements sont survenus à la religion, au gouvernement et aux Premières nations lors de la résistance?
- D'après vous, pourquoi l'Église a-t-elle aidé les familles locales en même temps qu'elle aidait le gouvernement?





Causes et conséquences

*‘ L’étude des tragédies et des réussites d’autrefois suscite habituellement le désir de savoir « comment » et « pourquoi » se sont produits certains événements. Ces questions lancent la recherche des causes : quels gestes, quelles croyances et quelles circonstances ont mené aux conséquences survenues?’ ***

- Pourquoi un si grand nombre de résidents locaux avaient-ils de la difficulté à écrire en anglais/français et à le lire?
- Comment Batoche a-t-il changé après la résistance et pourquoi?
- Pourquoi Louis Riel, chef du gouvernement provincial, ne faisait-il pas confiance à John A. MacDonald et pourquoi John A. MacDonald ne faisait-il pas confiance à Louis Riel?
- En quoi les actions du général Middleton ont-elles influencé les gens des divers groupes?
- Pourquoi l’Église a-t-elle présenté une requête au gouvernement pour demander des changements?
- Pourquoi le gouvernement a-t-il répondu comme il l’a fait aux lettres des Métis?
- Pourquoi les Premières nations n’ont-elles pas rédigé des lettres de grief au gouvernement?
- Quel rôle le gouvernement et la religion ont-ils joué en ce qui concerne la promotion de l’écriture en anglais/français et la lecture de ces langues?
- Quelle était la relation entre les Métis et les autres groupes?
- En quoi les actions des autres groupes ont-elles influencé la culture métisse?
- Qu’est-ce qui empêchait les colons, les Premières nations et les militaires d’acquérir les terres qu’ils souhaitaient?

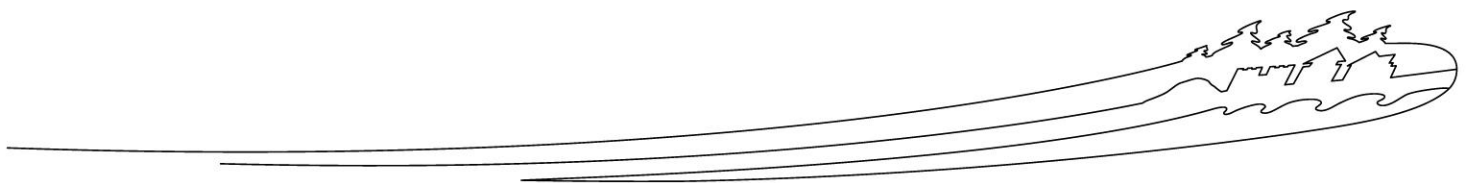




Perspective historique

'Par adopter un point de vue historique, on entend comprendre le contexte social, culturel, intellectuel et émotionnel qui a façonné la vie et les actions des gens du passé. À un moment ou à un autre, différents intervenants historiques ont pu agir selon des croyances et idéologies contradictoires.' **

- Décrire le rôle des personnes au sein de chaque groupe durant la période de 1885, p. ex. Quel était le rôle de l'épouse du pionnier, celui d'un chef des Premières nations ou celui d'une recrue militaire?
- Le rôle et les responsabilités des divers groupes sont-ils semblables ou différents des rôles actuels dans la société moderne?
- Qu'est-ce qui a eu un impacte sur les pensées et les décisions prises par les gens des 1800's?
- Pensez-vous que la technologie a joué un rôle dans la Résistance de 1885? Comment?
- Croyez-vous que la technologie moderne aurait pu modifier les décisions prises lors de la Résistance de 1885?
- Quels facteurs ont eu un impacte sur les interactions entre les gens à cette époque?
- Comment est-ce que l'économie a joué un rôle dans la Résistance? De nos jours, est-ce que l'économie joue un rôle dans les décisions qu'on prend?





Dimension éthique (similarités et différences)

*‘ Atteindre une perspective historique exige qu’on comprenne les différences entre notre univers éthique et ceux des sociétés du passé. Nous ne pouvons surtout pas imposer nos standards d’aujourd’hui quand on étudie le passé.’ ***

- Décris les similitudes et les différences des gens dans une des voix de ton choix?
- Est-ce que tu vois des rapports entre les gens des différentes voix? Explique.
- Quelles similitudes trouve-t-on entre la Résistance de 1885 et la Résistance de la rivière Rouge?
- Comment est-il possible d’avoir autant de perspectives différentes pour le même événement – la Résistance de 1885?
- Quelles sont les similitudes entre la Résistance de 1885 et autres rebellions ?
- Pourquoi est-ce que les visions d’une voix sont différentes des visions des autres voix.

